

CARLOS BERNARDO GONZÁLEZ PECOTCHE
RAUMSOL

Dialogues

EDITORA
LOGOSÓFICA

Du même auteur :

« INTRODUCTION À LA
CONNAISSANCE LOGOSOPHIQUE »

« Pour l'homme qui désire se dépasser, il n'y a rien qui ne lui aplanisse mieux le chemin de la recherche que la clarté, précise et certaine à la fois, d'une exposition qui conduise avec fermeté et sans hésitations, d'abord au libre examen et ensuite à la connaissance sûre de ce qui est l'objet d'une si noble aspiration. »

« En tenant compte de ce qui a été dit, l'auteur a jugé essentiellement utile la publication de cette œuvre dans laquelle apparaît décrite en termes amples et profonds une partie pondérable de la conception logosophique, ainsi qu'une vision étendue de l'œuvre logosophique avec ses projections pour le futur de l'humanité. »

« INTERMÈDE LOGOSOPHIQUE »

« Le style logosophique, si personnel, apparaît dans ce livre parfaitement dessiné. Par la vigueur de son coloris et l'enseignement qui surgit de ses pages, il est certain qu'il charmera le lecteur, en réveillant dans son âme des résonances proches qui lui feront éprouver beaucoup de sensations d'une saveur agréable quand il se rendra compte des étranges coïncidences avec ses propres inquiétudes, façons d'être et penchants. »

Dialogues

De l'auteur

Intermedio Logosófico

Intermède Logosophique, 216 pages, 1950 ^{(1) (4)}

Introducción al Conocimiento Logosófico

Introduction à la Connaissance Logosophique, 494 pages, 1951 ^{(2) (4)}

Diálogos

Dialogues, 212 pages, 1952 ^{(1) (2)}

Exégesis Logosófica

Exégèse Logosophique, 110 pages, 1956 ^{(1) (2) (4) (6) (8)}

El Mecanismo de la Vida Consciente

Le Mécanisme de la Vie Consciente, 125 pages, 1956 ^{(1) (2) (4) (6)}

La Herencia de Sí Mismo

L' Héritage de Soi-Même, 32 pages, 1957 ^{(1) (2) (4)}

Logosofía. Ciencia y Método

Logosophie. Science et Méthode, 150 pages, 1957 ^{(1) (2) (4) (6) (8)}

El Señor de Sándara

El Señor de Sándara, 509 pages, 1959 ^{(2) (4)}

Deficiencias y Propensiones del Ser Humano

Déficiences et Propensions de L' Être Humain, 213 pages, 1962 ^{(1) (2) (4)}

Curso de Iniciación Logosófica

Cours d'Initiation à La Logosophie, 102 pages, 1963 ^{(1) (2) (4) (6) (7) (8)}

Bases para Tu Conducta

Bases pour Ta Conduite, 55 pages, 1965 ^{(1) (2) (3) (4) (5) (6)}

El Espíritu

L'Esprit, 196 pages, 1968 ^{(1) (2) (4) (7)}

Colección de la Revista Logosofía - Tomos I ^{(1) (2)}, II ^{(1) (2)}, III ⁽²⁾

Collection de la Revue Logosophique (tomes I ^{(1) (2)}, II ^{(1) (2)}, III ⁽²⁾), 715 pages, 1980

Colección de la Revista Logosofía - Tomos IV ⁽²⁾, V ⁽²⁾

Collection de la Revue Logosophique (tomes IV ⁽²⁾ et V ⁽²⁾), 649 pages, 1982

- (1) En français
- (2) En portugais
- (3) En espéranto
- (4) En anglais
- (5) En catalan
- (6) En italien
- (7) En hébreu
- (8) En allemand

CARLOS BERNARDO GONZÁLEZ PECOTCHE
(RAUMSOL)

Dialogues

1^{ère} édition
Editora Logosófica
São Paulo 2018

Titre original

Diálogos

Carlos Bernardo González Pecotche

Traduction

Affiliés de la Fondation Logosophique - Pour le Dépassement Humain

Projet graphique

Marcia Signorini et Adesign

Production graphique

Adesign

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação (CIP)**(Catalogação na fonte)**

González Pecotche, Carlos Bernardo, 1901-1963.

Dialogues / Carlos Bernardo González Pecotche (Raumsol) ;

[tradução: Filiados da Fundação Logosófica em Prol da

Superação Humana]. – 1. ed. – São Paulo : Logosófica, 2018.

Título original: Diálogos

ISBN 978-85-7097-139-5

1. Logosofia I. Título

CDD-149.9

Índices para catálogo sistemático:

1. Logosofia : Doutrinas filosóficas 149.9

Copyright da Editora Logosóficawww.editoralogosofica.com.brwww.logosofia.org.br

Fone/fax: (11) 3804 1640

Rua General Chagas Santos, 590-A – Saúde

CEP 04146-051 – São Paulo-SP – Brasil,

da Fundação Logosófica

(Em Prol da Superação Humana)

Sede central: Rua Piauí, 762 – Bairro Santa Efigênia

CEP 30150-320 – Belo Horizonte-MG – Brasil

Vide representantes regionais na última página

Prologue

Tous les dialogues de cette œuvre furent suscités dans d'agréables cénacles, au sein desquels l'auteur a pour habitude de réunir ses disciples pour traiter de thèmes ou éclaircir des problèmes que ceux-ci lui présentent.

Parmi les formes qu'il adopte pour exposer l'enseignement logosophique, il recourt parfois au dialogue, ou se sert de l'analogie, de l'exemple ou de la parabole ; parfois, il utilise l'exposé direct, sans exclure la grande dissertation doctrinale quand le nombre d'auditeurs dépasse de beaucoup le cercle des « habitués ». La légende et l'interrogation nuancée par des observations rapides, variées et toujours attrayantes, font également partie de la méthode logosophique. Mais le dialogue est un des genres didactiques préférés de l'auteur, et c'est pour cette raison qu'a été sélectionné dans cette œuvre une partie des dialogues les plus originaux et intéressants.

Les grecs furent de véritables champions du dialogue, mais même les plus célèbres ne révélèrent pas les solutions des problèmes profonds qu'ils soulevaient. Ils exerçaient avec une extrême habileté la dialectique et la rhétorique jusqu'au point de rendre subtile, à un degré maximum, la pensée polémique, qui triomphait avec une relative facilité sur l'inexpérience des non avisés dans l'art de la controverse.

Les célèbres « Dialogues » de Platon ou ceux de Lucianus de Samos ne renferment aucun savoir réel. Le premier fait l'apologie de son maître, Socrate, en même temps qu'il fait dériver

pour lui le fond de la doctrine ; le deuxième met en évidence le scepticisme le plus cru en doutant, peut-être, de ses idées propres et instables.

Les dialogues logosophiques diffèrent totalement de ces derniers de par leur essence et leur objectif. Ils reflètent parfois la vigueur convaincante de leurs expressions ; parfois le ton doux et persuasif de leurs réflexions assume un grand rôle. Dans tous les cas, on y dénote, néanmoins, l'accent caractéristique de toutes les manifestations de la Sagesse Logosophique.

Après avoir feuilleté ce livre, personne ne dira qu'il en ressort les mains vides ; il découle de chaque dialogue un enseignement original – jamais lu ou écouté nulle part ailleurs – duquel surgit la connaissance qui éclaire l'intelligence et remplit l'esprit de plaisir.

L'auteur a laissé tomber une poignée de mots dans ces pages. Prenant des formes suggestives et éloquentes, ils se sont placés dans chaque ligne comme dans les rangées d'un immense parterre de théâtre. Toi, ami lecteur, tu seras le protagoniste qui doit apparaître dans ce scénario mental. Ton travail consistera à interpréter les pensées que tu verras se former dans le parterre du théâtre, de la même façon que l'orateur capte les impressions de son auditoire, en te signifiant par cela que tu peux profiter de cette opportunité pour exposer ton opinion en étant sûr d'être applaudi avec enthousiasme, pendant que l'auteur le sera pour avoir eu la patience de conserver ton attention jusqu'à la fin.

Dialogue 1

EXPLICATION SINGULIÈRE SUR L'EXPULSION D'ADAM DU PARADIS. IL N'Y PAS EU DE FAUTE NI DE CHÂTIMENT

Denis : — Depuis toujours, même enfant, les récits bibliques m'ont impressionné, au point de constituer pour moi une préoccupation qu'avec les années j'ai essayé de déchiffrer en vain. Mû par ce souci, j'ai cherché dans diverses sources et j'ai consulté des personnes expertes en événements bibliques, sans jamais avoir obtenu une réponse satisfaisante à mes questions. Il semblerait qu'il faille tout prendre à la lettre, comme si le fait de débattre à propos de la vérité ou du contenu réel de tels épisodes était quelque chose de défendu à l'intelligence humaine. Dans la Genèse, par exemple, on lit : « Jéhovah Dieu prit alors l'homme et le mit dans le jardin d'Eden, pour qu'il le travaille et le garde », et ajoute ensuite : « Et Jéhovah Dieu donna un ordre à l'homme, en lui disant : Tu mangeras de tout arbre du jardin ; mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas ; car le jour où tu mangeras de celui-là, tu mourras ». Vient ensuite l'épisode du serpent qui séduit la femme afin qu'elle mange le fruit de cet arbre, et, finalement, l'expulsion d'Adam hors du paradis pour avoir désobéi.

Tout ceci est-il certain ? Est-ce que ma conscience, comme celle d'autres hommes, doit admettre qu'Adam pêcha et que, par sa faute, la totalité du genre humain doit en subir les conséquences ? Et en admettant que ce

fut ainsi, n'y eut-il pas ou n'existe-t-il pas la plus lointaine possibilité d'une absolution totale de l'espèce ?

Précepteur : — Comme cela est connu, l'expression « arbre de la Sagesse » a été employée pour symboliser le summum des connaissances mères, s'étendant en diverses branches, à l'ombre desquelles l'homme protège sa vie et apprend à dominer et utiliser les forces occultes de la Nature. Le récit biblique auquel vous vous êtes référé renferme le profond mystère de la première révélation universelle qu'eut l'homme, quand la conscience de la responsabilité fut réveillée en lui. Goûter le fruit de cet arbre signifie donc prendre possession des connaissances. Ces dernières sont des forces actives. Par conséquent, l'homme devait se mouvoir dans le paradis édénique en orientant sa réflexion naissante avec les connaissances qui devaient transformer complètement sa vie, assimilée jusqu'à présent seulement à la nature animale.

Denis : — Cela veut dire qu'il ne fut pas châtié ni chassé de l'Eden, comme le consigne la tradition ?

Précepteur : — Effectivement. La répression ou le châtement fut symbolique et seulement afin que la postérité, c'est à dire la semence humaine, se rappelle lors de son extension à travers le monde qu'il fut permis à l'homme, au début de son existence, de vivre durant un temps très proche de son Créateur, en profitant de toutes les félicités qu'offrait ce monde supérieur, dénommé « Paradis » dans le récit biblique. L'homme a connu, par conséquent, la vie supérieure ou paradisiaque qui, à travers un éternel souvenir, vit encore dans l'âme humaine. Il a donc le souvenir de son existence initiale, tandis que son intuition maintient ouverte la perspective de revivre dans ce paradis quand il atteindra les strates de la haute Sagesse grâce à la connaissance. L'homme sait ainsi qu'il doit conquérir par lui-même, c'est à dire par sa réalisation propre et loyale, ce bonheur goûté à l'aube de l'existence terrestre.

Denis : — Admirable explication que la vôtre ; avec elle vous avez complètement dissipé beaucoup d'ombres sur cet énigmatique sujet qui inquiétaient grandement mon esprit.

Précepteur : — Si vous suivez avec attention le cours de mes paroles, je pense que se dissiperont également celles qui vous restent encore.

Quand les Écritures disent : « Dieu créa l'homme à son image », « Il créa mâles et femelles », et, aussi : « Dieu Jéhovah forma l'homme à partir de la poussière de la terre, il introduisit dans ses narines un souffle de vie et l'homme fut âme vivante », cela laisse entendre à ceux qui ouvrent leurs mentes pour comprendre ce qui est certain que Dieu ne créa pas un seul homme mais plusieurs, formant de cette façon la race Adamique, ou, pour être plus clair, la race humaine. S'il avait la puissance de créer un homme, il est logique de penser et d'admettre qu'il en ait créé beaucoup puisqu'il y avait de la place pour eux. Mais tous se laissaient guider par un esprit commun ; cet esprit reçut le nom d'Adam.

Dieu étant l'absolu en Puissance, Sagesse et Perfection, il n'est pas possible d'admettre, sans porter atteinte à ce concept, qu'après avoir créé l'homme il n'ait pensé faire de même avec la femme, puisque « il créa mâles et femelles ». Il appela la femme « femelle » car elle avait la même configuration physique et biologique, seul le sexe la distinguait. Ce fut cette différence qui établit la conservation de l'espèce, à cause de la concurrence du genre pour la procréation de la créature humaine.

Quand Dieu créa l'homme, il le fit – comme tout ce qui surgit de son infinie Sagesse – avec amour et, de surcroît, pour qu'il y ait de la constance au sein de la Création. Le règne de Dieu est toute sa Création car Lui règne en elle.

Il le fit à son image, mais non égal à Lui, laissant entendre avec cela qu'il ouvrait de vastes prérogatives pour le destin de l'homme. Il le dota d'une mente avec

son merveilleux mécanisme psychique, comme l'est l'intelligence avec toutes les facultés qui la constituent, pour que l'homme puisse atteindre par son intermédiaire les connaissances qui réveilleraient sa conscience. Lorsqu'Adam voulut « manger » les connaissances, Jéhovah Dieu lui dit : « Non, les connaissances ne se mangent pas ». Elles doivent être goûtées par l'âme et la capacité de la conscience doit se former avec elles.

Ensuite suit l'expulsion du paradis : « Jéhovah le retira du jardin d'Éden, pour qu'il travaille la terre de laquelle il fut tiré », c'est-à-dire pour qu'il pénètre dans ses entrailles et connaisse le mystère de sa Création. Sa conscience dut surgir par le pouvoir des nécessités qui le pressèrent depuis cet instant. L'homme, comme quelqu'un qui sort d'un rêve, commença à utiliser son intelligence et à connaître les choses qui l'entouraient. Il vit des animaux paître dans les champs, comme il vit également toutes les autres espèces vivantes. Il observa qu'autant ceux-ci comme les éléments de la Nature furent conçus pour le servir, tout en se rendant compte de sa supériorité manifeste sur les autres espèces. Sa réflexion naissante lui fit comprendre rapidement qu'il ne devait pas ressembler à ces bêtes de pâturage qu'il employait pour se déplacer d'un endroit à un autre ou pour transporter des charges. Si, auparavant, plongé dans une totale inconscience, il cheminait parmi elles sans éprouver de dénuement affligeant car il manquait de stimulant qui ferait bouger sa mente à la recherche de la connaissance, maintenant il était donné à son entendement de tout observer et d'apprécier, comme si la Nature même lui enseignait la nouvelle forme de vie à adopter désormais. L'homme de l'Éden perçut alors que tout avait changé pour lui. Il comprit que, jusqu'au moment de sa séparation du paradis, il avait obtenu les choses comme si elles avaient plu du ciel, mais depuis que cet évènement eut lieu, son futur dépendait de lui-même, de ses forces, c'est-à-dire de son esprit. Il avait vécu une enfance douce et heureuse,

dont l'unique objectif consistait à l'acclimater et le familiariser avec la terre qu'il devait habiter. Devenant mature, il ne pouvait continuer à se comporter comme dans les périodes de son enfance.

Un changement de situation s'imposait donc. Celui qui s'était opéré lors de sa séparation du paradis obéissait naturellement à des raisons supérieures d'évolution. Il était nécessaire qu'il connaisse les nécessités de la vie et, à la fois, par le biais de la connaissance, il devait s'emparer de cette partie de la Création sur laquelle il fut placé. À travers la pensée qui animait la Nature, il connaîtrait aussi son Créateur, et lui-même arriverait à être créateur de toute industrie qui trouverait son origine dans le monde, en forgeant avec son intelligence et son travail l'avenir de ses descendants pour la plus grande gloire de son Dieu et Seigneur.

Comme vous le voyez, il apparaît donc inconcevable qu'Adam ait commis une erreur, c'est-à-dire qu'il ait pêché, car il était plongé dans l'inconscience propre de l'enfance psychologique ou, en d'autres termes, il était dépourvu des connaissances qui lui feraient sentir la responsabilité de ses actes. Dieu, son créateur, ne pouvait pas inculper une créature qui, récemment engendrée, commençait à faire ses premiers pas sur la terre. Ce serait alors admettre un acte injuste de la part de Celui qui, précisément, est l'absolu en matière de justice. À tout point de vue, vous le voyez, ce serait inadmissible.

En revanche, il surgit de cet épisode biblique le sublime enseignement qui sert de norme à toute l'humanité, un enseignement qui, depuis les premiers temps, ne cesse de se reproduire dans chaque famille humaine, sans que personne n'ait pu découvrir encore où ni comment il se reproduit. Voyons ; les créatures, depuis leur naissance, ne vivent-elles pas dans un paradis ressemblant au paradis édénique ? Ne font-elles pas ce qui leur plaît sans avoir de problèmes, d'agitations ni de préoccupation d'aucune espèce ? Ne vivent-elles pas dans l'inconscience, complè-

tement à la marge de la réalité du monde et de la vie ? Leurs fautes ne sont-elles pas toujours atténuées du fait du manque de responsabilité ? Un père oserait-il, en jugeant sainement, chasser de sa maison son rejeton, comme un étranger auquel rien ne le lie, à cet âge où l'homme vit la période la plus heureuse de son existence, avec ses jeux, ses caprices et son insouciance ? Mais quand arrive l'autre âge, celui où, déjà grand, il cherche à goûter le fruit de l'arbre du bien et du mal, c'est-à-dire quand se réveillent en lui les forces endormies de sa nature créatrice, ne survient-il pas l'expulsion symbolique du paradis au moment de lui exiger une autre conduite qui réveille également sa responsabilité et, avec elle, sa conscience ? N'exige-t-on pas de lui qu'il étudie, qu'il travaille et qu'il vive déjà dans la réalité du monde qui l'entoure ? Et une fois cette expulsion produite, ne continue-t-il pas de vivre dans le même foyer que ses parents, là où, auparavant, il profitait des enchantements de l'Éden ? Ne fait-il pas l'expérience, de la même manière, dans de telles circonstances, d'une transition un peu brusque qui le fait regretter, durant un temps, ces années heureuses lorsqu'il ne se levait pas de bonne heure, n'allait pas à l'école, ne travaillait pas et se distrait autant qu'il le voulait ? Les parents ne corrigent-ils pas les tentations de leurs enfants comme il convient le mieux à l'éducation et à l'avenir de ces derniers ? Avec leurs conseils, leurs avertissements, ne les conduisent-ils pas sur le sentier du bien, en leur faisant apprécier les bénéfiques des actes justes, nobles et honnêtes ? Finalement, ne pardonnent-ils pas les fautes de leurs enfants, subissant, dans bien des cas, davantage qu'eux les conséquences de n'importe quel écart ? Si ce sentiment de magnanimité existe en l'homme, alors, comment est-il possible de concevoir qu'il n'existe pas en Dieu à plus forte raison et dans une plus grande proportion ? Cela impliquerait de considérer l'homme supérieur à Lui, et de présumer qu'il s'est trompé ou qu'il a été cruel ou injuste. Malheureusement – c'est avec tristesse que nous le confessons – cela a été

progressivement admis depuis les premiers siècles jusqu'à présent. C'est incroyable qu'un épisode de cette nature, dont le sein renferme un enseignement si singulier, n'ait ébranlé la réflexion de personne durant les millénaires passés et qu'il ne se soit jamais constaté sa reproduction dans chaque famille et dans chaque être humain ! Comment Dieu pourrait accuser Adam et encore plus le châtier si ce fils de sa Création n'avait pas conscience de ses actes ? Non ; ce n'est pas possible de continuer de penser encore une telle chose. Il arriva – et ceci est certain – que, une fois survenue la maturité humaine, Dieu imposa à l'homme des devoirs à accomplir. Il ouvrit sa mente pour lui faire apprécier la réalité et le poussa à défendre sa vie contre les intempéries et les attaques des bêtes sauvages. Ainsi, la piété divine protégeait l'être humain aussi loin que celui-ci pouvait aller dans la compréhension de sa nouvelle situation et parvenait à se suffire à lui-même.

Denis : — La logique profonde et incisive qui émane de vos paroles, en nous atteignant au plus profond de notre être, me remplit d'étonnement et de perplexité. J'estime que tout ce que je viens d'écouter est une déclaration irréfutable. Pendant que vous parliez, j'avais la sensation d'entendre une plaidoirie d'origine secrète, destinée à mettre fin à une calomnie qui errait dans le monde au fil des siècles. Je vois clairement qu'Adam ne commit aucune faute au détriment de son genre et que, par conséquent, l'humanité n'a pas eu de raisons de subir les conséquences d'un châtement inexistant.

Précepteur : — J'ai souvent pensé à l'énorme transcendance de cet épisode divin. Chaque fois que j'assiste, chez un de mes amis, à l'expulsion du paradis, j'ai coutume de me représenter l'événement biblique avec les plus vifs coloris. J'ai également pensé que si, à un moment, un père lançait une pierre à son fils pour avoir commis une faute quelconque, il resterait sans cœur car le fils l'aurait emporté avec lui. De cette manière, le père ne tarderait pas à partir à sa recherche pour l'embrasser et le pardonner.

Denis : — Vos magnifiques explications m'ont suggéré la chose suivante : en croyant aveuglément et littéralement à la version des Écritures, les gens donnent l'impression d'être restés comme attachés à un roc.

Précepteur : — C'est vrai. Mais cette nouvelle conception, plus humaine et davantage à la portée de tous les mentes et les cœurs, les libère maintenant de lui, en les rapprochant inévitablement des principes universaux sages et inexorables qui établissent la relation harmonieuse des causes avec les effets correspondants et des faits avec la pensée inspiratrice originale. Il reste dès lors à chacun, en consultant sa propre conscience, à vérifier par lui-même la qualité des vérités qui lui sont divulguées, vu que la conscience est celle qui, indubitablement, sans hésiter, confirmera ou rejettera ce qui s'offre à elle en propre.

Denis : — Cette explication surprenante et magistrale – permettez-moi d'insister – nous montre bien clairement à quelle distance nous nous trouvons de la vraie signification de cet épisode. J'aimerais savoir maintenant si l'arbre logosophique a une certaine relation avec celui de la citation.

Précepteur : — Comme il est de la même forêt, sa ressemblance, logiquement, doit vous sembler singulière. Oui ; la semence de l'arbre logosophique a la même origine, c'est à dire la Sagesse universelle. Ce qui est curieux, c'est que ses fruits, en d'autres mots les connaissances transcendantes, suivant l'intention avec laquelle on les goûte, paraissent très doux ou extraordinairement amers : si l'intention est de nourrir l'esprit, fortifier l'intelligence et remplir la vie de stimulations positives, en l'orientant vers le perfectionnement, leur saveur est chaque fois plus agréable ; si on les ingère pour des conduites mesquines ou des usages indus, ces fruits changent leur goût en devenant insipides et sans aucun pouvoir nutritif.

Dialogue 2

LA LOI DU PLUS FORT — SON INFLUENCE DANS LA VIE HUMAINE

Flavius : — Nous avons toujours des questions qui surgissent de certains points de l'enseignement logosophique, dont l'élucidation est de grand intérêt pour nous et, malgré cela, il ne vient à ma mente, en ce moment, aucune question de valeur.

Serge : — Une fois, cependant, vous nous avez parlé de faits déterminés qui se produisent chez les êtres humains, et même dans d'autres espèces, le phénomène se répétant jusqu'au niveau des astres du firmament. Je me réfère à l'influence, au pouvoir et à la prérogative des forts sur les faibles, au point de les vaincre toujours en les soumettant à leur volonté universelle. Et j'ai pensé, naturellement, que cette loi du plus fort, venue peut-être de temps immémoriaux, correspondait en principe à l'instinct sauvage des bêtes et atteignait par la suite la créature humaine physiquement développée, d'instincts forts et d'instruction rudimentaire. Cependant, selon ce que vous avez dit à cette occasion, cette loi semblerait configurer d'autres aspects beaucoup plus intéressants.

Précepteur : — Il y a peu, parmi les thèmes de fond que j'ai traités, j'ai fait référence, en effet, à ce point. La loi du plus fort est une réalité indéniable qui régit toute la Création, mais le fait de l'attribuer exclusivement aux forces inférieures de la nature humaine ou à l'instinct indomptable des bêtes sauvages constitue une grande erreur.

En premier lieu, personne n'est plus fort que Dieu – Créateur suprême de tout ce qui existe dans l'Univers – qui se réserve pour lui-même la dernière instance de tous les faits et de toutes les choses. Étant Lui-même, par conséquent, possesseur indiscutable de la totalité des forces cosmiques, nous devons penser qu'il les emploie, logiquement – comme il l'a démontré de toute évidence le long d'innombrables millénaires – dans des actions constructrices, en les utilisant pour détruire quand cela obéit, uniquement, à des causes, bien qu'inconnues pour nous, nécessaires à l'évolution des mondes et de toutes les espèces vivantes.

Flavius : — Et ces causes, pourquoi nous sont-elles inconnues ?

Précepteur : — Pour les mêmes raisons en vertu desquelles l'être ignore beaucoup d'autres choses, tant qu'il ne consacre pas le temps qu'il a en efforts continus de recherche, en dépassant son savoir jusqu'à atteindre la connaissance de ce qui l'intéresse ou le préoccupe.

Serge : — Alors, pour quel motif cette loi du plus fort se manifeste-t-elle habituellement chez ceux qui ont plus de force ou qui peuvent davantage, en faisant expérimenter leur rigueur aux moins forts ou aux faibles, de façon arbitraire, dirais-je ?

Précepteur : — On ne doit jamais juger selon les apparences. Il y a des êtres qui abusent de leur force en opprimant le faible, cela est certain ; mais ceux-là, tôt ou tard, sont généralement châtiés par la même loi. Plus ou moins tard, une force supérieure à la leur leur fera éprouver la rigueur de son pouvoir universel – cette fois, pour corriger – en détruisant, généralement, le violateur téméraire.

Maintenant, nous allons découvrir cette loi sage en chacune de ses manifestations universelles et humaines ou, du moins, dans les plus éminentes et par conséquent suggestives. Commençons par l'exemple le plus proche de vos possibilités immédiates de compréhension. En effet, vous, vous faites appel à moi, comme en ce moment, afin que je vous éclaire à propos de tout ce

que vous ignorez et que, malgré votre recherche, vous n'avez pu élucider nulle part. Cela signifie que vous recourrez au plus fort à la recherche des connaissances qui, à leur tour, vous rendront fort. Or, voici l'analyse préalable de votre jugement : vous respectez ma parole parce qu'elle vous convainc, jamais parce que je vous l'impose puisque cela impliquerait de contrarier la même loi. La force de la vérité communiquée est, précisément, celle qui fait s'incliner avec beaucoup de respect les mentes de ceux qui l'écoutent et sentent son pouvoir constructeur.

Quand un étudiant affirme qu'il est fort en histoire, mathématique ou dans n'importe quelle autre matière, ne manifeste-t-il pas clairement le fait qu'il les domine ? Et avant que cela ne se produise, n'a-t-il pas dû recourir à ses professeurs – plus forts que lui – à la recherche de cette force ou à leur assistance ? Celui qui domine tout ce qui concerne les affaires, par exemple, n'est-il pas plus fort que celui qui n'en a pas une plus grande expérience ? ; et la loi du plus fort n'est-elle pas présente ici pour constater que le plus qualifié dans cette activité est celui qui triomphe en vainquant les obstacles et les difficultés qui arrêtent et ruinent l'effort des inexpérimentés ? Lorsque quelqu'un dit : « Mon point fort c'est la musique » ou « c'est ceci », ou « c'est cela », ne déduit-on pas de cela même que, dans n'importe quel type d'activités ou dans n'importe quel milieu (social, politique, économique, culturel, spirituel, etc.), celui qui sait le plus est le plus fort ? Évidemment, non pas en force physique mais en celle qui découle de sa maîtrise des situations.

Celui qui apprend n'importe quel art parmi les arts connus doit se soumettre, par discipline et entendement logique, aux préceptes de celui qui lui apprend, ce dernier étant celui qui possède la force qui lui permettra d'apprendre cet art. Il doit, par conséquent, lui obéir au sujet de tout ce qui touche à ce dernier.

Si, perdus au milieu d'une immense forêt ou de lieux montagneux, où il est difficile de s'orienter, nous trouvons rapidement un guide, même s'il possède un savoir de loin inférieur au nôtre ou présente une instruction limitée, dans ces moments-là, il sera pour nous le plus fort et c'est à lui que nous devons confier notre futur. Qui oserait le contredire au sujet de la meilleure façon de s'orienter ? Si une telle chose arrivait, lui, pour toute réponse, dira sans doute que, les choses étant ce qu'elles sont, ses services ne sont plus nécessaires et il poursuivra son chemin.

Le plus adroit pour les jeux n'est-il pas considéré aussi comme le plus fort ? Ne dit-on pas souvent qu'un tel est fort en escrime, qu'un tel l'est au golf ou au polo, ou qu'un autre l'est au tennis ? Et tous ceux qui se mesurent à eux ne les respectent-ils pas ? Dans les congrès scientifiques, philosophiques, littéraires, etc., n'est-ce pas la même chose ? Celui qui en sait le plus sur le sujet traité ou dans la circonstance dans laquelle il se trouve est toujours le plus fort, indiscutablement, étant, comme je vous l'ai déjà dit, celui qui domine la situation.

Serge : — Merci beaucoup, mon bon précepteur ; vous avez satisfait largement notre attente en nous éclairant sur un sujet auquel, pour ma part, je n'avais pas accordé l'importance considérable que je lui vois maintenant en toute clarté. Vous nous avez offert une leçon très profitable et une fois de plus nous devons reconnaître, en toute loyauté, que vous êtes pour nous non seulement le plus fort, mais encore le guide qui, par un chemin sûr, nous conduit vers les sources mères d'où jaillit la force universelle.

DIALOGUE 3

COMMENT ORDONNER LES TEMPS DE NOTRE EXISTENCE PHYSIQUE ET COMMENT VIVRE PLUSIEURS VIES EN UNE SEULE.

Xavier : — Dans quelques-uns des enseignements logosophiques, il se dessine tout particulièrement la nécessité d'unir les temps, en mentionnant aussi le « temps de moitié ». J'ai essayé de comprendre le sens de cette appellation sans trouver, cependant, son vrai fondement. Je ne conçois pas comment peut s'unir un temps à un autre ; à mon avis tous sont, en même temps, unis et égaux. Est-ce que je dois unir le temps de ma vie à celui de mon épouse et de mes enfants ? Et, dans ce cas, comment l'amalgameons-nous ? Ou peut-être s'agit-il d'unir à autre chose le temps que je dédie à une chose ? Mais si c'était ainsi, cela serait inutile, puisque je ne vois pas en quoi cela peut me profiter. Pourriez-vous m'expliquer le contenu réel de l'enseignement qui le définit à mon entendement ?

Précepteur : — Unir les temps de moitié signifie que l'être humain, ayant déjà atteint une formation intellectuelle adéquate, doit ordonner les temps de sa vie, en unissant entre eux ceux qui sont de même nature. En accoutumant son esprit à cette mise en ordre, il aura devant lui la réalité d'être en train de vivre – consciemment, bien entendu – différentes vies simultanément.

Xavier : — Je me souviens, en effet, vous avoir entendu dire que nous vivons plusieurs vies en une, mais que, comme nous l'ignorons, nous ne pouvons pas nous en rendre

compte et nous les mélangeons dans une confusion lamentable. Étant donné que votre affirmation me semble jusqu'à un certain point incompréhensible, je vous serais très reconnaissant de m'expliquer amplement un concept si original.

Précepteur : — Bien que vous ne le compreniez pas, il est très clair et, de plus, d'une importance fondamentale pour celui qui souhaite en bénéficier, puisqu'il a la vertu d'amener à constater comment fut employé le temps vécu, en même temps qu'il aide à mieux profiter du futur à vivre.

Xavier : — S'il s'agit de se rappeler de tout ce que l'on a fait dans la vie, j'estime que très peu de gens feront un tel travail ; pour le reste, cela n'a pas d'intérêt non plus.

Précepteur : — Accordez-vous si peu de valeur à ce que vous avez vécu pour le mépriser de la sorte ?

Xavier : — Je ne le disais pas expressément pour mon cas particulier, mais je me rappelai la façon d'être générale. Quant à moi, excusez-moi, mais je dois vous dire que les éléments que vous me fournissez pour comprendre clairement ce sujet sont insuffisants.

Précepteur : — Bien. Voyons. Les temps de moitié auxquels j'ai fait référence sont ceux qui interrompent la succession des temps d'une même sorte. Ainsi, par exemple, il y a en nous un temps consacré à la famille, qui doit être interrompu plusieurs fois par les temps que nous dédions à nos tâches habituelles et à nos occupations ou distractions dans lesquelles la famille n'intervient en rien. En gardant ceci en tête, si nous enregistrons la propre vie dans tous les moments de notre existence, nous devons considérer le temps dédié à la famille de telle façon que ces interruptions semblent ne pas exister. C'est ce qu'a l'habitude de faire l'homme, inconsciemment, quand il rend visite à sa bien-aimée, lorsqu'il lui manifeste sa sensation d'être toujours auprès d'elle, comme si le laps de temps entre chaque visite n'existait pas au moment de la revoir. Rien ne vous éclairera mieux sur le sujet que de connaître ma manière de procéder. J'ordonne

les différentes vies de cette manière : le temps occupé à enseigner à mes disciples constitue pour moi une vie, laquelle, en mesurant chaque temps que je destine à cette fin, s'étend tout le long de mon existence physique. En outre, quand je me livre à cet agréable travail, il me semble ne l'avoir jamais interrompu ; telle est la sensation de réalité que j'éprouve. Il se passe la même chose au moment d'unir tous les moments que je dédie à ma famille : j'ai l'impression que je suis toujours en train de vivre la vie du foyer. Quand j'écris mes livres, je connecte les temps que je leur consacre et j'éprouve la réalité agréable de savoir que cette activité représente une vie parmi toutes celles que je vis, des vies qui le sont vraiment, car il existe en elles la conséquence méthodique, le stimulant direct, la conscience de leur valeur transcendante et la force vivante qui anime et féconde chacune avec des formes de réalisation nouvelles, variées et plus belles. Les voyages que j'ai faits et que je ferai, tous placés dans le souvenir, forment aussi une vie, tout comme les temps que je dédie à mes méditations ou à mes repos, sans que jamais ne se mélange une vie avec l'autre. De cette manière, le temps éternel se résume en moi et je profite de l'existence physique avec la plus grande amplitude de conscience.

Xavier : — Il me semble apercevoir, en vous écoutant, l'existence de quelque motif spécial pour nous offrir cette conception très originale de la vie, mais je dois vous avouer que je suis encore loin de saisir le véritable sens ou « leitmotiv » du sujet.

Précepteur : — Cela ne me surprend pas. La compréhension de ces nouveaux concepts requiert une étude préalable des connaissances logosophiques, afin que l'intelligence ne réfléchisse pas en utilisant les vieux éléments dont elle disposait jusqu'à présent. Je vais maintenant vous décrire une image plus suggestive : un sculpteur a devant lui un bloc de marbre, un peintre une toile vierge et un écrivain des feuilles blanches. Les trois commencent à travailler.

Quelques heures plus tard, ils interrompent leurs tâches pour en entreprendre d'autres, y compris celle de se promener. Le jour suivant, ou quelques temps plus tard, ils les continuent, en abandonnant à plusieurs reprises leur travail pour de mêmes motifs, mais en progressant chaque fois davantage dans leurs œuvres respectives jusqu'à les terminer. Je vous demande, à présent, si ceux qui contemplent la peinture ou la sculpture, ou lisent le livre, ont la moindre idée des interruptions qui ont eu lieu à des moments déterminés ; et, ceci étant, vous semble-t-il que quelqu'un pourrait indiquer les moments d'interruption dans la sculpture, dans la peinture ou dans l'œuvre littéraire ? Même le propre auteur n'en a souvent pas conscience. Lorsque l'on unit les moitiés de temps, produites par les interruptions, chaque œuvre constitue ainsi une seule pièce.

Ce même principe peut s'appliquer également à tout le reste. Ainsi, nous pourrions unir chacune des vies que nous vivons et, ce faisant, nous apprécierons davantage la valeur des temps participant à la formation de notre existence. Si nous unissons également les temps durant lesquels nous ne faisons rien, en les passant en oisiveté et en banalité, nous comprendrons, profondément peints, combien de temps se perd et s'est perdu sans aucun profit, puisque, ne s'inscrivant pas dans le patrimoine de notre vie en tant que quelque chose digne de figurer dans les annales de l'évolution que renferme notre conscience, il doit être considéré comme une vie sans vécu, c'est à dire vide ou morte. Si nous tentons d'unir les temps qu'un joueur dédie à ses jeux favoris, tel que celui qu'il emploie pour penser à eux, nous verrons qu'il ne lui reste pas de temps pour l'employer à autre chose hors de celui que, par obligation, il doit consacrer à son travail quotidien. Nous pouvons dire la même chose des autres occupations qui absorbent tout le temps des hommes sans aucun résultat positif. Ce sont ces derniers qui, après, se

plaignent de leur malchance, tandis qu'ils défendent le droit de faire tout ce qui leur plaît avec leurs vies ; droit que personne ne remet en question, certes, mais qui pourrait bien leur servir pour l'enrichir, en se rendant plus utiles à eux-mêmes et à la société.

Xavier : — Je trouve, à tout point de vue, intéressant tout ce que vous avez expliqué sur l'union des temps, mais je dois insister une fois de plus, si vous me le permettez, car je n'ai pas encore capté l'utilité de ce fait. Ne vivons-nous pas de la même manière sans unir les temps ?

Précepteur : — Voilà l'erreur, puisqu'on ne vit pas de la même façon, contrairement à ce que vous pensez. Les affaires que l'on néglige et celles que l'on gère avec un contrôle comptable marchent-elles de la même manière ? Certainement pas, même quand elles sont du même type et de même niveau. L'être qui organise sa vie en ordonnant intelligemment les temps de celle-ci profitera mille fois plus de chaque moment qu'il vit, car, en unissant instantanément à la pensée les intervalles de temps de même nature, il aura, comme je vous l'ai déjà dit, la mesure et la valeur de chaque vie qu'il va vivre au cours des années. En effet : pour pouvoir réaliser la suture des temps similaires, nous avons besoin, logiquement, de connaissances qui, comme les connaissances logosophiques, nous accompagnent.

Cette conception de l'union des temps permet de comprendre aussi que tout temps de vie sans connexion, tout ce qui s'interrompt définitivement, est une vie qui pâlit et qui disparaît de la conscience. Celui qui ne cherche pas à enrichir sa vie spirituelle ne trouvera sûrement pas d'appui avec ces images, mais pour celui qui comprend et estime à son juste mérite l'enseignement que je vous ai donné, surtout après l'avoir mis en pratique avec succès, il aura, sans aucun doute, une valeur immense.

Xavier : — Je crois faire partie du second cas, car je pressens que, lorsque j'appliquerai cette connaissance comme vous l'indiquez, j'obtiendrai enfin la compréhension désirée.

Dialogue 4

LE LIVRE DE LA CRÉATION. IMAGES ET SOUVENIRS QUI VIVENT DANS SES PAGES ÉTERNELLES.

Prosper : — Il n’y a pas longtemps, vous mentionniez, en passant, l’existence d’un livre très original, encore inédit, qui est en train de s’écrire par étapes. Étant donné qu’une œuvre de ce type me semble invraisemblable, je vous serai reconnaissant de me fournir un éclairage à ce sujet.

Précepteur : — Le livre que j’ai mentionné a la particularité d’être lu davantage avec l’entendement qu’avec les yeux. Quelques-uns de ses chapitres servirent de guide à beaucoup de générations du passé. Plusieurs l’ont cherché, mais ce fut en vain car jamais on ne l’a trouvé.

Ce livre universel est, en vérité, le livre de la Création. Ses pages, ouvertes à toutes les mentes humaines depuis qu’elles peuplent la terre, contiennent des souvenirs et des images vivantes. Gravées avec des caractères ineffaçables, les plus sublimes conceptions des génies qu’il y a eu dans le monde vont rester en lui. Cependant, quelque chose empêche la compréhension de ses merveilleuses pages.

Prosper : — Je présume que ce quelque chose qui nous voile les images du mystérieux livre est, sans doute, l’ignorance.

Précepteur : — Peut-être. Mais voyons ; je veux vous poser une question : vous comprenez mes enseignements écrits avec la même facilité relative avec laquelle vous comprenez ceux que je vous donne, personnellement, sous forme verbale ?

Prosper : — Non, bien sûr que non. Dans l'écrit, il y a toujours quelque chose qui nous fait douter de notre certitude, à cause de quoi nous ne pouvons, en vérité, être sûrs d'avoir bien interprété. Les mots écrits semblent se complaire à nous suggérer plusieurs choses à la fois, dans le but de nous confondre. Quand je vous entends, je sens au contraire que ma compréhension s'ouvre en toute confiance face au flux de votre parole, dont le souvenir devient plus net que celui des paroles écrites.

Précepteur : — Le mystère se dévoile ainsi tout seul. Mais, vous ne m'avez pas dit, peut-être parce que vous ne vous en êtes pas aperçu, que la parole écoutée est accompagnée, avec une force attrayante et singulière, des gestes de la physionomie, de l'expression des yeux, de l'attitude, des différentes modulations de la voix, des silences et de jusqu'à ce qui est suggéré mais qui n'est pas prononcé, tout cela orientant l'attention de l'auditeur, l'amenant à comprendre sans difficultés même les thèmes les plus difficiles. De cette façon, les images restent gravées de manière indélébile ; mais elles ne peuvent être reproduites sur aucun papier.

Or, cela se produit non seulement dans le domaine du grand savoir, mais également dans tous les domaines où il existe une vie humaine. Jamais personne ne pourra décrire les inquiétudes intimes d'une mère envers son enfant ni les profondes réflexions ou la préoccupation d'un père qui pense à son avenir, sans dénaturer ou diminuer le fond de grandeur qui est présent dans ces actes paternels. Jamais il ne sera possible d'exprimer avec des lettres froides la tendresse d'un enfant au moment de comprendre les sacrifices de ses parents. Le sanglot, également, quand il jaillit de l'âme, est idiomatiquement intraduisible. Quelqu'un peut-il exprimer le profond drame d'un malade quand il prononce des paroles étrangères à ce monde dans ses moments de plus grande angoisse ? Et à l'extrême opposé, ces instants de bonheur ineffable – que l'on appelle ainsi

pour une bonne raison – peuvent-ils être traduits par des mots ? Ce que ressent le cœur humain et ce dont fait l'expérience l'esprit peuvent-ils être exprimés dans de telles circonstances ? Que disons-nous lorsque nous contemplons un panorama qui nous enchante extraordinairement ou lorsque nous visitons un lieu merveilleux ? : « Oh ! Que c'est grandiose ! C'est superbe ! » ou autres exclamations similaires ; mais est-il possible de donner forme, avec des mots, à l'image intacte de tout ce que nous avons vu et admiré ? Non, ce n'est pas possible. Nous pourrions essayer mille formes descriptives, mais l'esprit de celui qui les lit ou écoute ne ressentira ni n'expérimentera jamais les propres impressions de celui qui a vu ce qu'il décrit ; pour le premier, ce seront seulement de simples références. Par contre, il est toujours possible de se rendre sur le lieu décrit et de recevoir soi-même l'impression, comme la personne qui va à la source d'un livre en lisant la page qu'on lui a tant recommandée.

Ainsi donc, le Livre de la Création, qui jamais ne fut édité, est écrit progressivement depuis les époques les plus lointaines. Nombreux sont ceux qui ont appris grâce à lui ; d'autres, en revanche, l'ignorent complètement, ces derniers représentant le plus grand nombre, malheureusement.

Prosper : — La conception de ce que vous avez exposé est étonnante et il ne m'est pas encore donné de comprendre l'enseignement profond qu'elle renferme. Je sais que je dois examiner en détail à de nombreuses reprises ce sujet avant qu'il ne se révèle à ma conscience dans toute sa grandeur.

Précepteur : — Naturellement. Rappelez-vous ce que je vous ai dit : c'est le livre des images vivantes et des souvenirs. J'ai voulu vous dire avec cela qu'il n'est pas fait pour être lu mais bien pour que chacun le comprenne et vive, dans son intimité consciente, la partie qui lui a été destinée.

Moi-même, ne suis-je pas en train d'écrire sur la vie de mes disciples une partie de ce livre que, dans leurs souvenirs, lisent les yeux de leurs entendements pendant que s'illuminent les images des instants durant lesquels furent écoutées mes paroles, soit dans les cénacles soit dans des classes ou des conférences ? Sur votre écran mental ne se dessine-t-il pas, dans ces moments, avec des profils assez éloquents, la silhouette du précepteur en train d'enseigner avec des expressions pleines de vie, avec des gestes et des mimiques qui vous donnent la sensation, parfois, d'être élevés spirituellement, tandis que d'autres fois, avec une grande force d'expression dans le récit, il vous fait incliner, consternés, en vous touchant profondément ? Lorsqu'il lève ses bras, le fait de le voir esquisser l'image d'une connaissance qu'il semble contenir entre ses mains ne vous comble-t-il pas de bonheur ?

C'est dans ces moments, justement, que j'écris sur la vie de tous ceux qui m'écoutent – en dehors de ce qui peut être transmis – cette autre partie qui, pour le propre souvenir, reste gravée en chacun comme demeure ce qui a été vu par nos yeux et écouté par nos oreilles et qui – je vous l'ai fait remarquer – ne peut être reproduit avec des mots. La reproduction, qu'elle soit lue ou écoutée, ne peut jamais faire éprouver les sensations propres de la réalité vécue.

C'est pour cette raison que je vous ai mentionné le grand Livre de la Création ; ses pages légères conservent intacts les secrets de la vie universelle et de la vie humaine, interdits seulement pour l'ignorance, qui les nie faute de les connaître.

Dialogue 5

CONCEPTION DES IDÉES. POUVOIR DE CRÉER ET DROIT À LA PATERNITÉ SPIRITUELLE.

Précepteur : — En diverses occasions, je vous ai parlé de l'importance de la connaissance du système mental et des pensées, mais je vois que, bien que vous ayez pu constater vous-même sa portée extraordinaire, son efficacité et les bénéfiques qu'elle rapporte, il vous coûte de vous détacher de la vieille habitude de déléguer la résolution des plus petits incidents de la vie, et même des plus grands, aux actes involontaires. Ainsi, beaucoup de mouvements ou actes de votre intelligence passent pour vous inaperçus, ceux-là même que vous devriez bien prendre en compte pour vérifier jusqu'à quel point vous avez été conscient de vos propres réussites ou erreurs. Du point de vue logosophique, cette action est indispensable pour fixer sur des bases inébranlables la direction de notre vie. De plus, si nous gardons inaltérée, à chaque instant, notre attitude consciente, c'est-à-dire la conscience de nos actions de sentir et de penser, nous lierons vraiment à notre vie chaque chose pensée, sentie ou survenue, non seulement en qualité de souvenir mais également dans un battement constant dont nous maintiendrons la sensation de compagnie, de compagnie vivante, animée. De même, les faits, les choses et même les personnes liées épisodiquement à nos vies constitueront un motif plaisant de relation, ou nous rendront l'existence agréable simplement par leur souvenir.

Serge : — Il est certain que cette inattention nous détourne très souvent de l'épicentre de nos aspirations. Moi-même, j'ai eu l'opportunité de constater comment les pensées nous emmènent par le bras où elles veulent dès que nous nous trouvons dépourvus en présumant être maîtres d'une connaissance qui nécessite encore de se consolider en nous par un usage intelligent, pour constituer une véritable valeur entre nos mains.

Devant le magnifique déploiement d'images que vous élaborez pour une plus grande instruction de mon intelligence me surviennent toujours des désirs irrésistibles de surmonter sans délai les déficiences qui m'empêchent de me comporter plus justement avec ces nouveaux concepts, qui me fournissent une si belle opportunité ; mais le manque de volonté pour maintenir l'entraînement nécessaire fait que je me surprenne, à plusieurs reprises, à agir involontairement, comme vous l'avez bien dit. Je comprends cependant qu'à mesure qu'augmente la puissance active de ma conscience, j'obtiendrai une plus grande efficacité dans l'usage et l'application des connaissances logosophiques.

Précepteur : — Je n'ai rien à objecter à votre discernement, à tout point de vue judicieux ; vous avez vous-même ressenti la nécessité d'être plus conscient à tout moment. Veillez donc à satisfaire cette exigence de votre ressenti et vous observerez tout de suite combien les résultats seront heureux. Essayez, par exemple, de créer une idée ayant pour but un événement heureux, comme l'est celui de procurer à votre vie une plus grande amplitude du concept que vous méritez raisonnablement. Faites travailler votre intelligence jusqu'à ce que cette idée soit conçue, et suivez-la au cours de son développement jusqu'à assister à sa mise au monde dans votre propre crèche mentale. Considérez alors les trois rois mages du symbolisme chrétien comme les trois forces qui doivent présider sa

naissance : celle qui lui communiqua la vie, celle qui permit son développement et celle qui la conservera.

Vous possédez, comme tout le monde, dans un état latent, cette possibilité merveilleuse de créer ; mais peu sont ceux qui, avec une virilité d'esprit, fécondent la matrice mentale pour que naissent pleins de vie les rejetons de l'intelligence. Un nombre incalculable d'êtres renoncent à ce droit à la paternité spirituelle, laissant ainsi passer un héritage si sublime. Il y en a aussi qui arrivent à accoucher d'idées bâtardes, de fruits de mariages mentaux, dont les descendances portent des stigmates qui font honte à l'espèce. Enfin, il y a ceux qui, par désir, ou encore involontairement, conçoivent une idée qui, juste avant de voir la lumière ou après une croissance pénible, disparaît sans atteindre aucune finalité utile.

Je souhaite que vous soyez propices les lumières versées par la Logosophie sur ce point, pour avancer avec une plus grande fermeté sur le large chemin qui vous montre à chaque pas tout ce que l'homme peut faire consciemment.

Dialogue 6

LE SECRET DES OPPORTUNITÉS. COMMENT ELLES SE PRODUISENT ET COMMENT EN TIRER PROFIT.

Nestor : — Ce fait si fréquent de perdre les opportunités qui se présentent à nous au cours de notre vie m’a toujours semblé incompréhensible. À mon avis, la plupart des fois, il doit être dû à une incapacité à les remarquer à temps, ou à de l’ignorance. Mais cette réflexion me contente peu.

Octave : — J’estime que la question des opportunités est une question de hasard, puisque généralement en profite celui qui a le plus de chance, à moins que l’on se heurte à elles par hasard et que l’on ne les laisse pas passer.

Nestor : — Moi je ne les attribue pas tellement au hasard, bien que, bien entendu, quelque chose influe dans le déploiement de la vie. Si nous proposons à quelqu’un une affaire qui offre, par exemple, de bonnes perspectives et que, par défiance envers cette affaire ou par méfiance envers celui qui la lui propose, il ne l’accepte pas tandis qu’un autre s’embarque dans l’affaire, en obtenant un grand succès, je dirais que dans un cas, c’est de l’incapacité, et dans l’autre, de la chance pour l’avoir estimée mauvaise ou bonne. Mais si j’ai entre les mains une affaire qui ne prospère pas, sans me rendre compte que c’est parce que je n’y consacre pas assez de temps ni d’énergie, en me désintéressant d’elle juste quand elle allait prospérer, j’aurai perdu, par impatience et manque de vision, l’opportunité qui favorisa celui qui se chargea de l’affaire.

Octave : — En vérité, on a l'habitude de perdre les opportunités par inattention, comme lorsque nous n'arrivons pas à temps pour liquider une opération qui aurait pu nous être très bénéfique, ou dans les cas où l'opportunité de récupérer la santé s'est perdue totalement pour ne pas s'en être occupée suffisamment.

Nestor : — De toute façon, il semble évident que toute opportunité cesse de l'être à partir du moment où elle est négligée, tandis qu'il m'apparaît difficile de comprendre la rigidité avec laquelle elle se manifeste : lorsqu'elle se présente, c'est à peine si l'on a le temps de s'en rendre compte.

Précepteur : — J'ai suivi attentivement le cours de vos réflexions à propos des opportunités et, avec ce que je vais vous exposer, vous pourrez tous les deux estimer si vous avez vu juste ou non.

La première opportunité, et certainement une des plus estimables, est celle que possède l'être en venant au monde, une opportunité qui se déploie tout le long de sa vie. S'il en profite, en cultivant la vie et en l'exaltant par un constant dépassement intégral, il tirera profit, évidemment, de cette grande opportunité. Mais, étant donné que les cas où on la perd sont les plus nombreux, l'homme a l'habitude de se servir de petits fragments de cette grande opportunité, en en profitant, quand l'occasion se présente, pour mettre en valeur une partie de son être, généralement la partie matérielle ou physique, tout en rejetant les autres plus grandes et plus significatives, qui pourraient lui servir pour dominer sa partie morale et spirituelle.

Quand l'homme se remet au hasard, il est logique que chaque rare opportunité dont il profite obéit à ce même facteur : le hasard. Mais lorsqu'il cherche à gravir des échelons dans la vie, en développant une spécialité professionnelle, ou quand il s'efforce de s'améliorer intérieurement, en s'instruisant dans l'exercice d'une culture supérieure, et qu'il perfectionne, à travers un

engagement franc et constant, les prérogatives de son intelligence, il profitera, sans doute, de beaucoup d'opportunités, pour s'être constitué lui-même, en fait, comme un agent direct de ces dernières. Les opportunités cessent alors d'être telles pour se transformer en résultat logique de l'effort réalisé. C'est le cas, entre autres, de l'étudiant universitaire qui a l'opportunité d'obtenir un diplôme et d'exercer une profession, puis qui, ensuite, en se perfectionnant, a une opportunité de plus : celle d'être amené à la chaire, et, ainsi de suite, celle d'être invité, depuis d'autres pays, à prononcer des conférences, à élucider des thèmes à sa portée, etc. C'est le cas, également, de ceux qui, s'étant dédiés à un art, une science ou une profession, y triomphent pour avoir tiré profit des résultats de cet engagement, dans lequel s'inscrivent implicitement l'observation et l'expérience, et que les autres considèrent comme des opportunités qui se présentent à eux.

Préparer le champ des activités pour que les opportunités surgissent des possibilités que l'être même a créées fait donc partie du propre de l'homme ; elles se manifestent, bien sûr, lorsqu'arrive le temps de recueillir le fruit de son effort.

Ceux qui rejettent les études communes, par exemple, n'auront jamais l'opportunité de savoir ce que d'autres savent. De la même manière, celui qui s'enferme dans ses dogmes perd l'opportunité de connaître les grandes vérités qu'offre la Sagesse essentielle à ceux qui s'approchent d'elle dans l'intention de cultiver la haute science qu'elle renferme, sans se retrouver freinés par les préjugés ou par des restrictions antinaturelles.

Nestor : — Je vous remercie pour cet enseignement extraordinaire que nous étions, par inadvertance, déjà en train de pratiquer avec d'excellents résultats, l'un d'eux étant l'opportunité de vous écouter personnellement, une opportunité dont nous sommes en train de profiter avec beaucoup de plaisir.

Dialogue 7

LA PARTIE HUMAINE DE DIEU.

MODIFICATION DES CONCEPTS

Denis : — J’aimerais vous parler de quelque chose qui a été l’objet d’une étude spéciale de ma part.

Précepteur : — Rien de plus juste, alors.

Denis : — J’ai observé l’étonnante facilité avec laquelle nous modifions les anciens concepts – que nous avons admis sans grande analyse – en fonction des concepts nouveaux et féconds que la Sagesse logosophique nous présente aujourd’hui. L’un d’eux se réfère à Dieu, rien de moins. Même quand, dans les premières années de ma vie, j’ai admis aveuglément la dualité du concept religieux que l’on nous présentait avec, d’une part, un Dieu magnanime et, d’autre part, un Dieu colérique, il fallut peu de temps avant que je ne commence à opposer de la résistance à de telles affirmations théologiques, comme aussi à l’inaccessibilité divine, qui a amené beaucoup de personnes au fanatisme dogmatique et beaucoup d’autres à une incrédulité proche de l’athéisme le plus obstiné. J’ai aussi l’envie prétentieuse, hors de toute logique, d’invoquer Dieu pour qu’il calme nos souffrances ou pour obtenir des grâces dont nous ne sommes pas dignes.

Précepteur : — La Sagesse logosophique conduit l’homme sur les chemins de la connaissance vers les vérités les plus éminentes. Mais, logiquement, le parcours de ces chemins impose la réalisation d’un véritable processus d’évolution consciente, puisque c’est seulement de

cette façon que l'homme peut comprendre ce qui constitua une inconnue pour sa vie.

Étant donné que l'être humain possède l'intelligence, rien de plus juste qu'il l'emploie pour discerner, dans la mesure où son instruction le lui permet, les causes ou les raisons qui le lient à son Créateur, ou aussi son attitude consciente devant la compréhension de ce que lui suggère la toute-puissance cosmique.

Denis : — Chaque fois que je vous écoute à propos de ce point, je me rends compte du profond respect et de la confiance qu'inspirent vos paroles. L'expérience m'a montré, avec une claire éloquence, que la Logosophie n'impose pas ses concepts ; bien au contraire, elle conseille de les examiner avec une mente libre de préjugés, qui corrompent l'entendement et troublent la raison. C'est pour ce motif que je vous demande d'élargir ma compréhension au sujet de ce possible lien que vous avez mentionné, en m'éclairant sur la manière de le mener à bien.

Précepteur : — Nous devons admettre avant tout, car c'est un fait certain, que l'espèce humaine est une réalité de la Création. Par conséquent, cette création humaine ne peut être séparée de son Créateur. Étant donné qu'elle n'est pas séparée de son Créateur, nous devons reconnaître, avec un fondement logique, qu'il existe en Dieu un pouvoir de transsubstantiation qui lui permet de sécréter la substance qui anime la créature humaine. Et, ceci étant, nous devons reconnaître également l'existence d'une partie humaine chez le Créateur suprême ainsi que, de même, l'existence d'une partie divine en tout être humain, représentée par le pouvoir lucide de son intelligence et par les traits impondérables de son excellence morale, dépassée à son tour par l'éminence de ses sentiments, lorsque ceux-ci ont atteint les expressions maximales d'élévation spirituelle.

C'est pour cela qu'en adressant nos pensées à Dieu et qu'en invoquant sa protection, consciemment ou

inconsciemment, nous nous adressons à sa partie humaine, sensible à notre nature. Dans de telles circonstances, il ne sera cependant pas de trop que notre partie divine, à laquelle Il devra sans doute adresser son réconfort lumineux, se trouve convenablement préparée pour établir ce contact spirituel, aussi sublime que bénéfique.

Denis : — Formidable ! J'estime que ces concepts, si grands, si humains, triompheront sans grande difficulté dans la conscience de tous les hommes.

Précepteur : — Les vérités s'imposent par elles-mêmes, en leur temps, c'est à dire lorsque chaque homme consentira à les juger comme telles pour le bien de sa propre vie.

Dialogue 8

ENSEIGNEMENTS SUR LA CONNAISSANCE TRANSCENDANTE

Précepteur : — Parmi les multiples bizarreries de la psychologie humaine, il en existe une qui offre beaucoup de motifs d'être examinée, étant donné la fréquence impressionnante avec laquelle elle se répète chez une infinité d'êtres : c'est l'inquiétude à propos des mystères de la Création et de l'homme. Ils cherchent et recherchent partout, sans savoir ce qu'ils cherchent et pourquoi ils le cherchent. Ils ne peuvent pas non plus expliquer ce qu'ils veulent vraiment et pourquoi ils le veulent. Dans la plupart des cas, il a même été nécessaire de leur apprendre à faire cela : à savoir ce qu'ils cherchent et ce qu'ils veulent, et même à savoir à cause de quoi et pourquoi ils le cherchent ou ils le veulent ; tel est le discernement naissant de tous ceux qui présentent la caractéristique décrite.

Eustache : — En effet, c'est une chose d'imaginer ou de supposer ceci ou cela, et c'en est une autre de savoir de façon certaine ce que l'on désire. Lorsque nous entrons en contact avec la Sagesse logosophique, par exemple, nous voulons savoir et posséder des choses dont nous avons entendu parler, ou bien que nous lisons dans des livres peuplés d'images fantomatiques, de récits hallucinants et chimériques qui, à la fois, subjuguent et semblent aiguillonner notre penchant pour l'aventure. D'autres viennent, ou plutôt, nous venons, avec des

agitations internes poignantes, provoquées par des faits inexplicables qui nous sont arrivés, en désirant découvrir ici, dans les sources du Savoir logosophique, l'énigme de nos insomnies. Il y en a aussi qui adhèrent avec un esprit de curiosité, pour pouvoir parler ensuite comme s'ils savaient tout.

Mais à peine nous pénétrons dans les domaines de cette haute science de la vie, nous oublions vite tout le passé pour nous préoccuper de la réalité qui se présente à nous, c'est-à-dire la connaissance causale de tout ce qui anime la vie universelle et, par conséquent, la propre vie. C'est dans ces moments que nous commençons à avoir conscience de nos pensées, de nos mots et désirs. Cette circonstance nous fait changer fondamentalement de manière de penser. Devant l'évidence même, il est impossible de cesser de s'ajuster à une réalité qui dépasse de beaucoup notre fantaisie d'hier ; et elle la dépasse parce qu'elle nous fait aller plus loin que nous ne l'avions imaginé, tandis que nous nous en tenons toujours à des principes altérables qui, lorsque nous modifions nos concepts, nous dirigent directement vers le meilleur que nous puissions désirer : la perfection.

Précepteur : — C'est très bien dit, c'est une démonstration juste du pouvoir constructif de l'enseignement, puisqu'en même temps qu'il détruit ce scénario aux décors voyants, où les marionnettes de la fantaisie mentale effectuaient leur représentation permanente, il en construit un autre plus sobre et plus réel, où joueront des créatures animées – les pensées – dont le rôle principal consiste à représenter dans l'interne les progrès qui se constituent dans l'œuvre du dépassement individuel. La connaissance logosophique commence, comme vous le voyez, par dépasser non seulement ce qui a été imaginé, mais également ce que n'a pas imaginé celui qui aspire à la Sagesse logosophique.

Eustache : — Une autre chose qui apparaît clairement à mon entendement est le fait de ne pas poursuivre de buts

irréalisables ni d'aspirer à l'obtention de choses qui s'évaporent au moment même de leur possession, faute de bases constantes. Notre point de mire – tel que je le comprends – doit toujours consister en la réalisation du grand objectif qui pousse les forces de notre esprit et de notre volonté vers ce qui est supérieur. Nous savons déjà que la Sagesse logosophique nous offre les éléments les plus précieux dont nous pouvons entendre parler, afin de cultiver avec justesse nos champs mentaux, tout en nous montrant les perspectives illimitées qui existent pour atteindre le degré maximal de développement de notre potentialité mentale et spirituelle. C'est pour cette raison que nous voyons que la conquête d'une connaissance transcendante, c'est-à-dire d'une connaissance logosophique, implique un processus de préparation pour que ne se perde pas l'opportunité – impondérable, c'est certain – que nous offre le fait de la posséder pour agrandir notre capacité évolutive et comprendre, en même temps, notre droit d'être chaque jour davantage maîtres de notre présent et de notre futur.

Précepteur : — Ces connaissances d'ordre transcendant sont en effet celles qui éclairent l'intelligence humaine, en l'enrichissant avec les valeurs les plus estimables. C'est dans le processus d'évolution consciente que chacun apprend à ne faire confiance qu'à lui-même, ceci constituant le secret du triomphe. Avoir confiance en ses propres forces signifie s'efforcer de maintenir l'équilibre bio-psychique-mental, sans qu'aucune faiblesse ne fasse descendre le petit plateau de la balance du discernement.

Vous rappeler une vérité, qui montre clairement une réalité indéniable, ne sera pas de trop ici : le processus évolutif que la Logosophie préconise et enseigne par le biais de réalisations conscientes fait expérimenter, sentir et apprécier une telle réalité lorsque nous constatons que dans la vie de

réalisation consciente, accomplie à l'aide de ses connaissances, les années ne se calculent pas comme telles en ce qui concerne l'expérience humaine, pour l'éminente raison que si un individu de capacité et savoir élevés réalise en une année ce que d'autres font en dix, vingt ou soixante-dix ans, cette année représente, en mesure temporelle, ce que représentent pour d'autres les années dont ils ont besoin pour mener à bien le même projet ou la même idée. On peut déduire de ceci qu'en multipliant l'activité et l'effort propres, nous vivons mieux et plus intensément la vie ; ce que nous vivons en une année, par exemple, représentera ce qui pour d'autres représente dix, vingt ou soixante-dix années.

Dialogue 9

SIGNIFICATION DU « JUGEMENT DERNIER » SELON LA CONCEPTION LOGOSOPHIQUE

Laurien : — Chaque fois que l'on a parlé du « Jugement dernier », ou mieux encore du « Jour du jugement », les gens ont généralement pris l'habitude de considérer ce fait signalé dans la prophétie apocalyptique comme quelque chose de si loin que, s'il est vrai qu'il a dû préoccuper la mente humaine avec une certaine appréhension ou peur à l'occasion de quelque événement inespéré – de ceux qui arrivent de plus en plus dans le monde –, très peu lui attribueront la possibilité d'un accomplissement qui aurait le caractère de destruction universelle. Chaque religion, de son côté, s'est chargée d'inclure dans ses prêches l'image qu'une telle prédiction devait suggérer à l'âme humaine, mais personne jusqu'à présent n'a essayé de formuler une interprétation qui pourrait être à la portée de la compréhension commune. Ainsi, cela me ferait plaisir de savoir ce qu'il y a de certain dans tout cela.

Précepteur : — Quand nous devons aborder des thèmes de cette nature, qui outrepassent les connaissances communes de tous, en nous élevant au-dessus des limites du domaine scientifique pour escalader les profondeurs de l'inconnaissable, nous avons inévitablement besoin de toujours utiliser, comme moyen sûr de conduite sans équivoque vers l'éclaircissement de telles inconnes, une logique inébranlable, ajustée à une réalité

qui permette à la mente qui suit la trajectoire de cette exploration de sentir et faire l'expérience, pas à pas, de cette sensation sublime de vraisemblance que concède la constatation réalisée du fait exploré, à mesure que la mente monte d'un point – qui doit être un point d'appui par sa consistance et son emplacement – à un autre, par voie analogique.

Laurien : — Nous savons que l'Univers est régi par des lois inexorables, qui imposent à la Création la volonté suprême de Dieu.

Précepteur : — C'est vrai, mais elles ne s'imposent pas arbitrairement et nous ne devons pas leur obéir aveuglément, mais plutôt avec une plénitude de conscience. Pour tous les êtres vivants, du plus infiniment petit jusqu'au plus grand, il fut institué un processus déterminé génialement par une route unique, que nous devons tous suivre jusqu'à son but : la perfection. Du début à la fin, ce processus s'appelle l'évolution.

Celui qui enfreint les lois, qui transgresse la volonté de Dieu manifestée en elles et se perd dans l'immensité comme les malheureux qui s'identifient à l'erreur subira les conséquences inévitables de sa témérité.

Laurien : — Mais comment éviterons-nous de les enfreindre si nous n'avons pas une connaissance juste du mécanisme des lois ? Pourquoi n'avons pas déjà à la naissance cette connaissance si nécessaire à la vie ?

Précepteur : — Ce serait extraordinaire, bien sûr, considéré depuis le point de vue commun, mais, en gardant à l'esprit que l'être humain doit accomplir des étapes successives d'évolution dans lesquelles il atteindra cette connaissance, nous ne pouvons pas penser à lui enlever un mérite qu'il doit conquérir par ses propres efforts.

Indubitablement, la créature humaine, bien qu'elle possède une structure physique et organique complète, est, en ce qui concerne sa constitution mentale et psychologique en tant qu'entité consciente

et spirituelle, un être en formation. D'autre part, la quantité d'œuvres qu'elle doit réaliser au nom du commandement impérieux de sa nature spéciale et des innombrables prérogatives que lui concèdent ses possibilités mentales est telle que, obligatoirement, elle doit remplir toutes les exigences que lui demande la réalisation de ce grand processus appelé évolution si elle ne veut pas périr ou, plutôt, disparaître de la vie universelle en tant que privilégiée parmi les espèces et en tant qu'être distingué dans les fonctions qui le concernent comme collaborateur de la pensée suprême dans ses diverses manifestations mentales et physiques.

L'homme doit se rendre compte que l'objet de son existence ne se réduit pas à manger et dormir, puisque cela impliquerait de vivre dans l'ignorance la plus obscure et de se placer au niveau de l'animalité. Celui qui aspire à être quelque chose de plus que ce qu'il est et, même plus, à être l'homme conçu par la pensée originale et suprême doit comprendre que la connaissance est le chemin unique pour réussir un dépassement ascendant vers le maximum concédé à la nature humaine, et, depuis cette position, il devra ouvrir avec son propre entendement et ses propres forces les portes qui donnent accès au règne des grands, où ne pourront jamais pénétrer les ignorants ni les sots, ni non plus ceux qui vivent en marge de cette réalité universelle.

Laurien : — Et quelle relation a tout ceci avec le jugement dernier ?

Précepteur : — Il y en a une, et elle est importante, comme vous pouvez l'observer en suivant l'ordre des causes exposées. Pour l'espèce humaine, le jugement dernier ne peut jamais être l'arrêt catastrophique au cours duquel doit exploser le destin de tous sans exception. Chez l'homme, la présence de l'esprit, en l'éloignant de l'animalité, constitue la garantie la plus absolue que son jugement doit être individuel et non de masse.

Laurien : — Ce que vous venez de me dire constitue comme un souffle pour l'âme, toujours effrayée par l'arrivée de ce jour fatal.

Précepteur : — En poursuivant, maintenant, avec logique, l'explication que vous avez demandée, je dois vous faire remarquer, sans plus de détour, que ce « Jugement dernier » tel que l'imagine la mente commune est un mythe. Le jugement divin est ouvert depuis qu'existent des consciences qui doivent être jugées et ne se terminera pas avant que Dieu ne l'ordonne. Penser que les âmes, en quittant la terre, devront attendre des millions d'années pour être soumises à ce jugement, c'est admettre l'hypothèse la plus absurde. Rien ne peut rester paralysé ou inerte, et encore moins les êtres en évolution. En quoi ce qu'a fait une créature humaine cent mille ans auparavant peut intéresser Dieu ? Comme si l'homme pouvait s'intéresser à ce qu'aurait fait son chien vingt ans auparavant, même s'il vivait ; sans parler de ce qu'aurait pu faire une fourmi gênante qui taillerait ses plantes à contretemps.

Ce Tribunal suprême et incorruptible est tout le contraire de ce que l'on pense. Là-bas, les âmes sont jugées individuellement, d'époque en époque, par une classification rigoureuse de temps et de réalisation. Une fois réunie la Grande Assemblée, formée par la cour céleste auguste et souveraine, Dieu apparaît sur le Trône Suprême de la Justice. Assistent à ce tribunal en tant que défenseurs les grands esprits qui se sont incarnés sur terre, ceux qui furent sur terre des géants de sagesse, ainsi que ceux dont les noms furent connus et respectés de tous. En d'autres termes, tous ceux qui ont assumé des responsabilités historiques importantes, en guidant des peuples et des races.

Chacun assume la défense des âmes qui habitèrent le monde à son époque. Ils accusent et défendent à la fois, et la parole qu'ils émettent, c'est celle-là que

Dieu juge, parce que c'est sa propre voix qui parle à travers ses fils les plus aimés. Penser à la naïveté de tous ceux qui croient qu'au moins au jugement dernier ils pourront voir Dieu, sans avoir rien fait pour obtenir une telle grâce, m'incite à la miséricorde.

Ce jugement est ouvert depuis le début et n'est pas dernier à part pour ceux qui sont jugés définitivement.

Les lois universelles existent pour condamner ou acquitter. Les âmes qui ne veulent pas accomplir un destin pénible, en expiant jour après jour leurs fautes, devront s'apprêter à cesser d'être ce qu'elles sont et diriger leurs pas vers l'acquisition d'une de ces places que les grands occupèrent ici et qu'ils occupent là-bas. C'est l'unique moyen d'arrêter d'être petit, c'est-à-dire un être parmi tant d'êtres que personne ne remarque, bien qu'il figure parmi les hommes.

Laurien : — Quel exposé intéressant ! Il est facile, maintenant, de comprendre la configuration admirable des lois qui agissent sur les créatures humaines et qui régissent tous leurs mouvements, du début jusqu'à la fin de leurs existences.

Précepteur : — C'est ainsi ; c'est pour cela que l'homme doit et peut se corriger, revenir sur ses erreurs et se perfectionner pour atteindre le plus grand des bonheurs : être jugé parmi les meilleurs.

Dialogue 10

*L'IMMANENCE DIVINE QUE L'ON RESSENT ENTRE
SEMBLABLE DANS CERTAINES CIRCONSTANCES.
NÉCESSITÉ DE MIEUX COMPRENDRE LA
VALEUR DES AFFECTIONS HUMAINES*

Félicien : — Ces scènes singulières, caractéristiques des adieux provoqués par un long voyage, des départs pour la guerre, des séparations irréparables, etc., ont toujours attiré mon attention. Naturellement, j'ai tâché de m'expliquer ces circonstances qui prennent parfois des aspects déchirants en me disant que, dans de tels moments – voyages pour des terres lointaines ou départ à la guerre –, on a peur de ne plus revoir celui qui s'éloigne et, réciproquement, celui qui reste, sentiment qui apparaît comme un triste augure, en remplissant les yeux de larmes et en inondant le cœur de peine. En ce qui concerne les séparations irréparables – les cas de décès – je me les explique par le vide qu'elles laissent dans notre vie et par la douleur qu'occasionnent de semblables pertes. Malgré cela, je présume qu'il existe derrière ces faits une énigme que je ne parviens pas à démêler.

Précepteur : — Chez les protagonistes de ces scènes se manifeste, en effet, une impression d'une force indescriptible évocatrice qui touche leurs fibres les plus profondes. C'est dans ces moments, précisément, que chaque être humain a la sensation de faire l'expérience du détachement de quelque chose qui, auparavant – quand il faisait partie de sa vie, disons –, n'avait jamais été valorisé comme au moment de la séparation, où il est

estimé au degré le plus haut. C'est dans ce moment amer que l'être est troublé par toute la rigueur d'une réalité à laquelle il était resté insensible auparavant. Cette réalité représente l'oubli complet, l'indifférence ou la monotonie dans lequel nous étions tombés envers des êtres qui nous étaient étroitement liés, alors que nous expérimentons et extériorisons durant ces brefs moments de la vie, la plupart du temps exceptionnels, l'intensité d'une affection que nous maintenions étouffée en nous. Cette réalité semble également nous montrer les valeurs et les vertus que nous n'avons pas su apprécier chez la personne aimée, tandis que l'image de tout ce que nous aurions dû faire pour que cet amour ou attachement voué rende plus heureuse la créature dont nous nous séparons traverse notre mente. Nous sentons vraiment, dans ces cas-là, entre semblable, l'immanence du divin. Au moment de se rappeler mille souvenirs défilent là les heures heureuses ou malheureuses vécues en commun, ou encore les affections et services mutuellement prodigués et oubliés si fréquemment.

Tout cela s'accroît jusqu'au paroxysme lors des séparations définitives. Durant ces instants, si solennels pour l'âme humaine, on pense toujours au meilleur auquel on puisse penser de ce que fut et fit dans la vie celui qui est parti, en lui pardonnant pieusement ses erreurs. Que ne donnerions-nous pas dans ces moments pour retenir l'être aimé !

Cependant, ce fait constitue une des grandes expériences que, reproduite à travers les siècles, l'humanité n'a pas encore comprise. Et elle ne l'a pas comprise car jamais il ne lui est arrivé de penser que, mis à part le fait en soi, elle renfermait un enseignement que tous les êtres devaient recueillir.

Félicien : — L'explication que vous êtes en train de me donner me satisfait beaucoup parce qu'elle fait découvrir à mon intelligence un détail de valeur inestimable : la

grandeur du concept que mérite l'être aimé dans ces instants suprêmes. Mais il me reste encore à comprendre en quoi consiste l'enseignement mentionné, car j'estime que nous devrions déjà lui répondre avec notre compréhension.

Précepteur : — On découvre l'enseignement, en effet, si l'on pense que dans la quasi-totalité des cas les êtres unis par des affections familières ou par des liens d'amitié se prodiguent rarement le sentiment d'estime comme il le faudrait, en fonction, bien sûr, de la qualité du lien d'union. Cet attachement ou estime est accentué parfois par des raisons exceptionnelles – maladies, malheurs, plaisirs, etc. –, mais souvent des distances se créent, produites par l'intempérance, les mésestimes et les rancœurs, si communes dans la vie familiale. Comment concilier, alors, l'exaltation du sentiment, au moment de la séparation, avec la quasi-indifférence montrée avant l'événement ?

L'enseignement apparaît maintenant bien clairement à l'entendement : pensons qu'à n'importe quel moment peut se produire cette sorte de séparations et comportons-nous comme si réellement elles allaient arriver, c'est-à-dire en évitant les intempérances, les mésestimes et les rancœurs avec l'être aimé, en tâchant au contraire de faire en sorte que notre compagnie lui soit toujours agréable. Diminuons ses fautes et favorisons en lui les mêmes intentions et sentiments. Si le moment pénible devait se produire, nous nous sentirions davantage réconfortés en pensant avoir été, à tout moment, conséquents avec l'affection que nous sentons pour lui. Cela évitera des remords tardifs qui n'arrangent rien. Quand cet enseignement sera compris et enhardira la vie de ceux qui le réalisent, il y aura sûrement davantage de bonté dans les cœurs humains

Félicien : — Je pense la même chose, sans la moindre ombre d'un doute.

Précepteur : — C'est pour cela que j'insiste et j'insisterai toujours pour que soit compris le grand enseignement qui surgit de ces faits : si la réalité des instants suprêmes nous a montré l'existence en nous de possibilités qui étaient restées statiques, comportons-nous conformément à nos manières de sentir et de penser, sans négliger l'acte communicatif salubre et bénéfique pour lequel l'âme est si reconnaissante et qui est si agréable pour tous ceux qui forment le cercle de nos affections. Mais cela ne pourra être atteint que si, dans la plus grande mesure, nous pensons quotidiennement que nous ou eux, nos êtres chéris, devons partir dans peu de temps, peut-être sans plus jamais nous revoir.

Ô combien plus heureuses seront les heures de nos vies si, en adoptant cette conduite, nous arrêtons d'être cruels avec nos affections et, avec une délicatesse d'esprit et des expressions discrètes de notre sentiment, nous les prodiguons, aujourd'hui et toujours, sans ces restrictions qui auparavant imposèrent les réserves du caractère.

Dialogue 11

L'IMAGE DU PETIT OISEAU DANS L'ENSEIGNEMENT DES CONNAISSANCES TRANSCENDANTES

Cyrille : — Pourquoi il arrive que, malgré l'enthousiasme qu'elles éveillent en nous, nous perdions ou oublions les connaissances logosophiques justement lorsque nous croyions qu'elles nous appartenaient parce que nous avons réussi à capter le profond contenu de leurs enseignements ? Parfois, en revanche, il semble qu'elles pénètrent dans notre vie, en nous faisant alors éprouver le plaisir de pouvoir compter sur elles dès que nous les évoquons dans notre mente pour élargir les perspectives de notre propre entendement. Qu'est-ce qui influe pour que cela arrive et que doit-on faire pour éviter le premier cas ?

Précepteur : — La question que tu formules ne m'étonne pas du tout car il s'agit d'un épisode très fréquent dans la vie de ceux qui recourent souvent aux sources de la Sagesse logosophique.

Plusieurs fois, j'ai comparé les connaissances transcendantes de la Logosophie à des oiseaux qui naissent et vivent en se suffisant à eux-mêmes dans les domaines de la création logosophique. Il arrive que, lorsqu'une de ces belles et délicates existences ailées se laisse attraper gracieusement par celui qui désire la posséder, ce dernier l'enferme vite dans sa cage mentale et, par le seul fait de la savoir en son pouvoir, oublie de lui prodiguer les attentions dont a besoin si diligemment un petit oiseau privé de liberté. Elle devient alors farouche, en se

blessant contre les grands barreaux de sa prison, c'est-à-dire de l'inertie mentale. Je vous ai tracé cette image car elle représente le cas des personnes qui, sans se trouver encore en condition de les comprendre, exigent qu'on leur donne des connaissances qu'elles ne savent pas ensuite estimer et, encore moins, utiliser à leur profit.

Il est curieux aussi d'observer ceux qui exhibent la connaissance transcendante en l'offrant aux regards comme si c'était un oiseau embaumé, privé de l'enchantement que lui donne la vie ; comme une pièce de musée d'une étrange rareté, sans même soupçonner la valeur singulière de l'espèce à laquelle elle appartient ni son utilité quand, parvenue à nos domaines, elle détruit, à l'instar des mouettes sympathiques, les insectes du champ mental, en se perchant sur la terre retournée et prête pour un nouvel ensemencement. Mais nous devons nous éloigner de la comparaison pour mettre en évidence une différence importante : l'oiseau mental non seulement accomplit cette tâche habile mais transporte aussi dans son bec la graine du savoir incorruptible.

Cyrille : — Ce qui m'interpelle le plus, c'est la richesse des ressources que possède la Sagesse logosophique pour présenter simplement et clairement le fond d'une doctrine si élevée. J'estime, sans aucun doute, que c'est une nouvelle méthode didactique formidable qui devra fortifier vigoureusement celles qui sont adoptées pour l'enseignement courant.

Précepteur : — En réalité, ce qui définit la méthode logosophique n'est pas sa présentation mais bien la force de la connaissance qui donne vie et fait bouger les images qui prennent substance dans les enseignements. La différence de contenu entre ces enseignements et les enseignements communs est ce qui constitue son originalité.

Cyrille : — Je vous demande de m'excuser si je vous ai interrompu pendant que vous peigniez, avec une polychromie verbale épurée, des motifs aussi intéres-

sants qu'attrayants. Souhaiteriez-vous ajouter quelque chose ?

Précepteur : — Sans le moindre inconvénient, étant donné que se multiplient les images qui, avec une expression analogue, nuancent la pensée choisie, en nous représentant à nouveau la connaissance transcendante comme un tendre petit oiseau que le chercheur débutant de la Logosophie reçoit de l'élève pour qu'il en prenne soin et qu'il serre trop fort entre ses mains, comme ont l'habitude de le faire les enfants, par peur qu'il ne s'échappe, en conséquence de quoi il meurt asphyxié. Il y en a même qui, en le voyant si bien emplumé et chantant, le gavent d'aliments impropres et le tripotent tellement qu'ils en finissent avec sa vie.

D'autres oiseaux ont plus de chance – et ceci viendrait expliquer le second cas de votre question – en tombant entre des mains intelligentes qui savent les traiter avec une attention spéciale. De cette façon, ils se sentent bien ; ils revêtent rapidement leurs précieuses plumes et, en se familiarisant avec leur élève, ils leur font entendre leurs meilleurs et leurs plus doux chants. Cela se passe ainsi avec la connaissance quand elle a trouvé quelqu'un qui la comprend et qui lui prodigue avec enthousiasme et joie la sollicitude et l'intérêt qu'exige sa nature élevée, signe caractéristique de tout ce qui se fait avec amour. Celle-ci fait également écouter son merveilleux chant, en réveillant dans l'âme des échos suprêmes d'envies insoupçonnées de dépassement. À son exhortation, les forces endormies de l'esprit émergent et sont converties de forces statiques en forces dynamiques. Une nouvelle lumière s'allume dans la mente et, pendant que le cœur attendri se remplit d'espoir, apparaissent les idées et les projets qui font bouger l'intelligence, en animant toute la vie mentale.

Dialogue 12

SUR LE CHEMIN DE LA RÉALISATION DU PROCESSUS DE PERFECTIONNEMENT

René : — Comment pourrais-je, dans mon désir de perfectionnement, effectuer de rapides progrès ? Parfois, quand j’entrevois la proximité de quelque chose qui auparavant me paraissait inaccessible, je ressens une joie indescriptible ; par contre, d’autres fois, on dirait que l’inertie me vole l’enthousiasme, tandis que je suis envahi par un abattement que je n’arrive pas toujours à vaincre.

Précepteur : — Ce phénomène obéit au fait que vous vivez encore à la merci des fluctuations de l’environnement mental externe. Oubliez-vous peut-être qu’avant d’avoir atteint l’*élixir de la Sagesse*, il est nécessaire de ressentir les amertumes de l’ignorance ? Vous savez très bien que nous n’arrivons jamais à être forts sans avoir fait l’expérience auparavant des angoisses de la faiblesse.

René : — C’est justement ce que je ressens, d’où mon avidité.

Précepteur : — Organisez alors les activités de votre mente, pour entreprendre sans délai les tâches de votre perfectionnement.

Si vous avez l’intention de suivre le chemin de la connaissance, essayez alors de ne pas vous faire surprendre par des pensées qui contrarieraient cette détermination. Veillez toujours à ce que vos efforts ne dépendent pas seulement d’un fragment d’enthou-

siasme ou d'un instant de véhémence et soyez mesuré dans l'emploi de vos énergies internes, de telle sorte que votre volonté agisse en étant dirigée intelligemment.

René : — Je considère ces enseignements comme de l'or potable ou de l'eau lustrale qui calme nos inquiétudes, et, en même temps, comme des éléments impondérables pour notre renouveau par la vérité dans l'amour et l'amour dans la vérité. Je comprends que nous devons faire nôtre le souffle vital qu'ils contiennent, ce dernier étant l'élixir de la jeunesse éternelle. C'est seulement ainsi que nous pourrons donner au corps cette fraîcheur juvénile incorruptible et à l'esprit cette virilité dont il a tant besoin pour triompher toujours contre le mal.

Précepteur : — C'est vrai ; mais écoutez et comprenez que vous ne devez pas oublier les paroles que je vous donne en conseil, car elles sont comme des signaux qui éclaireront votre chemin. Si vous enrichissez votre cœur avec cet or potable, qui est un hêtre parfumé, d'une beauté sans égale, vous pourrez le convertir en une enceinte de tranquillité et de tendresses infinies.

Dans l'office sacré de la réalisation, vous pourrez célébrer avec vos pensées les plus intimes et familières le véritable culte, agréable à Dieu du fait qu'il est une offrande purifiée.

Quand l'homme, après avoir beaucoup marché à la recherche de la vérité, dont l'essence lui est inconnue, parvient enfin à trouver le chemin le conduisant à elle et, même, le guide, il éprouve une joie paisible, qui augmente progressivement en relation directe avec sa conviction, chaque fois plus solide à mesure que l'évolution consciente lui fait ressentir les bénéfiques extraordinaires qu'il reçoit.

René : — Je constate que nous devons être forts pour ne pas tomber dans la tentation des légumes d'Égypte, et notre cœur doit être aussi toujours prêt et joyeux pour recevoir sa manne.

Précepteur : — À mesure que votre éveil va se produire, je vous apprendrai progressivement à vivre dans cet autre monde où la pensée retrouve sa pureté originelle. Peu à peu, tandis que vous vous recueillerez en vous-même, en vivant à l'extérieur ce qui est strictement nécessaire, vous verrez comment dans votre intérieur s'opèrent les changements dont a inévitablement besoin votre nouvelle architecture psychologique.

La progression graduelle des sens, grâce aux nouvelles possibilités qui s'ouvrent aux organes de sensation interne, est un des symptômes caractéristiques de l'évolution consciente, tout comme la constatation de l'aveugle qui, pour la première fois de sa vie, commence à distinguer les objets qui l'entourent serait également un symptôme d'activité visuelle ; dans l'un et l'autre cas la joie éprouvée est identique, à en juger par les exclamations spontanées des favorisés.

René : — Certainement ; j'ai déjà constaté l'influence salutaire et bénéfique de celle-ci sur mes pensées et mes sentiments. J'ai observé les changements qu'avec sagesse vous me décrivez et j'ai remarqué ô combien la mente, auparavant circonscrite aux préoccupations d'ordre externe et avec des visées généralement égoïstes, a augmenté sa capacité de compréhension. Je ne vous cacherai pas non plus que, grâce à cette expérimentation constante vers laquelle l'enseignement logosophique nous pousse, j'ai progressivement acquis un désir plus réel et conscient d'être meilleur, en dépassant mes conditions en même temps que je pratique la charité en véritable connaissance de cause. Mais il ne m'est pas toujours donné d'interpréter pertinemment la parole du savoir. Je dois parfois faire de véritables efforts méditatifs pour atteindre ses significations profondes.

Précepteur : — Pour l'être qui n'a pas dépassé sa conscience, les mots se convertissent en cadavres sur le papier, car le fait que la mente commune inverse très fréquemment

les images implique que ce qui est vie véritable apparaît comme inexpressif, comme quelque chose d'inerte. À tel point que, pour beaucoup, cette mente ressemble à une hyène – synonyme de bête féroce – étant donné qu'elle s'alimente seulement de cadavres. C'est également une Babel, étant la personnification de Babylone.

René : — C'est intéressant ; chaque mot semble contenir un monde de suggestions qui nous invite à penser et à découvrir les inestimables trésors du savoir.

Précepteur : — Cependant, vous devez décoller doucement, avec votre intelligence alimentée et préservée par la lettre vive de la Sagesse, la pellicule qui les recouvre, sans la morceler.

Dans les préceptes qu'Hermès perpétua dans son admirable Table d'émeraude, il est indiqué que l'obéissance à la loi préserve de tout mal le futur dépositaire des vérités éternelles ; et si lui n'obéit pas et cesse de nourrir son esprit avec le sang immatériel que le nouveau lignage amène à son être, il coupera ce cordon ombilical grâce auquel s'alimente le nouvel être, ce qui équivaldrait à détruire la fécondation.

René : — Je comprends que celui qui n'obéit pas à la raison qui l'éclaire rend sa terre inféconde, et la pluie ne peut déjà plus pénétrer en elle parce que sa surface se couvre d'une couche glaiseuse et glissante.

Précepteur : — En effet, il faut maintenant se rappeler que le papillon butine le nectar des fleurs de son choix, en captivant celui qui le voit, mais la chrysalide doit rester immobile, silencieuse, jusqu'à qu'elle ait achevé son processus de transformation.

René : — Je comprends que l'obéissance repose dans la discipline et aussi dans le principe de soumission intelligente de l'inférieur au supérieur, vu que le contraire serait une subordination forcée. Pour moi, le cordon ombilical dont vous me parliez est comme un lien d'union entre la Mente cosmique et la mente humaine. Par

conséquent, la nouvelle vie qui s'organise dans l'être doit suivre un processus parfait d'éclairage, c'est-à-dire s'initier aux hautes conceptions de la Création.

Précepteur : — Gardez également à l'esprit que les fleurs naissent sur la pointe des tiges et les fruits dans les hauteurs des branches. Pour les atteindre, nous devons lever nos mains.

René : — C'est vrai, mais il y a aussi des fleurs modestes et des fruits qui se trouvent en bas, à la hauteur des pieds.

Précepteur : — Pour les ramasser, ne devons-nous pas incliner notre échine vers le sol, en posant le genou à terre ?

René : — Je ne trouve rien à dire à votre enseignement éloquent.

Précepteur : — N'oubliez pas alors que, suivant la manière dont vous voyez la vérité, vous percevrez sa signification occulte et suivant aussi la façon dont vous la percevrez, vous pourrez la voir dans toute sa magnificence.

Prenez donc entre vos mains l'argile molle et commencez dès lors le travail en modelant l'archétype de cette image à laquelle vous voulez ressembler.

Dialogue 13

COMMENT SENTIR LE TEMPS ÉTERNEL EN SOI-MÊME ET EN PROFITER POUR RÉALISER PLUSIEURS ŒUVRES EN MÊME TEMPS. SON APPLICATION PRATIQUE POUR LES PLAISIRS DE L'ESPRIT AVEC LA PERSPECTIVE D'OPPORTUNITÉS HEUREUSES DONT NOUS POURRONS BÉNÉFICIER LE LENDEMAIN.

Précepteur : — Nous aborderons aujourd'hui un thème qui vous sera très agréable, sans aucun doute, à plus forte raison parce que vous extrairez de lui des déductions singulières pour enrichir votre capital conscient.

Félicien : — Quand vous nous parlez, avec un accent charmant, des conceptions merveilleuses de votre mente, vous nous faites toujours éprouver un plaisir extraordinaire. C'est pourquoi je pressens que ce thème nous laissera, comme d'habitude, absorbés dans de profondes méditations.

Précepteur : — Fixez bien, maintenant, votre regard mental sur tous ces êtres qui jamais n'enregistrent leurs actes. Pour eux, ce qu'ils feront le lendemain est toujours éventuel, si cela diffère de ce qui se répète chaque jour, par routine. Leurs vies sont stériles, des vies qui jamais ne fécondent une idée utile pour eux-mêmes ou pour le bien commun. Comment agissent, comment bougent ces êtres ? Observez-les bien ; au dehors, et même à l'intérieur d'eux-mêmes, il y a un vide accablant. Ils ne pensent à rien de sérieux. Ils laissent leurs heures s'écouler en divaguant ou distraits par mille choses vaines, quand ils ne les passent pas dans un laisser-aller lascif ou en cherchant avec un acharnement fébrile une distraction quelconque pour fuir leur propre ennui. Eh bien : combien se trouvent dans ces conditions ?

Félicien : — À mon avis, leur nombre est si grand qu'il comprend les ensembles les plus nombreux de l'espèce, et je ne vois ni ne parviens à trouver comment il est possible de modifier une telle situation, qui vient de si loin. Leurs comportements psychologiques sont endurcis par des habitudes invétérées et leurs tempéraments sont hostiles à toute correction individuelle.

Précepteur :— Je ne répondrai pas maintenant à votre question, pour ne pas nous écarter du thème, mais, à la fin de l'exposé, je trouverai peut-être opportun de me référer à ce point. Dirigeons maintenant notre regard vers cet autre ensemble d'êtres qui, avec une plus grande préparation, s'efforcent d'accomplir leurs devoirs professionnels respectifs. Nous les voyons se soumettre à de pénibles tâches, dont la transcendance ne va pas au-delà de la satisfaction du devoir accompli et des prérogatives d'un bien-être présent et futur. Les hommes de science, de leur côté, réalisent leurs efforts en suivant une méthode rigoureuse, conformément à laquelle ils enregistrent leur progrès dans chaque travail entrepris. En effet, nombreux sont les efforts de cet ordre qui ont eu des répercussions heureuses pour l'humanité, mais, malgré le travail humanitaire que les uns ou les autres ont pu réaliser, rien ne pousse à considérer leurs efforts dans le cadre hiérarchique des idées et des moyens transcendants. Je vais être plus concis : supposons que la découverte d'un homme de science fasse effectivement du bien à ses semblables, en les immunisant contre telle ou telle maladie ou en leur fournissant un progrès matériel provenant, par exemple, d'une grande invention. Eh bien, l'homme profite de cette découverte ou de cette invention mais demeure étranger à la connaissance vive qui a culminé avec la première ou pris substance dans la seconde. Il n'y a pas ainsi de transcendance pour le for intérieur des êtres en eux-mêmes. La conscience individuelle,

c'est-à-dire l'homme en tant qu'être conscient, est au courant de l'existence de l'apport, mais cela ne l'enrichit pas. C'est pourquoi le fait manque de transcendance pour son évolution. En revanche, toute connaissance qui lui est transmise pour son perfectionnement dans l'ordre des conquêtes de l'esprit est, selon l'opinion logosophique, véritablement transcendante pour l'être individuel, à partir du moment où cela le prépare à réaliser un effort de nature analogue et le soustrait ainsi de l'ensemble, qui vit seulement aux dépens de ce que font les autres, en tirant profit égoïstement sans suivre l'exemple de ceux qui, avec leurs idées et leur travail, servent le progrès de l'humanité.

Du point de vue logosophique, il est conseillé d'adopter une attitude invariable dans les tâches qui occupent notre temps avec des visées d'ordre transcendant. En ce qui me concerne, j'ai l'habitude d'avoir différents travaux en voie d'exécution. Je répartis ainsi mon temps, en consacrant mon attention à tour de rôle aux uns et aux autres. Quand j'en termine quelques-uns, j'en prépare, sans interruption, un autre nouveau qui les remplace, en mettant toujours en chacun d'eux quelque chose de ma propre vie. De cette façon, je vis moi-même dans l'âme de chaque travail que je projette et mène à bien. Je les réalise ensemble et de façon simultanée, le changement d'un travail pour un autre servant de consolation et de renfort à mon âme et à mon enthousiasme pour poursuivre les autres. Si dans l'un d'eux, je bute contre quelque difficulté éventuelle, sans la perdre de vue, je continue avec les autres tâches jusqu'à trouver la solution. De cette façon, je profite intégralement de mon temps.

Félicien : — Je trouve fort intéressante cette façon originale d'affronter les choses. Mais quelle nécessité aurais-je, moi, de commencer plusieurs choses en même temps si une seule chose m'intéresse, par exemple ?

Précepteur : — Dans votre cas, je ne vois pas d'autres perspectives, étant donné que le nombre de connaissances que vous possédez ne suffit pas, semble-t-il, pour demander à votre intelligence une attention et un soin plus grands. Ceux qui peuvent agir à l'aise, non par nécessités matérielles mais par exigences de leurs propres esprits, ne se retrouvent pas dans le même cas.

Ergasto : — Si vous me permettez, j'aimerais exposer ma pensée à ce sujet.

Précepteur : — Volontiers.

Ergasto : — Je comprends qu'il existe indiscutablement un avantage appréciable à réaliser simultanément plusieurs tâches, mais je ne trouve pas encore le mobile qui, d'après ce que je pressens, se cache derrière le fait en soi. Je ne comprends pas la raison de cette envie de faire plusieurs choses presque en même temps, surtout si nous considérons qu'elles sont de caractère urgent, et, par conséquent, ne pas les faire ainsi reviendrait au même.

Précepteur : — Je vais vous expliquer l'aspect de cette question que vous ne comprenez pas encore. Si nous considérons que tout est pressant dans cette vie, naturellement, elle n'aurait pas d'objet par manque de postérité. Mais le cas que je suis en train d'indiquer n'est pas précisément cela. Moi, par exemple, je sens l'éternité en moi ; et je la sens parce que je sais que, même si la matière est mutable et se dissipe, absorbée par le mystérieux éclair de la mort, l'esprit quant à lui, se lie, survit dans l'éternel. C'est pour cela que je trouve qu'il est particulièrement agréable et précieux d'affronter toutes les choses depuis mon point de vue éternel, en ne me laissant ainsi jamais attraper par la violence que renferment toujours les moments urgents. Beaucoup font le contraire et, convaincus que rien ne dure, ils goûtent hâtivement le bonheur qu'ils atteignent de temps en temps. Pour ma part, je dois vous dire la chose suivante : les moments heureux que je vis m'appartiennent tous ; et ils m'appartiennent parce que je suis conscient du

fait que je les ai créés moi-même avec ma patience et mon savoir. Par conséquent, et en suivant la même norme, j'ordonne un travail qui me rendra heureux à une date déterminée ; quand ce moment arrive, je profite du bonheur que j'ai moi-même préparé, et, de cette manière, je combine une succession permanente d'instantanés heureux dans le futur que je dois vivre.

Mais, encore plus, jamais je ne goûte au bonheur de façon mesquine ou égoïste ; il y a toujours des gens pour le partager et je leur apprends à leur tour à faire la même chose.

J'ajouterai encore quelque chose à ce que je viens de dire : je n'épuise jamais le plaisir ou le bonheur d'un jour heureux ; il me plaît davantage de le répartir sur plusieurs jours, en l'étendant même dans le souvenir, comme un hommage de gratitude pour ces instants si exceptionnels de notre vie. Regardez si les autres – vous y compris – font la même chose. Il est courant de goûter le bonheur en oubliant complètement que c'est un devoir de le conserver sans faner son ineffable vertu.

Ergasto : — Je vous remercie, aimable précepteur, pour l'enseignement magistral que vous m'avez offert. J'entrevois maintenant la raison qui vous pousse à organiser votre temps et votre travail de cette manière. Cela ne m'est déjà plus incompréhensible ; au contraire, une parmi les nombreuses figures esthétiques de votre pensée créatrice apparaît devant moi, en nous invitant à goûter l'enchantement de ces richesses cachées, uniquement réservées aux âmes qui désirent vraiment être éclairées par des connaissances si extraordinaires.

Félicien : — Je partage totalement ce qu'Ergasto a dit ; ces vérités touchent les fibres les plus intimes de notre être. Cependant, si cela n'implique pas d'abuser de votre indulgence reconnue, je vous demanderais de m'éclaircir une chose : comment pourrions-nous faire pour que se manifeste en nous cette éternité dont vous nous avez parlé ?

Précepteur : — C'est déjà une autre question. Cependant, je vous répondrai à ce sujet dans la mesure du convenable afin de susciter en vous des réflexions judicieuses. Ne vous ai-je pas prouvé à plusieurs reprises que la vie de l'être constitue le résultat de ses pensées, de sa conduite et de ses actes ? Alors, cultivons le grand concept de l'éternel pour qu'il vive en nous. Pour cela, commencez par faire des choses qui ne durent qu'un certain temps ; faites ensuite des choses de plus en plus durables jusqu'à que vous arriviez à sentir l'immanence de l'éternel comme quelque chose de consubstantiel à votre propre être.

Félicien : — Je suis tout à fait d'accord, mais cela ne me donne pas encore la mesure de sa réalité effective. En peu de mots : j'aimerais palper l'éternel à l'intérieur de moi-même.

Précepteur : — Pour arriver à ces desiderata, vous devez commencer par ce qui est le plus accessible à votre entendement et suivre ensuite une période raisonnable de familiarisation avec tout ce qui est en relation avec l'éternel.

En premier lieu, nous avons un esprit qui ne périt pas ; c'est pourquoi il est éternel. Or, comment se manifeste en nous cet esprit ? Il se manifeste à travers nos systèmes mental et sentimental, en nous faisant penser et sentir, respectivement. Par conséquent, nous devons utiliser les deux systèmes pour penser et sentir l'éternel comme quelque chose d'inhérent à nos vies. Tâchons ainsi de faire des choses qui ne périssent pas, qui ne sont pas éphémères. Entreprenons une œuvre capable de survivre à notre existence physique et de subsister même à travers le temps. Ne vous sentez-vous pas capable de faire cela ? Essayez alors la recherche de choses plus petites, mais toujours avec une saveur éternelle.

Félicien : — L'explication que vous me donnez ne me satisfait pas encore ; je pense qu'il me serait difficile de comprendre à quel moment et de quelle manière je dois faire l'expérience de l'éternel en moi-même.

Précepteur : — Eh bien, il reste alors seulement un chemin, l'unique capable de vous faire éprouver cette réalité que vous

désirez toucher sans la comprendre : le perfectionnement. Au fur et à mesure que vous dépasserez vos conditions actuelles et que votre conscience s'enrichira avec les connaissances transcendantes, dérivées de la Sagesse logosophique, vous éprouverez en vous-même, sans aucun doute, le véritable concept de l'éternel. Votre erreur a été de l'imaginer comme quelque chose de matériel, quelque chose devant lequel on aurait pu vous dire : « Voilà, prends-le, palpe-le et couvre-toi avec lui » comme si c'était une cape ou un pardessus, au lieu de le concevoir de façon immatérielle, dépassant toute dimension et se prodiguant en nous lorsque nous lui offrons l'opportunité de se manifester à nos actions conscientes de penser et de sentir. Tout ce que vous ferez en faveur de votre perfectionnement est ainsi d'essence éternelle, l'image archétype de l'homme étant éternelle dans la conception de son Créateur.

Dialogue 14

SIGNIFICATION ORIGINELLE DES SYMBOLES ET SIGNES UTILISÉS DANS LES TEMPLES DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

Arquiedes: — Pourriez-vous me dire ce qu'expriment les énigmatiques figures, d'un symbolisme tellement impénétrable, qui apparaissent dans tous les temples antiques égyptiens ? Quel mystérieux langage est contenu dans leur architecture, où chaque détail est une expression du savoir ?

Précepteur : — À vous et à ceux qui connaissent quelque chose de l'histoire de la civilisation égyptienne, il vous sera facile en tout point de comprendre ce à quoi je vais faire référence au sujet de son symbolisme, dans lequel se manifeste ce qu'il y a de plus illustre dans la pensée qui féconda la mente des hommes ayant eu le privilège de vivre à des époques si dignes du souvenir de la postérité.

Ceux qui voyagèrent parmi les terres d'Égypte et qui pénétrèrent le secret de ses mystérieuses constructions relatent l'impression qu'ils ont reçue en se trouvant à l'intérieur de ses célèbres temples et panthéons. La conception éblouissante de la pensée humaine, imprimée sur ses sculptures, est toute une invocation éloquente à la Sagesse Universelle.

Ils rapportent que le couloir de l'entrée souterraine obscure présentait, à peine on entrait, un angle saillant contre lequel tout visiteur sans exception se frappait le front, ce qui naturellement l'obligeait, au moment de rejeter la tête en arrière, à pénétrer avec le cœur en premier et non pas avec la mente. Mais cela n'était pas

tout ; le visiteur devait avancer prudemment, en se courbant encore et encore à mesure que le toit du couloir réduisait sa hauteur. Finalement, il devait s'agenouiller pour pouvoir passer par une minuscule porte, de la même façon que l'on passe par un passage étroit au moment où l'être rentre dans la vie, ce qui signifiait que l'on devait arriver au temple de la Connaissance avec humilité, sans orgueil.

Une fois traversée la petite entrée qui constituait la première expérience et la première méditation, il se retrouvait face à une chambre hermétiquement fermée par une porte sur le frontispice de laquelle était inscrite la légende suivante : « Cette chambre a seulement une porte externe et aucune interne ». Ceux qui s'arrêtaient pour élucider le contenu d'une phrase si mystérieuse, passaient des heures, et même de longues journées, face à cette chambre. À la fin, un des guides, qui étaient toujours présents en ces lieux, les invitait à entrer, en leur inspirant évidemment toute la confiance nécessaire grâce à l'assurance avec laquelle il prononçait ses paroles. Une fois à l'intérieur, la porte se fermait et ils restaient dans la chambre sans qu'il y ait, en effet, aucune porte de sortie.

Arquiedes: — Je suppose que la méfiance des visiteurs était neutralisée par la présence du guide, chargé sans doute de les éclairer sur cette curiosité.

Précepteur : — Il n'était naturellement pas donné à tous de découvrir la signification d'une enceinte si énigmatique, mais il y avait ceux qui, selon le guide, méritaient de le savoir, et à ceux-là il leur parlait de cette façon et avec ces réflexions : « Par la porte par où vous êtes entrés, tous entrent dans la vie mais personne ne sait par laquelle il doit sortir; et il est bien clair que personne ne sort non plus par la même que par où il est entré. C'est aussi la porte par laquelle on entre dans le monde, dans ce monde qui est seulement pour l'inexpérience une enceinte dans laquelle on ne trouve bien souvent pas la porte de sortie. Le besoin, le danger, les mille vicissitudes qui accom-

pagent les pas à travers elle font que chacun doit ouvrir des portes ici et là pour passer, mais celles-ci restent fermées pour ceux qui ne savent pas forger avec effort, patience, tolérance et par-dessus tout, avec une grande intention de bien qui anime et inspire leur intelligence, la clef qui doit les ouvrir.”

Il est facile d’apprécier la vérité exprimée dans les paroles antérieures. Pensons que celui qui commence une activité quelconque sans avoir la connaissance qui surgit de l’expérience se rend vite compte que toutes les portes qu’avait ouvertes son espoir se referment d’un coup, comme par magie, tandis qu’il se retrouve devant une réalité qu’il ne comprend pas et devant une situation qu’il devra affronter de toute façon et par n’importe quel moyen. C’est là que s’aiguise la pensée et surgit dans la mente ce qui a dû soutenir, à plusieurs occasions, la vie de l’être qu’il anime ; c’est là que l’intelligence cherche n’importe quelle sortie salutaire dont elle crée ou forge la clef, si elle ne la trouve pas, en éprouvant, en passant, la chance d’avoir pu résoudre un problème vital pour son existence.

Arquiedes: — Tout ce que vous venez de me dire est tout à fait certain. Personne, en effet, ne pourrait arguer que ceci n’est pas une vérité que la majorité des êtres humains – en m’incluant désormais parmi eux – a dû éprouver avec une indéniable force de réalité au cours de leurs jours.

Précepteur : — Les signes que tracèrent ces génies de l’intelligence humaine dans des phrases comprimées, que seuls pouvaient lire et comprendre ceux qui se préparaient pour atteindre leurs hautes significations et dont le contenu était toute une révélation, constituaient en vérité une belle expression symbolique.

Sur le linteau d’une autre porte hermétiquement fermée, on lisait cette inscription : « Le mystère a été, est, et sera toujours un mystère ». Cette phrase, laconique, tranchante et, si on veut, âpre était suffisante pour faire revenir sur leurs pas les sceptiques et les pessimistes et

aussi tous ceux qui n'avaient pas préparé leur esprit à pénétrer sans préjugés dans ces éminentes chambres pleines de Sagesse. Pour ceux qui arrivaient à franchir son entrée, apparaissait, écrite avec des lettres de lumière dans l'obscurité qui régnait à l'intérieur, cette autre phrase : « Si tu veux découvrir le mystère, prépare-toi avant et fais attention à ce qu'il ne t'attrape pas ».

Arquiedes: — Pourriez-vous me dire ce que signifiait cette phrase si sentencieuse ?

Précepteur : — Il est très difficile pour le chercheur qui débute de pénétrer dans ces profondeurs, où la pensée révélatrice se montre à peine par un scintillement diaphane de lumière. « Que ne comprends-tu pas ?, avait l'habitude de demander le guide. Un mystère est tout ce qui apparaît étranger à la connaissance ; mais c'est un mystère seulement quand l'intelligence humaine se soucie ou essaie de le comprendre. Et si elle s'en préoccupe ou s'y intéresse, c'est parce qu'il existe. Lorsque l'indifférence ou l'ignorance maintiennent l'esprit éloigné de toute inquiétude, le mystère, bien qu'il existe, demeure comme quelque chose d'inexistant. Si tu vas pour la première fois dans un endroit de jeux, tu verras que beaucoup de gens, sans parler, se comprennent avec le langage caractéristique de ces passe-temps. Tout ce que tu verras sera un mystère si tu ne les connais pas, mais si le fait de les connaître intéresse ton esprit et fait que quelqu'un te les enseigne, tu les apprendras et les connaîtras ou plutôt tu découvriras en quoi consiste ce mystère qui existait jusqu'à maintenant pour ton entendement. Mais, si une fois qu'un jeu est connu dans tous ses détails, tu te laisses séduire par lui et finis par passer tes heures et jusqu'à ta vie à jouer, tu auras été attrapé par le mystère de ce jeu. Il existe d'autres exemples comme celui-ci, plus ou moins colorés et importants, qui servent également pour déchiffrer le contenu de ces paroles que tu vois écrites en lettres de lumière dans l'obscurité. ».

Arquiedes: — Cette méthode, adoptée par ceux qui indubitablement connaissaient très bien l'intérieur de l'homme et les faiblesses de son tempérament, ne cesse d'être curieuse et extraordinaire.

Précepteur : — C'est évident. Pour poursuivre avec la réponse à votre question du début, on dit que dans ces constructions édifiées ex professo pour conduire l'homme au doux réveil dans la lumière des vérités, on faisait passer ceux qui venaient s'initier à de tels mystères par des chambres totalement obscures, auxquelles succédaient d'autres chambres à moitié obscures, en arrivant pour finir dans celles qui étaient illuminées par une lumière vive. Cette lumière représentait l'éminente lueur des pensées créatrices ; elle représentait la connaissance qui s'offrait à travers toutes les explications que donnaient, avec un détail minutieux, les guides chargés d'instruire au sujet du sens des symboles ou hiéroglyphes imprimés dans ces chambres.

Voilà comme on leur expliquait, par exemple, que les premières représentaient la nuit des temps et aussi les jours obscurs des âges initiaux du genre humain. Ensemble, ces chambres symbolisaient également les différentes époques de la vie de l'homme, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, lorsque récemment, en utilisant le discernement, il voit s'éclaircir peu à peu toutes les choses qui lui étaient auparavant incompréhensibles, et, une fois la lumière de son entendement avivée, il peut progressivement comprendre tout ce qui était passé jusqu'à présent inaperçu pour sa raison, ses yeux, sa sensibilité.

Qu'est-ce qu'un enfant peut comprendre de tout ce qui a été fait pour stimuler la compréhension des plus grands ? L'obscurité représentait ainsi l'indifférence et l'ignorance propres aux premières années de la vie, durant lesquelles les yeux regardent sans voir, puisque l'entendement, privé de savoir, contemple les choses sans les comprendre, jusqu'à ce qu'arrivent les jours où

la vie, en mûrissant l'être dans l'expérience quotidienne, lui fait entrevoir d'abord et comprendre ensuite ce qu'il avait ignoré jusqu'à présent.

Une fois que le visiteur arrivait à éprouver les effluves d'intense bonheur par la vertu d'un éveil tranquille à une existence pleine d'enchantements, comme est celle qui s'ouvre à l'âme quand on pénètre dans la connaissance supérieure et transcendante, le guide lui faisait respirer un parfum très délicat et doux, qui exaltait son esprit d'admiration et de délectation. Plusieurs fois, il lui faisait respirer de nouveau le même parfum, et cela des heures et des jours suivants. Quand le visiteur ne sentait plus la moindre sensation et manifestait de la peine, étant donné qu'il ne pouvait pas continuer à éprouver les délices que cela lui procurait au début, le guide lui expliquait le motif pour lequel il lui avait fait respirer souvent ce parfum, en lui disant que c'était pour lui apprendre que l'abus fait perdre au sens tout souvenir de l'odeur exquise qu'il aspira. Et il ajoutait que le parfum est comme le bonheur ; tous deux doivent être utilisés en tenant toujours compte de cette circonstance. Avec discrétion, prudence, ils se conservent sans que jamais ne diminue l'intensité de leurs effluves, car ne s'annulera ni le sens qui distingue le parfum ni la capacité qui conserve l'élixir du bonheur.

Se souvenir de ces superbes enseignements, de ce véritable art d'exprimer en symboles des poèmes de la vie si beaux et des connaissances si profondes de la Sagesse Universelle, c'est faire renaître dans les esprits l'âme de ces anciens temps avec l'éloquence de leurs typiques enchantements.

Arquiedes: — Ces enseignements-là, étant donné leur profondeur et leur beauté, requièrent une profonde méditation. En vérité, la force de ces connaissances pénétrantes change en nous toute idée erronée au sujet de secrets si impondérables.

Dialogue 15

LA CONNAISSANCE TRANSCENDANTE CONDUIT L'HOMME SUR LE BON CHEMIN

Félicien : — Marcher bien sur les chemins de ce monde n'est, à mon avis, pas facile du tout. C'est quelque chose qui s'apprend tout au long de la vie, n'est-ce pas ?

Précepteur : — En général, ceci est certain, même si nombreux sont ceux qui ne l'apprennent jamais. En revanche, celui qui marche en sachant où il met les pieds, avance sûrement. Naturellement, il doit connaître d'abord quels sont les pas les plus difficiles de la vie, et surtout quels sont les moyens qu'il peut utiliser licitement pour ne pas dévier du bon sentier.

Félicien : — C'est cela, justement, ce que j'estime être le plus difficile : connaître le bon chemin. Qu'est-ce qui nous donne cette assurance ?

Précepteur : — La propre conscience, lorsqu'elle peut accomplir la grande mission qui lui a été indiquée.

Félicien : — C'est elle qui souvent nous fait des reproches après que nous ayons fait un mauvais pas, mais très rarement, elle nous arrête avant que nous ne commettions une erreur. En conséquence, comment pourrait-elle nous donner cette assurance ?

Précepteur : — Il est évident que la conscience n'agit pas chez tous, mais bien chez quelques personnes : celles qui se sont instruites dans des connaissances de haute position hiérarchique morale, spécialement celles qui traitent de l'homme et de l'Univers. Cela signifie que la cons-

cience doit s'enrichir avec ces connaissances pour pouvoir agir efficacement sur l'individu. Si ce n'est pas le cas, vous obtiendrez une telle assurance seulement par voie accidentelle, c'est à dire par un certain succès inespéré.

Félicien : — Alors, personne ne peut donner cette assurance ?

Précepteur : — Vu votre insistance, je vous dirai que peut la donner qui possède les grandes connaissances auxquelles j'ai fait référence et qui sait en même temps enseigner, puisque ce n'est pas la même chose de savoir que l'on sait quelque chose car on possède telles ou telles connaissances que de savoir enseigner ce que l'on sait. Si je vous donnais une connaissance sans vous apprendre comment l'atteindre, vous ignoreriez ses principaux mérites et vous ne sauriez certainement ni la gérer efficacement ni enseigner à d'autres comment l'obtenir. En conséquence de quoi, une connaissance ainsi acquise perd sa vertu et ne constitue rien de positif pour la conscience. Voyez alors que celui qui sait enseigner le chemin, en éclairant les intelligences sur tout ce qui est obscur pour elles, celui-là peut indubitablement vous donner l'assurance sur la façon de bien marcher.

Félicien : — Et les expériences n'enseignent-elles pas aussi ?

Précepteur : — Si on sait en tirer profit, elles peuvent vous servir pour corriger des conduites futures dans des cas analogues, bien qu'on ne réussisse pas toujours à en extraire les leçons profitables qu'elles renferment. Concernant les expériences, l'essentiel est de savoir utiliser la connaissance qui illumine leur fond. Les expériences d'autrui peuvent également vous être très utiles si, attentif aux observations que vous en extrayez, vous les appliquez pour guider vos pensées et vos actions.

Dialogue 16

CONCEPTION DE L'ACTION DE SOUHAITER : FAÇON D'ATTEINDRE UN OBJECTIF ET LE COMPORTEMENT POSTÉRIEUR

Précepteur : — Voyons ce que vous désirez me proposer ce soir comme thème de nos discussions habituelles. Je suis attentif et disposé à répondre à vos sollicitations.

Xavier : — Il m'est fréquemment arrivé – et je pense que c'est aussi le cas de beaucoup de gens – qu'en voulant posséder une chose ou atteindre le cœur d'un être, j'échoue, éprouvant une contrariété. Il semblerait que mille empêchements s'étaient tenacement opposés à la satisfaction de mes desseins. Pourriez-vous m'expliquer à quoi obéit la résistance que je rencontre dans presque tous mes projets ?

Précepteur : — Il faudrait examiner, dans chaque cas, les circonstances impliquées dans la trajectoire que parcourt l'épisode. Il existe toujours des causes étrangères à l'optimisme de celui qui a généralement trop confiance en ses aptitudes. Cependant, je pourrais vous signaler un fait capable de vous donner la ligne du problème en question.

Quand on veut quelque chose, il faut le vouloir avec pureté d'âme, et pour cela il est nécessaire de maintenir pure la pensée qui guide ce souhait. On a souvent observé que quand quelqu'un veut une chose ou désire un être, il est influencé jusqu'au délire par les passions de l'instinct. De cette façon, le souhait devient impur, étant finalement repoussé par la nature même de

l'objet, motif de ce souhait. Avec cela je veux vous dire qu'il n'est ni bon ni beau ni noble de vouloir pour la satisfaction de la vanité ou de l'égoïsme ou en vue d'objectifs mesquins. Lorsque vous vous trouvez au moment critique de vouloir quelque chose, vous devez consulter votre propre conscience pour savoir si vous êtes digne de ce souhait.

Xavier : — J'ai toujours mis beaucoup de véhémence à atteindre ce qui constituait mon souhait et j'ai cru mériter, à tout moment, la chose souhaitée.

Précepteur : — Voilà l'erreur. Cela n'est qu'un mirage, que la réalité même se charge d'effacer. La preuve que votre appréciation est erronée, vous l'avez dans les fois où vous avez échoué dans vos projets, comme vous dites.

Xavier : — J'ai vécu aussi cette autre expérience : après avoir obtenu quelque chose qui constituait mon souhait, sa valeur commence à se dissiper, devenant rapidement privé d'attrait, comme si je m'étais trompé ou comme si s'était évanouie en moi l'illusion alimentée jusqu'au moment de la possession.

Précepteur : — Vous confirmez maintenant ce que je vous ai dit il y a quelques instants à propos de l'indignité de la possession. Pour que vous puissiez comparer avec un jugement sain, je vais vous dévoiler maintenant la manière dont j'ai l'habitude, moi, de traiter chaque souhait qui naît en moi.

Avant tout, je mesure la distance que je dois parcourir pour atteindre l'objectif et je prépare mes forces. Je cherche ensuite à savoir si cet objectif convient à ma sensibilité et si en l'atteignant j'ajoute quelque chose qui enrichisse spirituellement ma vie ou lui apporte davantage de bonheur. Une fois cela résolu, j'exclus de moi tout leurre, avec lequel l'illusion n'a pas sa place. Jamais je ne presse le processus d'approche de l'objet souhaité, mais je maintiens en moi fermement l'intention, en l'entourant de tout mon amour et mon respect. Quand arrive le moment de la possession, je ne pense

jamais que c'est un triomphe qui m'est propre, car cela salirait la pureté du sentiment. Ma pensée va même au-delà : je pense à la manière de conserver ce bien, sans jamais sous-estimer la valeur et le bonheur qu'il représenta pour moi au moment culminant.

Xavier : — Belle conception ! Maintenant je vois clairement combien nous étions loin de supposer ne serait-ce que ce que devait être notre conduite dans tous les instants de notre souhait, et je vois également combien nous avons été ingrats en nous comportant injustement et rudement avec ce qui fut l'objet de notre souhait. Je comprends aussi l'inévitable nécessité de consulter notre conscience pour savoir si nous sommes dignes de ce que nous désirons ou souhaitons. Pour ma part, j'ai toujours laissé au hasard ce que j'aurais dû confier respectueusement à mes propres sentiments.

Précepteur : — Vous pourrez apprécier maintenant combien le fait que d'autres souhaits occupent aussi un lieu dans nos vies et, ainsi, la remplissent de bonheur dépend souvent de la façon de traiter un souhait.

Dialogue 17

EXPLICATION SUR LA TRILOGIE

« VÉRITÉ – BIEN – AMOUR ».

Florent : — À plusieurs reprises, des questions qui inquiètent l'esprit rendent visite à notre mente, vu que ce que l'on a écouté et lu jusqu'ici à leur propos n'est, à mon avis, absolument pas précis ni concret. Depuis des millénaires, par exemple, des recherches se font partout au sujet de la trilogie « Vérité- Bien- Amour », en désirant toujours connaître le secret qu'elle renferme et le mystérieux pouvoir qui unit inséparablement ces trois grandes manifestations de la Pensée Créatrice.

Précepteur :— Supposons que le génie conçoive une idée, qui prenne forme dans sa mente en vertu du concours que l'intelligence lui prête, et qu'elle se transforme ensuite en réalité positive, ce qui arrive lorsque l'image conçue assume une forme définie et concrète en se matérialisant extérieurement. Cela deviendrait sa création. L'idée, qui ne s'était pas manifestée avant, dont la conception naquit dans la mente du génie, se convertit ainsi en réalité palpable et incontestable. Par conséquent, son existence est une vérité car elle constitue une reproduction de ce qui a été conçu et il est vrai aussi que l'idée matrice existe dans la mente car nous pouvons la reproduire à l'extérieur autant de fois que nous le voulons.

Dans l'utilité de cette création serait représenté le bien, dont l'extension embrasse parfois toute l'humanité. Finalement, l'absence de l'amour ne pourrait se concevoir dans des actes de la vie humaine tellement dignes d'éloge, car toute idée qui tend au bien est, en fait, assistée en permanence par l'amour, en tant que pouvoir fécondant de toutes les choses qui ont leur origine dans la même force immuable universelle qui anime et soutient tout ce qui se meut, vibre et vit dans la Création.

Florent : — L'image qui réunit et rend consubstantielles en un même principe universel ces trois expressions permanentes de la pensée créatrice apparaît maintenant très claire à ma compréhension. Combien de fois, me rappelant la célèbre question que Pilate adressa à Jésus de Nazareth : « Qu'est-ce que la vérité ? », j'avais pensé à la difficulté de trouver, sur ce point, une définition satisfaisante. Et dire que ni la religion, ni la philosophie, ni la science n'ont pu me donner une explication comme celle que vous venez de m'apporter, qui me touche par le pouvoir de sa force convaincante. Je ne connais personne non plus qui ait eu, en cela, plus de chance que moi.

Précepteur : — La Sagesse logosophique est une source inépuisable de vérités qui émanent d'une seule et unique Vérité centrale. Il n'y a donc aucun inconvénient à en extraire la vérité dont chacun a besoin pour son propre bien et à se l'offrir avec amour. Cependant, puisque vous avez cité cette phrase évangélique, je vous dirai quelque chose de plus : la Vérité, conçue dans son acception la plus pure, la plus élevée, se définit comme la manifestation universelle de la Pensée de Dieu, c'est à dire la cause première. La Création même est Vérité, comme l'est la Pensée Créatrice, prenant forme dans le volume illimité de son expansion universelle. Par conséquent, pour l'embrasser dans toute sa dimension, il faudra

atteindre les connaissances les plus hautes de la Sagesse universelle.

Comme je ne pense pas que ce soit là votre prétention, je vous dirai cependant que c'est déjà beaucoup de l'approfondir à mesure que la propre évolution consciente le permet, suivant les aptitudes, les conditions et la capacité obtenues. D'autre part, la puissance de sa réalité est si grande qu'elle corrige et oriente constamment l'homme, chaque fois que ses incursions sont erronées et que ses concepts sont faux.

On ne va pas vers la connaissance de la Vérité au hasard, on y va car on sent la nécessité de devenir consubstantiel à son essence très pure.

Comme vous pourrez facilement en juger, la vérité ne peut jamais servir nos petits profits personnels et avec elle, nous ne pouvons pas spéculer. Qui ferait une telle chose se trouverait rapidement devant le fait que la vérité, qu'il pensait utiliser, a disparu, et que sa place est occupée maintenant par la fausseté déguisée en vérité.

Dialogue 18

LES LARMES, UNE GRÂCE UNIQUEMENT ACCORDÉE AUX ÊTRES HUMAINS

Nestor : — Les larmes des êtres humains – pour moi, du moins – font partie des si nombreuses choses qui restent encore mystérieuses. Je sais qu’elles expriment la douleur de celui qui souffre ; qu’elles sont pour le cœur un épanchement qui soulage ; que le souvenir d’êtres aimés fait couler des larmes de chagrin ; mais je sens que le sanglot renferme quelque chose de plus. Ce que je pressens est-il fondé ? Et si c’est le cas, pouvez-vous me donner quelque référence ?

Précepteur : — Vous n’avez pas mal pressenti ; tout au contraire, votre sensibilité vous a incité à rechercher une lumière conseillère qui vous amène à découvrir ce qui a suscité en vous une interrogation si prononcée. Je vais vous parler de ce sujet, tout en conduisant votre entendement jusqu’où il pourra arriver dans ces moments.

Les pleurs renferment de profondes et grandes significations. Je formulerai une première réflexion qui préparera votre intelligence, afin de vous faciliter la compréhension. Il est tout à fait certain qu’à travers les pleurs, les êtres expriment leur douleur. Tout ce que l’on pense dans ces moments-là est imprononçable ; les pensées, qui dans l’intimité s’agitent et saignent, résistent à toute extériorisation au moyen des mots : c’est la réserve naturelle de la vie interne qui, malgré sa profonde émotion, s’abstient presque invariablement

d'exprimer, si ce n'est par les pleurs, ce qui, exprimé par un autre moyen, constituerait pour les autres une indiscretion incompréhensible.

Si je vous demandais maintenant : Quelqu'un se souvient-il d'avoir pleuré sans motif de douleur ? « Personne ne s'en rappelle » me direz-vous sans doute. Cependant, il y a des exceptions. Peu, c'est sûr, mais elles existent. Je fais référence à ceux qui versent des larmes d'émotion devant un bonheur profond ou un grand péril. Il y a aussi ceux qui les versent devant la grandeur des personnes qui touchent profondément les âmes, tout comme devant la douleur des êtres qu'ils aiment.

S'il est vrai que tout sanglot impose silence et respect, il en existe un qui arrive jusqu'à la consternation, étant indubitablement d'une autre nature : je parle des larmes des grands et des martyrs innocents.

Beaucoup ont l'habitude de pleurer pour des banalités, mais personne ne pleure pour la perte de quelque chose qui fait partie de la vie propre. Personne ne pleure le temps perdu, et cependant, dans ce temps, il y a une partie de la vie qui s'en est allée, qui s'est perdue.

Pleurer le temps perdu ne signifie pas verser des larmes amères. Non ; cette expression a un fondement supérieur, qui s'explique dans son profond contenu psychologique : c'est le sentiment d'une perte que l'on croyait irréparable, en se distillant dans la compréhension qui encourage sa récupération. L'émotion de ce souvenir est, d'autre part, un hommage rendu à la vie qui est passée, et qui montre le repentir pour ne pas l'avoir mieux vécue. Les pleurs intimes sont donc la conséquence de réflexions faites en communion avec la propre conscience, là où chaque être se sent sûr de lui-même.

Nestor : — Bien que j'aie l'impression d'avoir compris la dernière partie de votre exposé – tout un enseignement,

pour moi – le cas du sanglot sans larmes ne me semble pas clair. Comment connaître la souffrance aiguë d'une personne, si nous n'observons pas cette éloquente manifestation de la douleur ?

Précepteur : — Nous devons davantage chercher à connaître l'état de notre propre esprit dans ces moments de tribulations, car l'effusion intime dont j'ai parlé a lieu précisément dans ces moments. Le sanglot mental et le sanglot du cœur se produisent à l'intérieur ; ils peuvent avoir leurs reflets et s'extérioriser par les yeux comme ils peuvent n'avoir ni reflets ni extériorisations, car à la vue des autres, la larme la plus pure peut parfois se pervertir. Mais si quelqu'un montre parfois, dans ses pleurs, son affliction, sachant que personne ne réparera son mal, il n'a pas honte de le faire, puisqu'il n'essaie de leur inspirer aucune compassion. Cet instant, toujours respecté, traduit avec fidélité, des sentiments véritables, mortellement blessés parfois.

Pour mieux comprendre la portée de mes paroles, je dois encore vous dire qu'il existe des physionomies endurcies par l'absence quasi totale de ces émotions. Il semble que même les muscles du visage se sont pétrifiés en elles. Des êtres enclins à imiter le geste indifférent de la bête ont asséché leur cœur et affaibli leur sensibilité jusqu'à l'extrême. Ceux-là ne sont jamais touchés par la douleur du semblable ; ils restent impavides devant le malheur d'autrui, souvent causé par eux-mêmes. Mais ne les confondons pas avec ceux qui ne savent ou ne peuvent pas pleurer car des inhibitions psychologiques exceptionnelles les en empêchent.

Les pleurs sont une grâce octroyée seulement aux hommes. Les animaux ne peuvent pas pleurer. Punis par le bras humain, et même soumis aux tortures les plus cruelles, l'animal regarde, gémit, se tord, gesticule ou se désespère. Il y a dans leurs yeux de l'angoisse, mais pas de larmes ; cette grâce si sublime, contrairement à l'homme, ne lui a pas été concédée.

Dialogue 19

SUR LA LIBERTÉ DU DISCERNEMENT DANS LE DÉPASSEMENT INDIVIDUEL

Xavier : — J'ai remarqué que dans les premières parties du chemin logosophique tout paraît facile, tout se déroule dans la joie, sans inconvénients majeurs ; mais à mesure que nous avançons, nous éprouvons, de temps à autre, la sensation que quelque chose nous arrête, sans en trouver la raison.

Précepteur : — Ceci arrive parce que la réalité demande à chacun quelle est sa réalisation, puisque l'on prétend presque toujours avancer sans auparavant rendre dûment compte des progrès obtenus. Il est tout à fait naturel que ceux qui réalisèrent peu ou rien se mettent à réfléchir.

Le chemin à parcourir, bien que large, est accidenté pour les pieds qui ne sont pas habitués à marcher dessus ; mais au fur et à mesure que la mente accueille de nouvelles pensées et que l'esprit reprend de la vigueur, on marche sans trébucher sur les pierres de l'incompréhension, qui rendent si difficile la progression vers le perfectionnement.

Vous ne devez pas oublier que le trajet de la fiction – dans laquelle vous avez vécu durant longtemps – à la réalité supérieure requiert un rajustement graduel de l'être, tant au niveau de ses concepts que de sa conduite, son caractère, sa façon d'être et ses inclinaisons, étant impossible de porter sur soi toutes les

déficiences qui dénoncent des négligences de longue date. Il est nécessaire que vous vous familiarisiez progressivement avec tout ce qui concerne cette réalité vivante, aussi réelle que l'existence même de vous tous. En adaptant la vie à elle, vous éviterez que cette dernière vous abatte et vous fasse subir les conséquences de l'imprévoyance.

L'essentiel est de maintenir fermes les décisions qui soutiennent le pont entre les aspirations intimes, consacrées à ce qui est interne, et l'effort qu'il est nécessaire de réaliser pour les atteindre. Si vous avez déjà observé des progrès, qui sont le signe éloquent de la vérité que vous êtes en train de vivre, avec combien plus d'ardeur consacrerez-vous vos heures libres à ce travail, d'une telle transcendance pour votre futur.

Xavier : — Il est facile d'observer la forme simple, claire, et à la fois austère et convaincante des enseignements logosophiques. Nous pouvons également apprécier la sobriété avec laquelle ils respectent la liberté individuelle, étant donné qu'ils ne sont jamais imposés à personne.

Précepteur : — C'est ainsi. La Logosophie préfère maintenir le libre arbitre intact, car il est bien connu que chacun doit toujours répondre avec fermeté aux préceptes de sa conscience ; les êtres freinés et muselés dans leur libre expression hésitent, sans trouver en eux-mêmes une définition de la vie.

Chacun doit pouvoir discerner, avec une volonté libre, le bon du mauvais, pour ne pas être attrapé mentalement ou spirituellement par une idéologie exotique, et converti par la suite en vassal impudique et nécessaire. Si vous avez senti palpiter dans votre intérieur la vérité que dévoilent les hauts principes de la Sagesse essentielle, vous aurez davantage de vigueur et de détermination et serez maître de votre propre volonté, ce qui vous empêchera de revenir sur vos pas et de glisser involontairement vers les domaines des formes rigides dogmatiques.

Dans votre intelligence, les enseignements reçus doivent se manifester dans toute leur splendeur, car c'est la parole de la Sagesse qui appelle à la réalisation du processus d'évolution consciente, si chère à la conscience individuelle.

Xavier : — Vous m'avez fait comprendre que ce n'est pas en aveuglant les êtres qu'il est possible de les conduire sur le chemin du salut, mais en les illuminant avec des paroles claires, approfondies, opportunes et précises ; avec des mots pleins de force et de vie comme ceux que vous venez de m'exprimer et qui, lorsque nous les recevons, nous font expérimenter leur pouvoir transformateur, aussi bien dans notre propre vie que dans notre esprit.

Dialogue 20

SUR LES ATMOSPHÈRES ET ORBITES PERSONNELLES

Octave : — Il y a peu, j'ai eu l'opportunité de visiter un observatoire astronomique et, invité à regarder la voûte céleste à travers l'un des télescopes, j'ai pu observer que certains astres ont une atmosphère et d'autres non, et je me suis fait la réflexion que dans les premiers, on présume l'existence d'êtres animés, tandis que dans les derniers il y a seulement la nature morte ou dans un état chaotique. Je ne sais pas si tout cela aurait une certaine relation avec notre manière d'être, mais ce qui est sûr c'est que, mû par une telle idée, je voulais vous consulter à ce sujet.

Précepteur : — Dans les espaces sidéraux – c'est connu – les astres, comme les êtres humains dans le monde que nous habitons, se regroupent en familles. Et autant chez ceux-là que chez ceux-ci, il y a des corps actifs ou animés et des corps inertes ou sans vie.

Les corps actifs sont entourés d'une atmosphère qui stimule la vie et permet l'absorption de l'oxygène, qui est son élément de base. Sur notre planète, qui est un corps actif et qui est pour cette raison entourée d'une atmosphère, apparaissent les espèces vivantes, l'espèce humaine étant, parmi toutes, la plus élevée dans l'échelle hiérarchique. Or, la vie humaine, comme la vie en général, doit se développer en cherchant à élargir son orbite, ce qui arrive à

travers des liens, des faits et des paroles.

L'homme, élevé par son savoir, ses efforts ou ses vertus, forme également son atmosphère personnelle. Avec le développement de ses conditions et des prérogatives qui s'ouvrent au fur et à mesure qu'il approfondit le champ des multiples activités qu'il peut développer, cette atmosphère augmente son pouvoir d'irradiation, attirant la sympathie et l'amitié de beaucoup d'êtres, de la même façon que les astres du système sidéral attirent, par leur influence cosmique, d'autres astres dans leur orbite.

On peut dire que l'être privé d'atmosphère personnelle n'a pas de vie non plus, celle-ci manquant de contenu. Un tel homme se trouve aussi privé d'orbite ; il ne peut irradier la vie et demeure inerte, statique, passif, indifférent. Mais tout ce qui irradie la vie crée une atmosphère, il forme sa propre orbite et grâce à l'influence de cette dernière, il essaie d'attirer d'autres personnes pour former l'atmosphère de son monde familial.

Il existe donc, comme je vous ai expliqué, une étroite ressemblance entre ce qui arrive dans le monde sidéral et ce qui se passe dans notre monde, car tout ce qui a été créé répond à une analogie évidente.

Dans l'ordre cosmique, on nous offre une autre similitude hautement significative : le fait que tout astre qui n'est attiré vers aucune orbite dévie, en se transformant en élément étranger au milieu sidéral, en conséquence de quoi il est finalement rejeté.

Octave : — C'est le cas des comètes, n'est-ce pas ?

Précepteur : — Absolument. Elles déambulent à travers les espaces du cosmos sans fixer leur destin. Il arrive la même chose avec les êtres rejetés des cercles humains à cause de leur conduite, de leur manière d'être, etc...

En poursuivant avec la pensée de l'atmosphère personnelle, j'ajouterai que celle-ci peut s'élargir, diminuer ou se dissiper, selon le degré d'évolution de

l'être. Cette atmosphère est d'autant plus respirable si s'enracine, dans le concept de ceux qui sont liés à celui qui l'engendre, l'idée de son intégrité et de la consistance de sa vie, dans laquelle il ne doit pas exister le danger d'une altération, qui l'amènerait à perdre sa propre orbite. L'homme a à sa portée tous les moyens pour la préserver et aussi pour que ne se corrompe pas son atmosphère personnelle et qu'elle se renouvelle constamment avec l'activité saine et noble qu'il développe. Chacun doit faire attention à cela comme si c'était sa vie, et je dirais plus : comme si c'était sa raison d'être, d'exister.

Le bon sens et la franchise sont des moyens très estimables dont l'homme dispose pour maintenir son atmosphère personnelle transparente et pour qu'aucun doute ne l'assombrixe ou ne la déprave. Plus les êtres humains sont conscients et intègres, plus leur bon sens, leur loyauté et leur franchise sont grands pour affronter toutes les choses de leurs relations communes, ceci étant la règle invariable pour conjurer beaucoup de maux et laver l'atmosphère personnelle de toute perturbation éventuelle due à des éléments étrangers. Lorsque l'être obtient cela, il brille comme les astres de sa lumière propre, sans qu'aucun nuage ne soit capable d'obscurcir le ciel bleu de sa conscience.

Cette atmosphère personnelle, cette atmosphère interne, revêt une multiplicité d'aspects, qui doivent se différencier pour pouvoir appliquer le principe. Si nous projetons de faire une chose déterminée, nous devons créer une atmosphère interne adéquate. S'il s'agit de la réalisation d'une étude, par exemple, nous créons l'atmosphère propice, en cherchant et sélectionnant les pensées utiles à cette fin, sans qu'aucune distraction ne conspire contre la continuité de l'étude, afin qu'elle puisse se réaliser sans difficultés. De la même manière, si nous voulons nous offrir un plaisir, nous devons créer une atmosphère de bonheur, de joie, pour que l'on

puisse en profiter sans que des éléments étrangers perturbent cette ambiance heureuse. Si nous voulons réaliser un voyage, nous devons également nous procurer tout ce qui est nécessaire pour que ce voyage se déroule sans inconvénients.

L'atmosphère interne peut s'étendre et prendre contact avec les autres êtres tant que celui qui la possède ne vit pas isolé, car dans ce cas-là, elle resterait statique. Mais s'il recherche le lien, il peut arriver qu'il soit attiré ou rejeté, selon le caractère sympathique ou antipathique de son onde ou sa vibration. Voilà, finalement, ce qui va déterminer l'orbite d'attraction personnelle.

Dialogue 21

LES MOMIES ET LEURS MYSTÈRES

Elion : — Pourriez-vous me rapporter quelque chose sur les momies, vu que je n'ai pas pu retirer une seule connaissance réelle de toute la littérature parcourue à leur sujet.

Précepteur : — Les momies ont rarement fait l'objet d'études spéciales, et si les historiens ont parlé d'elles, ce fut seulement pour attirer l'attention sur l'habitude originale de conserver les cadavres qu'avaient ces civilisations du passé.

Les égyptiens appartenant aux puissantes dynasties qui ont regroupé les génies les plus haut placés de cette époque au bord du Nil connaissaient le secret des momies mais faisaient très attention à ne pas le révéler au peuple, complètement étranger aux mystères initiatiques qui entourent ou pénètrent les temples et les fastueux palaces des pharaons, où les castes d'un certain rang réalisaient leurs rituels et mêlaient leurs âmes dans la contemplation tranquille des énigmes qui, de temps en temps, devenaient lumineuse transparence, apparaissant à ceux qui étaient capables de comprendre avec toute la netteté de ce qui est incorruptible, inaltérable et véritable.

Les génies égyptiens, les champions de la connaissance, conseillèrent aux souches fécondes, d'illustre ascendance, de s'occuper de l'hérédité de leur sang

davantage que d'eux-mêmes, afin que leurs enfants, qui suivront les lignes héréditaires qui conviendront le mieux à leur évolution, continuent de dépasser les stades atteints par leurs parents et leurs grands-parents dans l'ordre de la Sagesse et du perfectionnement individuel.

Ce fut ainsi que surgit la nécessité de conserver les corps intacts pour que les descendants puissent arriver à reconnaître leurs ancêtres et peut-être se reconnaître eux-mêmes, comme il arrivait au sein de ces castes privilégiées, étant donné qu'il était très généralisé de croire que chaque rejeton d'un lignage illustre qui atteignait une grande évolution se réincarnait dans les générations suivantes, en conservant les traits physiologiques de son existence corporelle antérieure.

Elion : — Si c'est certain, cela nous révélerait une énigme de transcendance incalculable pour la vie humaine.

Précepteur : — Pour le moment, nous devons nous comporter en laissant de côté nos doutes pour que la force fertilisante de ces connaissances bonifie notre terre mentale, en la préparant pour que germent en elle les idées les plus lumineuses.

Elion : — Vous avez raison ; moi-même, j'ai perçu cette force. Son écho éveilla, à l'intérieur de moi, d'indéfinissables résonances émouvantes, me suggérant des idées destinées, sans doute, à provoquer en moi une nouvelle curiosité spirituelle.

Précepteur : — Il n'est pas étonnant que cela vous soit arrivé, vu que c'est une réaction logique de votre sensibilité correspondant à ce que vous êtes en train d'écouter. Je continuerai maintenant avec le thème qui a motivé notre conversation. Quand les jeunes, préparés sévèrement et rigoureusement par leurs instructeurs à la connaissance des mystères, arrivaient à un certain âge, ils étaient amenés à visiter les imposants panthéons, qui semblaient être des temples construits pour les âmes. Chaque momie – disait-on – était aimantée par des courants magnétiques mystérieux et subtils, à tel point

que beaucoup ne pouvaient pas résister à l'impression que leur causait leur proximité. Les sages, qui connaissaient le secret, faisaient en sorte que le jeune héritier, mis devant chacune des momies, identifie celle qui avait porté le même sang que lui, qui vécut avant lui et de laquelle, ou peut-être de soi-même, il reçut en hérédité l'évolution obtenue durant ses séjours physiques sur la terre.

Il arrivait que le jeune initié, une fois arrivé devant sa momie, à laquelle il appartenait par hérédité, éprouve une curieuse sensation qui, bien sûr, ne passait pas inaperçue pour son instructeur expert. Il se sentait attiré par elle, et contrairement à ce qui lui arrivait avec d'autres, qui lui causaient de la frayeur, avec celle-là il n'avait pas la moindre peur. Il se produisait plutôt en lui quelque chose comme un éveil et une augmentation vertigineuse de la mémoire, au point extrême de dépasser à un degré maximal, dans certains cas, celle de son propre instructeur. On disait qu'il avait repris conscience de lui-même à travers l'hérédité, en déclarant lui-même que, face à la momie, il sentait revivre une extraordinaire quantité de passages qui lui étaient familiers et que, par moments, il avait la sensation de s'être transformé en momie, comme si son âme passait indistinctement de son corps à la momie et de celle-ci à son corps.

Par la suite et après plusieurs vérifications, le conclave sacré d'initiés présidé par le pharaon se réunissait et on concédait au prédestiné toutes les prérogatives inhérentes à son rang, suivant la position qu'occupait l'ancêtre illustre au moment de fermer ses yeux physiques.

Elion : — Retrouvait-il effectivement la mémoire de ses vies antérieures, et ceci était-il parfaitement prouvé ou ce souvenir se manifestait-il simplement par une augmentation de sa capacité spirituelle à comprendre une plus grande sagesse ?

Précepteur : — Je pourrais très bien répondre à votre question en vous disant seulement qu'il se produisait comme un éveil de la conscience ou une subite illumination de l'intelligence ; cependant, il vous sera facile d'admettre que je dois omettre, par discrétion, quelques descriptions intéressantes et d'extrême importance sur les momies, après que la rencontre révélatrice se soit produite.

Vous ne devez pas oublier que l'imagination commune, si audacieuse, tissera à ce sujet d'innombrables légendes, mais la sage expression de la pensée très sensée, qui formule ses réserves intelligentes, se rend compte que la réalité, comme la Vérité, ne se donne pas en propriété mais se conquiert en s'identifiant à elle.

Dialogue 22

*COMMENT ÊTRE BON SANS TOMBER DANS LA NAÏVETÉ.
LA CONSCIENCE DU BIEN NOUS AMÈNE À ÊTRE BON
DANS LA VÉRITÉ ET NON PLUS DANS L'ERREUR.
L'HÉRITAGE DU BIEN ET SA FINALITÉ SUPÉRIEURE*

Constantin : — On nous a toujours dit que nous devons être bons, que nous devons faire le bien, et d'autres choses du genre, mais on ne nous prémunit pas et on ne nous a jamais prémuni contre les conséquences de l'exercice de cette vertu d'être bons et de la recommandation si spéciale de faire le bien. Je comprends, avec cela, qu'il est absolument indispensable pour chaque être d'élever le plus possible son comportement d'excellence morale, mais ceux qui ne suivent pas cette ligne de conduite ont pour habitude de nous infliger de sérieux coups, dont on n'arrive pas toujours à se remettre complètement. En d'autres termes, ce qui arrive est que ce stade de bonté et cette soif de faire le bien nous exposent à être trompés avec une relative facilité par ceux qui cherchent seulement à assouvir leurs appétits malhonnêtes ou, dans le plus favorable des cas, par ceux qui ont l'habitude d'abuser de nos actions généreuses.

Précepteur : — Devant le ton de consultation que manifestent vos paroles, je dois préciser clairement, en premier lieu, que tout ce que vous avez exprimé est de votre cru, et dans des champs qui n'appartiennent certainement pas au Savoir logosophique.

Passons maintenant à l'examen du fait qui vous préoccupe. Logosophiquement, l'idée d'être bon ne

doit pas se limiter au simple fait d'être plus gentil, de porter secours au nécessiteux le plus proche de notre portée ou de nous prodiguer généreusement sans la moindre prévention et sans cette limitation raisonnable que chaque cas exige. Non ; c'est une grave erreur, et celui qui s'attache à une compréhension si fautive de ce que doit signifier réellement être bon ou faire le bien devra subir, logiquement, les conséquences de cette grande naïveté.

En signalant ce genre de comportements, la Logosophie, comme vous le savez, a dit : « Bons dans l'erreur », ce qui revient à dire : « Être ainsi est mauvais et ce qui en dérive est pire ». En somme, mettre en pratique le précepte qui commande d'être meilleurs et de faire le bien sous une forme si rudimentaire et naïve, c'est s'exposer à toutes sortes de risques et à subir de continuelles déceptions.

Le concept logosophique est, à ce sujet, si large et si clair qu'il est accessible même aux personnes de peu d'entendement. Il établit, en effet, que l'on ne peut être bons dans la vérité s'il n'existe pas l'excellence morale que vous avez vous-même mentionnée, mais comme signe caractéristique d'une évolution révélant cette puissance supérieure, exercée avec une plénitude de conscience. Il est donc nécessaire de distinguer l'énorme différence entre le brave homme, privé de lumières et d'expérience, et l'homme bon de par son intégrité morale, qui a lutté pour se dépasser, en s'imposant souvent la privation de plaisirs banals afin de trouver, dans ce qui est supérieur et après de nombreux efforts, des sensations plus agréables pour son esprit.

Dans son désir de perfectionnement, l'homme apprend à être bon, parce qu'il connaît et sait différencier le juste de l'injuste et la vérité de l'erreur. Son exemple même constitue en soi une action constante de faire le bien, parce qu'il bénéficie à tous ceux qui

sont liés à sa vie. Sa connaissance de la Loi de Charité, énoncée par la Logosophie, se convertit en un don qui lui permet d'aider sans jamais se tromper, en cherchant à aider, naturellement, ceux qui en ont besoin et le méritent le plus. Il ne fait donc pas la charité, comme dans l'autre cas, au bon gré de Dieu, mais en sachant que pour Dieu elle est bonne. Mis à part cela, il a l'habitude de semer le bien en plusieurs endroits, car il sait que tous les êtres, sans exception, ont besoin d'une partie de ce bien, grande ou petite, même quand ils ne le savent pas ou croient qu'ils ont tout. Conscient de l'exercice qu'il fait d'une telle connaissance, il ne se préoccupe ni ne s'affecte lorsque apparaît éventuellement un ingrat lui renvoyant le mal pour le bien ; il sait qu'à la fin, chaque chose revient à sa place. Et de même que la pierre lancée par celui qui est en bas roule généralement depuis la hauteur en l'atteignant et le frappant au moment où il s'en doute le moins, le bien consciemment prodigué, en plus de favoriser le semblable, revient tôt ou tard vers le bienfaiteur sous mille formes différentes, et souvent, dans les moments les plus opportuns.

En conclusion, tout ce que je viens de dire doit vous faire penser que, pour être bons dans la vérité et non plus dans l'erreur, et également pour faire le bien, comme Dieu le commande, il est nécessaire d'atteindre d'abord, par le perfectionnement, la conscience du bien à faire, ce fait étant inséparable de cette réalité supérieure que donne la conscience d'être bon par la vertu de la connaissance.

Constantin : — Vous m'avez offert un enseignement impondérable et, comme tel, je devrai méditer dessus profondément et attentivement.

Précepteur : — Étant donné l'accueil que vous lui réservez dans votre mente, cette référence instructrice vous facilitera la compréhension de tout ce que je viens de vous exprimer au sujet de l'inestimable exercice du bien : un

homme qui avait plusieurs enfants habitait notre terre. Il se souciait toujours de faire le bien autant qu'il le pouvait et à chaque occasion où il faisait cela, il apprenait à ses enfants l'exercice correct de cette vertu. Après avoir atteint une vieillesse tranquille, il abandonna cette terre, passant – comme on a coutume de dire – à une vie meilleure. Ses enfants, presque sans expérience, et beaucoup moins intelligents que lui, coururent de sérieux risques de rester désemparés, mais toutes les personnes que le père avait favorisées arrivèrent rapidement pour leur porter secours, en les aidant de différentes manières. Ce fut ainsi qu'ils trouvèrent, souvent de la part de ceux à qui ils pensaient le moins, des mains amies et des cœurs généreux, à travers lesquels ils récoltèrent le bénéfice des gestes altruistes de leur père vertueux. Voilà l'originale hérédité que légua cet homme bon à ses enfants, et dont il y eut seulement constance dans le cœur de ceux qui, ayant été favorisés par lui, rendirent ensuite à ses descendants, opportunément et généreusement, le bien qu'ils avaient reçu.

Dialogue 23

COMPORTEMENT QUI NUIT À L'ÊTRE DE DEMAIN

– LES ÉVÈNEMENTS INATTENDUS

Ergasto : — Je ne parviens pas à comprendre pourquoi certains dérèglements arrivent au cours de notre vie. Tout semble si vite marcher sur des rails quand, subitement, sans avoir même suspecté ou pressenti le moindre changement de situation, nous surviennent de graves problèmes ou des difficultés extrêmes qui nous précipitent dans des moments amers.

Précepteur : — Il convient de répondre à votre question de la manière suivante : l'être est une succession d'êtres. Par conséquent, pour chacun, l'être d'aujourd'hui ne doit pas nuire à celui de demain en lui créant des problèmes ou en l'obligeant à faire face à des situations que le premier n'a pas eu le courage d'affronter. Celui qui engage avec une certaine légèreté sa parole ou ses biens, celui qui signe des obligations dont les échéances devront être réglées par l'être de demain, ne lui a-t-il peut-être pas créé ces graves problèmes ou difficultés extrêmes auxquels vous avez fait allusion ? Il arrive généralement que l'on pense égoïstement à l'être d'aujourd'hui sans faire attention à celui de demain. Cependant, il y en a qui, faisant de dignes efforts, pensent à ce dernier, pour que cet être de demain – qui sera soi-même – puisse profiter d'une situation aisée et heureuse. Il ne leur arrive pas à eux ces altérations dont vous avez parlé, car ils sont prévoyants et ne se consa-

crent pas égoïstement à l'être d'aujourd'hui.

Tout ceci enseigne que si à des moments déterminés, on profite du bonheur, ce dernier devra être réparti équitablement parmi les êtres qui succéderont à celui d'aujourd'hui, afin qu'il y ait continuité et non pas opposition, en évitant en même temps que la souffrance de ce dernier atteigne l'être de demain.

Ergasto : — Je suppose que ce n'est pas l'unique cause, puisque si je me souviens bien, vous m'avez dit, à une certaine occasion, que ce sont nos erreurs qui nous apportent ensuite les contrariétés et les déboires les plus désagréables.

Précepteur : — Si je ne vous signale qu'une cause en cette occasion, c'est parce que je la considérais suffisante à votre compréhension. En plus, au moment de vous répondre, j'ai pris en compte votre cas particulier.

Ergasto : — Parfait. Je voudrais encore vous formuler quelque chose, son élucidation m'étant très nécessaire ; c'est la chose suivante : il y a peu, face à un événement triste, de ceux qui se réitèrent fréquemment dans tous les foyers lorsque disparaît l'un de ses membres, devant le tableau déchirant auquel j'assistais, je me suis demandé s'il n'y aurait pas quelque chose, supérieur à nos sentiments, qui, en agissant en nous, atténuerait, au moins en partie, l'intensité de cette douleur. Mais je n'ai pu trouver aucun raisonnement fondé capable de tempérer l'intensité d'un coup psychologique de cet ordre.

Précepteur : — Lorsque se produit une situation comme celle que vous avez exposée, je l'ai déjà dit plusieurs fois, les êtres subissent ces brusques bouleversements de chagrin angoissant, s'agissant précisément d'événements auxquels on ne pense jamais ou rarement, pour ne pas être envahis par des pressentiments qui, par la suite, affligent ou dépriment l'âme. Ceci est dû à l'absence d'une conception plus large des pénibles moments humains qu'il est nécessaire d'affronter au cours de la vie. Une mente éclairée par

l'action féconde de la connaissance transcendante sait très bien que l'inattendu peut arriver à n'importe quel moment et, s'en tenant à cette réalité, elle mène sa conviction encore plus loin que tout espoir ou fait concevable, en préparant l'esprit à n'importe quelle éventualité, pressentie ou non, qui pourrait survenir. Ainsi réconfortée, l'âme pourra supporter avec plus de sérénité et d'intégrité ce qu'elle a déjà conçu elle-même, au cas où cela arriverait, comme quelque chose d'irréremédiable.

Dialogue 24

L'AIDE QUE L'ON DEMANDE À DIEU DANS LES MOMENTS D'AFFLICTION

Olivier : — Comment devons-nous interpréter le fait qu'une personne, au paroxysme du désespoir, par exemple, invoque Dieu et reçoit immédiatement l'aide divine qui calme son agitation et lui permet de supporter avec une plus grande sérénité et intégrité le moment crucial qu'il est en train de vivre ? Reçoit-elle vraiment cette aide ? Est-ce seulement la conséquence de l'influence divine de la religion qu'elle pratique ? Et, ceci étant, comment expliquer que le même bien soit obtenu en égale abondance par ceux qui ne professent aucune religion ? C'est un mystère que je voudrais réellement percer.

Précepteur : — Il est commun d'observer que personne ou très peu de gens se souviennent qu'ils ont un esprit qui anime la vie, qui demeure presque statique pendant que l'être physique bouge uniquement mû par les nécessités routinières imposées par la vie courante, et très rares sont les fois où cet esprit a l'occasion de l'ébranler avec d'autres visées. Et c'est précisément dans ces moments d'affliction qui angoissent l'être qu'apparaît et se profile l'une des formes les plus attrayantes et suggestives de l'esprit, puisque celui-ci se manifeste dans la propre sensibilité, en répondant à la plainte de l'angoisse. Ce simple fait reconforte et adoucit la dureté du moment amer, en permettant de retrouver la sérénité puis le calme perdus.

Nous ne devons donc pas l'attribuer à un quelconque miracle ni nous tromper en croyant qu'il y a eu une aide particulière, venant de la divine Providence ou de Dieu même. Minutieuse tâche serait celle du Créateur si, par la simple invocation de chaque créature humaine, il devait répondre à leurs demandes de secours. Nous devons penser, en revanche, que c'est dans le propre esprit de l'être qu'existent des recours auxquels, sans le savoir, on fait appel en s'adressant à Dieu dans les moments les plus durs de la vie.

Olivier : — Je trouve que ce que vous venez d'exposer est tout à fait logique ; je vois maintenant que la créature humaine n'est pas aussi démunie qu'elle le croit, vu que même dans les moments les plus difficiles de sa vie, elle trouve à sa portée la ressource salutaire.

Précepteur : — C'est ainsi ; et si vous comprenez bien cela, vous verrez alors comment provient de Dieu, sans aucun doute, la grande aide reçue dans de telles circonstances. Voilà précisément où réside le mystère : dans le fait de nous faire parvenir cette aide par voie indirecte, c'est-à-dire par l'intermédiaire de notre propre esprit, qui fortifie notre état d'âme, en nous faisant éprouver non seulement la réalité de son existence mais aussi la rigueur de son reproche lorsque nous comprenons que nous ne devons pas l'ignorer compte tenu de l'importance qu'il acquiert chaque fois que l'on tâche de s'élever vers les hauteurs à la recherche d'un soulagement de notre affliction ou d'une lumière qui éclairerait la vie assombrie par la souffrance.

Ce serait une erreur de penser que dans l'urgence soulignée, Dieu a dû intervenir personnellement, et il serait même absurde de croire qu'il est intervenu en particulier, lorsque nous sentons le soulagement désiré. Évidemment, à travers tout ce que j'ai dit, nous découvrons qu'il existe dans le Grand être une omniscience qui embrasse tous les domaines de sa Création, l'esprit se trouvant par conséquent consubstantiel à cette force

universelle qui obéit aux lois créées par l'Intelligence suprême. Un épisode de la nature de ce qui a été exposé n'a donc pas la moindre répercussion cosmique, comme n'aurait, pour nous, aucune répercussion de transcendance les cris d'un poussin qui, fuyant un danger, se sauve subitement.

Dialogue 25

EXPLICATION DE LA SIGNIFICATION DES RITUELS ANTIQUES ET LEURS MANTRAMS

Annibal : — J'ai parfois entendu parler des égyptiens et de leurs rituels, mais de si vagues références ont seulement laissé en moi un grand désir de savoir quelque chose de plus au sujet de leurs mystères impénétrables. Vous, qui en savez tellement sur eux, pouvez-vous me raconter quelque chose qui puisse satisfaire mon avidité de savoir ?

Précepteur : — Il nous faudrait beaucoup de temps pour rapporter tout ce qui concerne les personnages extraordinaires qui firent bouger la conscience de tant de générations, en les incitant à chercher dans leurs secrets la lumière sublime des connaissances. Mais j'essaierai de vous faire plaisir en vous parlant de ces temps, de ces hommes et de ces lieux.

Laissons de côté les traditions mythiques qui apparaissent toujours aux débuts de l'histoire de tous les peuples pour délimiter seulement le caractère qui identifie la culture de ces civilisations passées, sans omettre, bien sûr, l'héritage que les premiers dignitaires transmirent aux rejetons qui formèrent plus tard les glorieuses castes des initiés qui habitèrent les terres baignées par le Nil. Voyons donc les lieux qui furent le berceau des plus grands patriarches et philosophes qu'eut l'humanité. Transportons-nous jusqu'en Egypte à travers notre monde mental. La curiosité, ce trait de caractère qui

affecte tant le cœur humain, étant donné les angoisses que lui procure la mente, lorsqu'elle se rend compte de tout ce qu'elle oublie immédiatement, en a laissé derrière plus d'un. L'impatience les a fatigués ; laissons-les se reposer jusqu'à ce que, de retour, vous puissiez vous-même raconter ce que vous avez vu.

Annibal : — Je me souviens avoir écouté des récits sur la beauté qu'offre la nature du sol égyptien, avec son fleuve fabuleux, son lit au sujet duquel la mente de l'homme a tissé tant de légendes, désireuse de franchir les limites de ce monde merveilleux qui garde des secrets si convoités.

Précepteur : — La beauté de ces lieux a influencé singulièrement toutes les manifestations de ce peuple, étant une source inépuisable d'inspirations qui donnèrent à sa puissante civilisation un éclat si éblouissant qu'encore de nos jours, après des millénaires, elle n'a pas cessé de rayonner dans la conscience humaine.

Ce fleuve auquel vous avez fait allusion, le Nil, dont le nom est tout un poème, donne au voyageur la sensation de surgir du ciel même pour apporter à ce pays, comme un effluve divin, quelque chose de cette lueur céleste qui anoblit tant le sentiment de ses générations privilégiées.

Au milieu d'imposantes gorges, entre des montagnes fendues dans des alentours originaux ou, s'élevant avec des superbes courbes sur des forêts et des pics massifs, apparaît à travers des trous qui s'ouvrent de temps en temps dans les sinuosités profondes et abruptes du terrain, la longue rive de ce fleuve sans égal. On dirait que les hommes de cette époque étaient dépourvus de principes généraux d'architecture, mais ils savaient à qui recourir pour chercher ces principes, et ils tinrent certainement toujours compte de la sage voix de la Nature lorsqu'elle leur parlait depuis les chambres mystérieuses de son auguste demeure.

Là-bas naissaient et grandissaient les générations, absorbées dans la contemplation de ces lieux de rêve, tandis que la pensée courrait après la ligne que les différentes positions du soleil dessinaient dans la pénombre des vallées ou dans les cimes enchanteuses, parfois d'une teinte rougeoyante, de ses montagnes gigantesques. Là-bas, les invincibles et infatigables laboureurs de la terre égyptienne élevèrent leurs temples et leurs panthéons. Là-bas, ils consolidèrent leurs constructions cyclopéennes à l'épreuve des siècles, se réservant le droit de conserver intact le secret de leurs créations. L'inconnue demeure encore indéchiffrable, malgré les efforts inouïs des hommes pour découvrir ou expliquer son mystère.

Isis leur avait révélé le modèle de cette architecture originale, derrière les murs de laquelle, d'une résistance singulière, semblait se cacher la sublime et symbolique pensée de leur inspiratrice géniale. Devant la promesse de fidélité offerte en holocauste par les initiés de ce temps-là à la divinité, qui leur donnait avec tant de prodigalité les trésors de sa sagesse, les sentiments qui devaient être les plus chers pour l'esprit se battaient pour se manifester, comme dans une expiation pieuse. Leur avidité à construire leurs monumentales cryptes et leurs temples proéminents, dans lesquels ils faisaient vivre des images, des pensées, des souvenirs et des espérances, mais où ne pouvaient pas vivre les hommes, ne semble pas signifier autre chose. Ils préféraient confier aux entrailles de la terre, soit à ses bassins, soit en creusant sa superficie, les corps vénérés ou des objets qui étaient sentimentalement un motif d'affection des plus délicates.

Annibal : — C'est comme si je me trouvais déjà dans ce pays, contemplant ses beaux panoramas, telle est la sensation de réalité que me transmettent vos paroles. J'attends maintenant avec beaucoup de curiosité

votre récit sur ces singulières cérémonies, qu'il m'intéresse grandement de connaître.

Précepteur : — La curiosité – je vous le répète – est un trait de caractère qui ne convient pas aux fins de la connaissance. On oublie immédiatement ce qui l'a motivé, en l'absence de finalité utile. Nombreux sont ceux qui échouèrent dans le chemin du savoir à cause de cela. Il faut donc que vous dominiez votre impatience et que vous attendiez seulement d'écouter tout ce qui convient que je vous dise à ce propos.

Pour entrer dans ces temples, il était nécessaire de passer auparavant par des souterrains obscurs. Là, se succédaient les faux pas, les obstacles, les chutes, etc..., tout cela obligeant les visiteurs à marcher avec prudence et à conserver clairement l'image de chaque expérience.

Durant le parcours, ils étaient conduits par un guide, qui expliquait à chacun ce qui leur était le plus incompréhensible, toujours jusqu'où les consignes en vigueur le permettaient. Presque à la fin du couloir tortueux, ils étaient arrêtés par une voix puissante qui, depuis le fond de la nef centrale, leur intimait de réfléchir sur ce que cherchaient leurs esprits désireux. Le guide répondait pour eux, et ils étaient immédiatement introduits dans un immense espace plein de colonnes totalement revêtues de symboles et de hiéroglyphes indéchiffrables.

Nous voilà à l'intérieur de l'imposant temple au moment où le plus grand hiérophante se dispose à célébrer un de ses rituels. Tout a été préparé, là, pour la réalisation de cette solennité. Les accords d'une musique sublime envahissent le temple, par moments douce, très douce et presque imperceptible, et qui augmente progressivement en harmonies rythmées jusqu'à atteindre une sonorité tonitruante et pénétrante, qui semble envelopper les âmes de ceux qui sont présents, d'abord dans un étourdissement et

ensuite dans un état de paix ineffable, soustrayant les sens de toute distraction objective et concentrant chacun dans la vision symbolique qui apparaît devant les yeux de leurs entendements.

La cérémonie commence avec l'élévation du calice qui, entre les mains d'un auguste hiérophante, resplendit avec des lueurs relatives à la vie future, éclairant de sa lumière, non seulement l'intérieur du temple, mais aussi l'intérieur des âmes. Des lumières douces et des couleurs changeantes donnent à l'acte rituel une majesté impressionnante. Tout le temple est envahi par la fumée blanche de l'encens qui, illuminé par les éclats fulgurants des lumières, semble prendre des formes semblables à des présences incorporelles, déambulant à travers l'espace en figures originales.

Le hiérophante prononce les mantrams de rigueur et ses adjoints font ce que l'on appelle les « signes d'intelligence », bougeant dans différentes directions ; le moment venu, ils répondent en même temps aux voix de profondes résonances spirituelles avec des autres qui enchaînent les maillons des entendements réciproques.

Annibal : — J'aimerais savoir quel sens ont ces mantrams et quel est leur influence sur ceux qui les écoutent.

Précepteur : — Leur signification est la même que possède tout signe familier pour notre entendement ; quant à leur influence, ils n'en exercent pas une grâce à un quelconque pouvoir occulte, comme vous pouvez le supposer, mais ils produisent dans l'âme des êtres un enchantement lucide qui les remplit de force et d'enthousiasme. Ce sont comme ces heureuses nouvelles que l'on reçoit brusquement, de façon inattendue ou qui, attendues avec crainte, lorsqu'elles se confirment, produisent ce bond psychologique que nous appelons jubilation, toutes nos pensées cédant rapidement à l'influence de cette nouvelle qui devra changer, en partie ou complètement, le rythme et la position de notre vie. Les

mantrams sont, pour les initiés, des secrets qui se communiquent à leurs âmes devant la révélation prochaine d'un secret désiré depuis longtemps.

Annibal : — Et le rituel, que signifie-t-il ?

Précepteur : — C'est la célébration d'un office divin qui représente la fête de l'esprit. C'est pour cela que le grand hiérophante chante ; c'est pour cela qu'il y a des lumières dans le sanctuaire, que se respire, là, le parfum de l'encens et que les âmes vibrent sous l'influence majestueuse de cet événement.

Annibal : — Je comprends. Il ne me reste plus maintenant qu'à vous demander quelque chose qui ne m'est pas encore complètement clair ; voilà : pourquoi recourt-on à cette solennité ?

Précepteur : — En vérité, il n'existe pas une telle solennité. Pour ceux qui ne savent rien de la signification de ces cérémonies, il est naturel que tout leur semble pompeux, mais pour les êtres qui connaissaient le fond instructif de ces dernières, il n'y avait pas plus de solennité en elles que la douce réalité dont ils font l'expérience en de telles circonstances.

Aujourd'hui, il ne reste plus de vestiges de ces antiques rituels. On a tenté en vain de les trouver parmi les ruines des célèbres panthéons de Psammétique et de Ramsès ; mais à supposer que nous les retrouvions, à quoi auraient-ils servi, si ce n'est qu'à les exhiber comme des reliques historiques ?

Annibal : — Pourquoi dites-vous qu'ils n'auraient servi à rien ? N'y a-t-il peut-être pas de nos jours des sommités intellectuelles capables d'égaliser celles de ces époques-là ?

Précepteur : — Alors, il n'y aurait rien à chercher dans ces secrets, puisque la sagesse présuppose la maîtrise des sciences, y compris de la plus haute. Mais il y a quelque chose de plus qui échappe à votre perspicacité : les temps d'aujourd'hui ne sont certainement pas adaptés à la célébration de ces rituels ;

aujourd’hui, il est nécessaire d’officier dans le propre cœur, dans l’intimité de la conscience. Là, dans cet autel inviolable, gardé par nos sentiments, le secret de tous les secrets demeurera sans jamais être violé : la vérité imprononçable, la parole de Dieu vivant en nous, la parole que nous prononçons dans les moments les plus solennels de notre vie, le mantram qui, résonnant dans des échos sublimes, nous transporte vers ce monde suprasensible qui provoque en nous les plus profondes émotions et traduit pour notre conscience les images du bonheur et de la souffrance.

Dialogue 26

DESCRIPTION DES CONNAISSANCES ET DE LA CAPACITÉ À LES ENGLOBER

Précepteur : — Une fois, quelqu'un me demanda si je pouvais lui présenter une connaissance et la concrétiser, afin de percevoir sa forme ainsi que sa solidité, au point extrême qu'elle puisse être sensible même au toucher.

Edmond : — Ça c'est intéressant ! En fin de compte, les connaissances doivent avoir aussi leur dimension ou figure archétype, qui les rend plus accessibles à notre entendement. Et comment avez-vous répondu à la question ?

Précepteur : — Un vase artistique, par exemple, comme n'importe quelle œuvre d'art, est la synthèse pratique ou concrète d'une connaissance. Cachée entre les filigranes ou parmi la trame expressive des physionomies, des paysages ou des traits concrétisés en lui se trouve sculptée l'essence active du pouvoir créateur qui anime la connaissance qui intervint dans son exécution. La valeur de ces pièces, en apparence inanimées, réside dans le mystère qui leur infuse la vie, c'est-à-dire dans la pensée créatrice imprimée en elles ; et ceux qui savent les admirer avec leur intelligence et les aimer avec leur sensibilité les apprécient et en estiment la valeur pour tout ce qu'elles expriment ou suggèrent.

Demander que soit décrite la connaissance de l'artiste comme on pourrait décrire le vase ou l'œuvre d'art équivaldrait à réitérer tout le processus d'assi-

milation accompli par celui-ci, ainsi que le processus de transsubstantiation de la connaissance et de création de la pensée artistique dans tout son développement, jusqu'à l'achèvement de l'œuvre d'art. Ainsi donc, la forme d'une connaissance serait représentée par la conception d'une œuvre, sa solidité par la perfection de l'œuvre et sa dimension par le degré de patience manifesté en elle.

Edmond : — Vous avez donné une excellente explication à ce qui paraissait inexplicable. Il est certain que l'existence d'une connaissance se sent par la force énergétique qui l'anime, et elle se fait même plus évidente quand nous l'utilisons. J'avoue que cette fois cela m'a été facile de le comprendre ; en revanche, d'autres fois, quand on me parle de tel ou tel enseignement, bien que son contenu me touche profondément et que je sente avec intensité sa force, par les vérités qu'il renferme, je n'arrive pas à comprendre sa portée ou plutôt sa transcendance.

Précepteur : — Je ne doute pas de ce que vous m'exprimez, car il est très commun d'observer une situation identique chez ceux qui abordent pour la première fois ce genre d'études. Cependant – et vous pouvez être bien sûr de cela – cette difficulté à comprendre l'enseignement disparaîtra à mesure que vous vous familiariserez avec le langage de la Sagesse. Vous verrez alors combien il vous sera facile de pénétrer en elle, pour trouver son essence occulte et respirer cet ineffable arôme qui se dégage d'elle. Sa parole ne sera plus une parole matérielle, dont l'acoustique monotone blesse l'ouïe ; ce sera l'heureux accent de la pensée lumineuse communiquant avec l'âme, qui l'écoute avec d'irrépressibles désirs d'élévation. Ce sera l'élixir qui se répand prodigieusement et que seuls ceux qui font des efforts, ceux qui vainquent l'inertie et s'imposent dans les luttes contre leurs propres faiblesses parviennent à goûter.

L'acte de pénétrer dans l'essence d'un enseignement ressemble à deux bras qui s'étendent, anxieux, en demande de savoir, pendant que deux autres bras allongés pour verser cet élixir symboliseraient l'opportunité, en s'offrant généreusement.

Dialogue 27

AVANTAGES DU SAVOIR LOGOSOPHIQUE

Bernardin : — Plusieurs fois, vous m'avez conseillé de consacrer mon attention à la connaissance du système mental, ce qui est préconisé par la Logosophie. Mais, quelle nécessité ai-je de connaître ma mente si je peux tout de même l'employer et faire tout ce que je veux ?

Précepteur : — C'est vrai ; mais celui qui, lorsqu'il pense, sait par quelles lois il pense, a déjà un avantage sur celui qui l'ignore. De plus, celui qui ne sait pas comment agissent les pensées à l'intérieur et hors de la mente sera toujours à la merci de leurs impulsions sans que la raison, utilisant la volonté, puisse les réprimer.

Il existe des personnes qui, par nature, portent en soi le don de la maîtrise personnelle. Mais celles-ci aussi sont fréquemment surprises dans leur bonne foi parce qu'elles ignorent les manœuvres mentales que réalisent ceux qui poursuivent des fins mesquines. D'autre part, petite est la liberté dont jouit celui qui se laisse porter par les pensées aux tables de jeu, aux plaisirs démesurés de l'alcool, etc... Si c'est la raison qui, en étroite consultation avec la conscience, doit gouverner la mente, il vous sera facile de voir que ceci n'arrive pas dans les cas cités.

Or, la connaissance logosopique permet de déloger de la mente toute pensée nocive qui rabaisse l'être humain. Connaître les combinaisons et les mouve-

ments qui se produisent en elle, c'est éprouver la conscience de la pensée exécutrice et fuir le fatalisme du hasard, vu que c'est lui qui semble déterminer le jeu mental et c'est lui qui dispose les alternatives par lesquelles passe l'individu qui ne domine pas, avec l'intelligence de ses connaissances, les facteurs qui interviennent pour exalter sa vie, en la rendant féconde et heureuse, ou pour la rabaisser, en la traînant sur le chemin du malheur et de la perte.

L'homme fait généralement attention à l'ingestion des aliments dont il sait qu'ils vont lui faire du mal, mais il oublie souvent qu'il doit faire la même chose avec les pensées qu'il sait par expérience être mauvaises. Dites-moi : qui ne préfère pas posséder les richesses de la connaissance plutôt que de devoir se voir exposé à affronter les situations difficiles, les problèmes et les infinités d'inconvénients dans lesquels son ignorance a l'habitude de le plonger, par manque de culture de ses facultés, de ses conditions et de ses qualités ?

Bernardin : — Vous m'avez fait certainement voir beaucoup de choses auxquelles je n'avais pas fait attention. Si je n'abuse pas de votre générosité, pourriez-vous m'instruire plus amplement au sujet de ces problèmes et inconvénients qui ont coutume de se présenter au cours de la vie, et face auxquels souvent je ne sais pas quel chemin suivre ou quelle clef employer pour les résoudre ?

Précepteur : — Je le ferai avec grand plaisir ; votre préoccupation demande nécessairement de l'attention. De tels difficultés et problèmes se présentent, en grande partie, par manque d'un exercice presque continu de la faculté d'observation. Le secret pour qu'ils ne nous poursuivent pas réside dans le fait de savoir comment les résoudre avant qu'ils ne se fassent sentir ; ceci économisera du temps, évitera des contrariétés et préservera notre tranquillité. Cette action préventive contre l'adversité est d'une efficacité impondérable. Cependant, et presque

toujours par négligence, elle ne se fait pas ; ensuite, quand le mal est déjà fait, survient le désespoir, état psychologique et mental en rien propice à la résolution des situations extrêmes.

Je pourrais vous présenter des milliers de cas qui témoignent de l'intérêt de cette solution : celui qui soigne sa santé éloigne les problèmes que pourrait lui créer une maladie, de celles qui peuvent s'éviter ; celui qui sait administrer son patrimoine préserve aussi sa tranquillité de la possible visite d'hôtes ingrats, comme le sont les problèmes et les difficultés.

Or, ceci n'est pas tout. Il est encore nécessaire de collaborer avec la Providence pour qu'elle nous aide. Comment ? En conduisant la vie avec la plus grande sagesse possible sur les chemins du monde. En ne compromettant pas la paix du futur avec des faits qui pourraient éventuellement la perturber. Cela vous permettra de comprendre que les causes de beaucoup de difficultés et de problèmes du présent se trouvent dans nos négligences du passé. Ne laissons pas se répéter la même expérience. Nettoyons, en prenant le temps, le chemin sur lequel nous devons marcher, au lieu de nous lamenter après chaque obstacle, faute de ne pas l'avoir trouvé aplani par ceux qui passèrent avant.

Bernardin : — Je trouve l'enseignement que vous me donnez irréfutable, car il est tout à fait certain que nous voulons tout sans faire le moindre effort. Cette prévision sur le futur à vivre, chose à laquelle, en vérité, peu de gens pensent, m'a fortement impressionnée. Il n'existe pas, hormis la méthode logosophique, une méthode qui nous guide sûrement et pratiquement sur la manière de conduire la vie avec les sages préoccupations de la prudence, de façon à savoir, en connaissance de cause, ce que nous réservera le lendemain.

Précepteur : — Tant mieux pour vous si vous avez compris ce point intéressant, étant donné qu'il est d'une valeur considérable pour toute créature humaine.

Dialogue 28

BIZARRERIES DU TEMPÉRAMENT

— LES FORCES HUMAINES STIMULÉES PAR L'EXALTATION

Maximilien : — Dans la psychologie humaine, il y a indubitablement quelques bizarreries qu'il m'intéresse particulièrement de comprendre pour découvrir quelles forces dignes d'éloge et inconnues agissent dans la vie de l'être pour l'amener parfois à réaliser des actes ou à supporter des peines qu'il n'aurait, de par son tempérament, jamais eu le courage d'affronter.

En faisant des recherches dans différentes sources, j'ai tiré la conclusion que l'on peut passer d'un extrême à un autre ; par exemple, de l'état d'hésitation devant un danger à celui de décision propre à la hardiesse la plus téméraire ; d'un état de crainte à un autre de courage, etc. Mais, en vérité, personne n'explique la cause qui occasionne ce changement d'état d'âme et d'attitude interne, aussi rapide qu'opposé au moment psychologique antérieur.

Précepteur : — Si nous entrons dans le domaine des suppositions, nous pourrions dire que la cause réside parfois dans la contrainte imposée par une situation difficile et, d'autres fois, dans notre calcul suprême dans ces instants où, notre vie courant un grave danger, nous comprenons instantanément que nous la perdrons si nous ne réalisons pas, avec les risques que cela comporte, l'effort ou l'acte que les circonstances exigent pour notre salut.

Le fond de ces prouesses renferme, naturellement, un contenu d'une valeur inestimable. C'est, pour ainsi dire, la raison des causes. Allons donc à la recherche de cette raison que vous n'avez pas pu découvrir par vos propres moyens.

Si nous observons la vie des êtres, nous voyons que tous sont dotés de résistances puissantes, qui restent statiques en eux, comme des réserves internes. Ces réserves ressemblent beaucoup à l'arc du guerrier, qui semble être inutile ou un simple ornement lorsqu'il n'est pas utilisé, mais qui, lorsqu'il est tendu par un bras expert, concentre une force très appréciable, capable de lancer une flèche avec une puissance herculéenne. Face aux situations les plus extrêmes, n'avons-nous pas vu plus d'un être inhibé par la timidité ou tremblant de peur se redresser tout à coup et, faisant preuve d'un courage extraordinaire, nous étonner par sa combativité ou ses actes téméraires ? Nous avons également vu avec quelle force de caractère se dépassent face à un malheur ceux qui, selon leurs propres dires, n'auraient pas eu le courage d'affronter de petits malheurs.

Maximilien : — Votre profonde sagesse m'a offert une explication curieuse et intéressante.

Précepteur : — Cependant, il est encore plus curieux et intéressant que, malgré l'existence de ces constatations concernant les résistances puissantes que tous les êtres humains possèdent, ceux-ci ne les emploient pas pour faire avancer la vie dans des efforts continus d'évolution. On verrait ainsi comment chacun est capable d'éviter toutes les difficultés et de supporter, avec sérénité et force, toutes les vicissitudes que peut entraîner la grande tâche de sa libération morale et spirituelle par le biais du perfectionnement.

Dialogue 29

CONCERNANT CEUX QUI RECHERCHENT LE BIEN DE MANIÈRE ÉGOÏSTE

Ergasto : — Il y a ceux qui recherchent le bien qui bénéficie à notre être et à nos vies parce qu'ils ont naturellement envie d'améliorer leurs conditions individuelles. Dans de tels cas, cette inclination est couramment inspirée par les sentiments les plus généreux et c'est ainsi que nous faisons partager le bonheur obtenu, c'est-à-dire le bien que nous obtenons, à ceux qui, directement ou indirectement, nous entourent dans les vies familiale et de relation. Il y en a qui, au contraire, et en nombre croissant, recherchent seulement le bien de manière égoïste, c'est-à-dire avec des fins mesquines et utilitaires. Se souciant de leur propre bénéfice, ils se désintéressent complètement du bien des autres. Cependant, nous voyons facilement comment ils font leur chemin dans la vie et s'offrent volontiers les satisfactions, les caprices et les plaisirs les plus variés. Quelle explication conviendrait dans cette circonstance, pour laquelle la chance semble favoriser davantage celui qui recherche le bien de manière égoïste que celui qui le désire avec un esprit altruiste ?

Précepteur : — Il est certain qu'il existe des êtres possédant une compréhension humanitaire étroite, dont les sentiments sont endurcis par l'avarice ; avec une véhémence aiguë, ils sont avides de tout ce qui pourrait les favoriser exclusivement. S'il est vrai que beaucoup triomphent dans

leur ardeur spéculative, il est bon de se rappeler qu'ils n'inspirent aucune confiance ni sympathie. On les regarde comme des êtres d'une autre espèce : c'est le sentiment d'humanité qui réagit face à l'offense qu'occasionne l'égoïsme absolutiste du bâtard. Ils pourront s'octroyer des satisfactions et des plaisirs, comme les cochons se vautrant dans la boue et mangeant sans retenue, mais leurs vies, de même que celles de ces derniers, offrent le même spectacle décourageant : tandis qu'on sacrifie les uns pour goûter leurs chairs appétissantes, les parents des autres les attendent pour se délecter du festin de l'héritage. Cela ne vaut donc pas la peine de s'occuper d'eux ; laissons-les accomplir leur triste destin... Pendant ce temps, préparons-en un meilleur pour nous ; ainsi, le souvenir que nous inspirerons sera aussi sûrement bien supérieur à celui de ceux qui confondirent le bien de la vie avec le « vivre bien », en suivant leurs concupiscences.

Dialogue 30

COMMENT DÉJOUER L'ADVERSITÉ PAR LE DÉPASSEMENT CONSCIENT

Oreste : — Vous nous avez dit, à une occasion, que les erreurs et les fautes commises par les êtres au cours de leurs vies augmentent l'adversité qui, ensuite, les poursuit. Admettre cela serait, je pense, accepter une injustice, puisque, dans leur majorité, les erreurs sont dues à l'ignorance ou aux conduites inconscientes. Je ne conçois donc pas l'existence d'une loi rigide, implacable, capable, y compris, d'annihiler quelqu'un, en lui faisant subir des malheurs qui, bien des fois, n'ont rien à voir avec les erreurs ou les fautes commises.

Précepteur : — L'injustice, c'est ce que voient les yeux de cette même ignorance ou inconscience dont vous avez parlé, mais en réalité elle n'existe pas. L'adversité est un des grands agents moraux utilisés par la Pensée universelle pour corriger des écarts, secouer les mentes humaines et obliger l'homme à marcher droit. L'ignorance et l'inconscience sont précisément les causes qui induisent les êtres à commettre tant d'erreurs et de fautes, dont ils doivent subir les conséquences à court ou long terme.

Or, que doit faire l'homme pour éviter que l'adversité ne le poursuive et l'accable ? Eh bien, arrêter d'être ignorant et inconscient, en se perfectionnant ; voilà sa mission et l'unique objet de sa vie. Et rien ne facilite plus son perfectionnement que l'analyse et l'étude de

ses erreurs, passées et présentes, ceci étant le meilleur et le plus court chemin pour découvrir rapidement ses propres déficiences. Ensuite, sa préoccupation consistera à les éliminer, en supprimant ainsi la cause qui produisait dans sa vie des effets négatifs de toutes sortes.

Oreste : — Je comprends parfaitement, mais il est très difficile de se rendre compte soi-même de ses propres erreurs, car on croit généralement que l'on a raison ; et dans le cas où quelqu'un d'autre nous les fait remarquer, nous avons aussi beaucoup de mal à les reconnaître.

Précepteur : — Cela arrive quand l'être, privé d'une instruction supérieure adéquate, prétend tout savoir, en méprisant le conseil des autres ; voici sa première erreur. Livré à son propre avis, il ferme, disons, toutes ses possibilités à l'influence édifiante et rénovatrice des connaissances capables d'opérer des changements substantiels dans sa vie et de perfectionner ses conditions spirituelles et morales. Mais tout change quand l'homme, de manière résolue et consciente, se dispose à cesser d'être le jouet des circonstances et à reconstruire sa vie avec d'autres perspectives. C'est alors qu'il se rend compte que l'orgueil, l'amour-propre démesuré, l'intolérance, l'impatience et les réactions brusques, toujours imprégnées de violence, sont de très mauvais alliés, car ils offrent à ses ennemis les cibles les plus vulnérables aux dards de l'embûche, de l'injure et de la calomnie.

Celui qui affirme, ainsi, l'intention d'auto-perfectionnement ne tardera pas à découvrir ses défauts et reconnaître ses erreurs. Il concentrera ses efforts pour éliminer les premiers et empêcher sévèrement la manifestation des seconds, en corrigeant ses façons d'agir, livrées, auparavant, au hasard de ses caprices.

Oreste : — Vous m'avez offert un excellent enseignement. Je comprends que tout réside dans l'intention de corriger ses propres déficiences et conduites pour ne pas com-

mettre de nouvelles fautes et erreurs. L'adversité cessera ainsi, avec ses coups implacables et inattendus.

Précepteur : — Ne pensez pas que cela arrivera tout de suite, ou par le simple fait d'avoir une meilleure conduite. Vous serez encore plusieurs fois frappés à cause d'erreurs et de fautes passées. Vous avez, cependant, la prérogative d'alléger et même de solder toutes les dettes à condition que, bien entendu, les erreurs ou fautes n'aient pas violé la conscience, en transgressant les lois capitales, ce qui pourra rarement attirer l'homme sous leur protection.

Oreste : — Et quelle serait cette prérogative si prometteuse qui nous aiderait à débarrasser notre chemin d'une telle accumulation de maux ?

Précepteur : — Celle de faire le bien avec intelligence. D'abord pour soi-même, en se dépassant dans tous les sens ; ensuite pour les autres, en montrant, avec son propre exemple, tout ce qui peut se faire dans la vie au bénéfice de soi-même ; et ainsi de suite, en expliquant à son semblable comment il est possible de vaincre l'adversité et de triompher au moyen du perfectionnement individuel.

Oreste : — Le secret résiderait, selon ce que je pense avoir entendu, dans le fait de se lancer à la recherche de ses propres déficiences afin d'éliminer la cause notoire d'effets si détestables.

Précepteur : — Cette recherche est, plutôt, un des moyens de découvrir le secret auquel vous faites allusion, et non pas la fin, étant donné que le processus évolutif, qui rend possible l'œuvre de perfectionnement, doit se réaliser simultanément.

Oreste : — Votre exhortation à ne pas nous décourager dans nos efforts évolutifs est très suggestive, car ils nous procurent une compréhension plus ample des secrets de la vie. Je pense que je dois méditer de manière approfondie sur cet aspect impondérable que vous me présentez concernant le caractère de nos pratiques à la recherche du

perfectionnement. Mais pour en revenir à l'affaire dont nous traitons, je souhaite encore vous poser une autre question liée à ce sujet : comment peut-on expliquer cette mauvaise chance obstinée qui sembler s'acharner sur les créatures humaines, en les faisant souffrir ?

Précepteur : — Dans la majorité des cas, cela se passe ainsi pour des raisons faciles à comprendre. Vous devez savoir que l'adversité est un facteur négatif, de caractère strictement personnel. Comme vous pouvez facilement le déduire de mon exposé antérieur, elle augmente avec les erreurs, les fautes, les distractions et les imprudences que l'on commet, et elle diminue avec les réussites, avec l'élimination des déficiences, avec les actions intelligentes et les travaux constructifs, avec les actes bons, généreux et larges, et finalement avec notre dépassement constant.

Quand nous aurons éliminé toute raison d'être de l'adversité par notre faute, nous attirerons vers nous le bonheur, qui est son opposé, et, avec nos propres mérites, nous ferons en sorte qu'il nous favorise avec son assistance inestimable et toujours opportune.

Cette raison d'être de l'adversité, comme celle du bonheur, trouve son origine dans nos actes et nos pensées, car ce sont eux qui nous mènent à la rencontre de leurs conséquences : s'ils sont bons, ces conséquences seront heureuses ; dans le cas contraire, elles deviendront amères. Le fait que l'adversité nous poursuive ou que le bonheur nous précède dépend donc entièrement de nous.

Oreste : — Et quand il s'agit d'un peuple ?

Précepteur : — L'adversité qui malmène un peuple, un pays, obéit à des causes déjà plus profondes ; mais, malgré tout, il y a toujours une faute commune, visible ou invisible, qu'il est possible de découvrir derrière son effondrement ou à travers son histoire.

Dialogue 31

CONSEILS POUR NE PAS COLLECTIONNER LES CONNAISSANCES COMME LES PAPILLONS. NÉCESSITÉ D'INTÉGRER CES CONNAISSANCES DANS LA VIE

Précepteur : — Malgré la bonne disposition que j'observe chez la majorité des disciples, dans le sens où ils comprennent et tirent profit du bénéfice apporté par les connaissances logosophiques, ces dernières, à ce que je vois, se volatilisent ou restent figées dans leurs mentes. Il leur manque certainement davantage d'engagement et de volonté pour les intégrer dans leur vie.

Olivier : — Ce que vous dites est possible. Cependant, je considère que beaucoup de facteurs entrent en jeu, lesquels, en s'opposant, compliquent et interfèrent avec nos intentions. Sans que cela renferme une prétendue justification, bien sûr, je comprends que la connaissance logosophique, étant vitale, étant de grande transcendance pour notre vie, car elle nous invite et nous guide vers la réalisation du processus d'évolution consciente, rend très difficile, comme il est logique de le supposer, le fait de s'habituer à un rythme d'activité jamais imaginé. La lutte contre les vieilles habitudes et notre complaisance excessive envers nos propres faiblesses et les attirances de la vie commune est, à mon avis, ce qui entrave le plus la réalisation de nos désirs de dépassement. Mais ce qui est curieux, c'est que, bien que nous trouvions facilement la manière d'appliquer ces connaissances aux autres, l'affaire se complique quand nous devons le faire pour nous-mêmes.

Précepteur : — On en déduit qu'apprendre par le simple fait de savoir quelque chose de nouveau est une chose et que l'emploi du savoir pour mener à bien un dépassement effectif en est une autre. Dans le premier cas, les enseignements seraient comme les papillons qui annoncent le beau temps, en égayant le champ fleuri des rêves avec le coloris superbe de leurs ailes délicates et gracieuses. Il est facile de les chasser et plus facile encore de se faire plaisir avec eux, en piquant par la suite leur petit thorax pour les collectionner sur un carton opaque.

Mais pendant ce temps-là, le bon temps qu'ils annonçaient passe sans être mis à profit, des opportunités difficiles à récupérer se perdant ainsi.

Ceux qui pressentent l'importance de ce temps et en profitent intelligemment sont appelés à triompher. Ceux-là ne collectionnent pas les connaissances pour leur plaisir personnel ou par pur désir spéculatif, mais pour réaliser leurs intentions de bien les plus grandes et les plus sincères.

Ainsi, tandis que les connaissances restent actives chez certains, qui profitent avec elles du bon temps, elles demeurent statiques chez d'autres, comme les papillons qui gisent piégés sur le carton du collectionneur.

Je conviens que le travail exigé pour l'évolution consciente pourra être ardu, pourra être difficile et pesant, mais la sensation que l'on éprouve en obtenant un grand résultat excède, sans aucun doute, toute compensation.

Dialogue 32

LE MIME, LE PREMIER MODE DE COMMUNICATION QU'APPRIIT L'HOMME

Hamilton : — Chaque fois que l'on veut remonter aux débuts du monde pour connaître les premiers mouvements intelligents des hommes, tout semble rester caché parmi les ombres d'un passé insondable. Il m'est arrivé de me demander, par exemple, quel pouvait être le premier mode de communication pratiqué par ceux qui habitèrent notre planète en ces lointaines époques et je n'ai pas trouvé d'explication satisfaisante.

Précepteur : — Si nous nous intéressons au commencement de leurs entendements, il semble bien clair que le mime fut le premier mode de communication exercé par les hommes. Ils ne possédaient pas encore l'usage de la parole articulée intelligemment et ne connaissaient pas les noms des choses ; mais, guidés par l'instinct tout d'abord, et par l'activité élémentaire de leurs mentes par la suite, ils commencèrent à se familiariser avec l'usage de tout ce qui formait l'ensemble de leurs besoins. Pour se comprendre, ils se servirent des gestes, des expressions et mêmes des attitudes, très expressives, qui révélaient les désirs de ceux qui les exécutaient. Il est certain que la première expression, et la plus significative, fut celle de mettre la main à la bouche, dans une attitude d'action de manger, pour faire comprendre qu'on avait faim, signe qui perdure encore de nos jours et qui est connu partout dans le monde, comme le

prouve avec éloquence le fait que quelqu'un, ignorant la langue d'un endroit, l'utilise spontanément pour obtenir des aliments.

Hamilton : — Il ressort de cette observation que les hommes primitifs, encore incapables, à cause de leur inexpérience, d'utiliser le langage articulé, réalisaient leurs tâches en silence.

Précepteur : — En effet ; et il arrivait que ceux qui étaient les plus avantagés par leur ingéniosité servent de référence pour les autres, qui imitaient leurs mouvements. Une pierre de taille normale, par exemple, leur aurait suggéré la pensée de s'asseoir dessus, attitude adoptée ensuite, sans doute, par ceux qui jusqu'alors s'assoient sur le sol. Le cuir des animaux, qui ne leur sembla pas comestible, a pu leur avoir suggéré l'idée de le placer sur la pierre pour la rendre moins dure, et plus tard, ramolli par l'utilisation, il les aurait induit à l'adopter comme manteau.

Hamilton : — Ainsi, l'homme est un remarquable imitateur.

Précepteur : — Il l'est par nature tant que n'apparaît pas en lui la faculté de créer, une capacité qui l'élève dans la hiérarchie. Justement, le mime stimula la nécessité de recourir à la mimique pour résoudre les contraintes de la vie primitive, mais ensuite l'intelligence remplaça ces formes rudimentaires de l'ingéniosité par la communication verbale et de nouveaux progrès se manifestèrent dans la vie des hommes.

Hamilton : — De sorte que le jeu infantile appelé « mime » trouverait son origine dans ces époques lointaines ?

Précepteur : — Sans doute. Quand surgit le besoin d'exprimer avec des mots les pensées et les désirs, ce mode de communication passa dans l'histoire pour une curiosité. Cependant, comme l'âme humaine garde toujours quelque réminiscence de tout, le mime fut pratiqué avec ardeur par les êtres humains à travers les époques. Il consiste, comme on le sait, en la chose suivante : plusieurs enfants sont réunis et l'un d'entre eux, choisi

à tour de rôle pour exécuter le mime, commence à décrire avec des gestes, des expressions et des attitudes expressives sa pensée ou son désir. Les autres doivent déduire le sens des différents mouvements qu'effectue l'enfant. Ainsi, les uns interprètent une chose et les autres une autre, mais, la plupart du temps, ils sont d'accord lorsque l'image présentée est claire.

Ensuite, lorsque les enfants voient que l'on comprend facilement ce qu'ils exécutent, ils pensent à reproduire des images mentales de choses plus difficiles, afin que l'attente soit plus grande et la réussite plus laborieuse. De cette façon, et sans le vouloir, ils entraînent leurs mentes pour d'autres facultés inventives.

Comme vous pouvez l'apprécier, le mime fut pratiqué par les êtres humains pendant des siècles, et il l'est encore aujourd'hui, sans que personne n'ait pensé au fait qu'il ait pu être le premier mode de communication des hommes.

Dialogue 33

ZONES LIBRES ET ZONES INTERDITES

CONSCIENCE DES ACTES

Précepteur : — Une des qualités les plus singulières des connaissances logosophiques est celle d'attirer vivement l'attention de tous ceux qui sont liés à elles, en augmentant l'attente et l'enthousiasme au fur et à mesure que l'intelligence resplendit, éclairée dans des expressions maximales de sagesse. Je me souviens, entre autres, d'un enseignement qui éveilla beaucoup d'intérêt quand il fut donné : c'est celui qui se réfère aux zones libres et aux zones interdites qui se trouvent délimitées sur le plan de la vie. Cet enseignement suscite toujours, autrefois comme aujourd'hui, beaucoup de questions et de réflexions.

Edmond : — À ce sujet, si vous me permettez, je désire vous poser une question. Lorsque l'on parle des zones interdites, s'agit-il de celles auxquelles ont accès les rares personnes qui ont l'autorisation d'y pénétrer, comme dans les établissements et zones militaires ? Ou cela se rapporte-t-il plutôt au fait de se placer en marge de la loi ?

Précepteur : — La zone libre, ou praticable, est la zone du bien ; la zone interdite est la zone du mal. Toutes les deux – et c'est extraordinaire – sont placées si stratégiquement qu'il est nécessaire d'avoir une conscience exacte de ce qu'elles représentent pour pouvoir éviter les pas difficiles qui débouchent sur les zones interdites. Généralement, on les confond car on ignore les limites qui les séparent ; c'est ainsi qu'on voit avec beaucoup

d'éloquence la survenue des difficultés et des chutes de ces personnes si nombreuses qui, peu de temps après avoir envahi intentionnellement ou par inadvertance les zones interdites, subissent les conséquences d'une telle témérité.

Les zones libres sont celles dans lesquelles l'être, lorsqu'il se trouve à l'intérieur, se sent en paix avec sa conscience. En d'autres termes, c'est quand tout ce qu'il fait, pense et dit a la saveur de l'honnête, du juste et du bon, en montrant, à la fois, une propreté interne, qui est signe d'élévation morale.

Quand on n'a pas conscience de la qualité des pensées qui agissent dans la mente et qui gouvernent même les actes de l'être, celui-ci est amené constamment d'une zone à une autre, en annulant ses beaux gestes ou ses actions généreuses par la production d'autres gestes en rien sympathiques, ou avec des attitudes ou des faits diamétralement opposés aux précédents. C'est la raison pour laquelle il est si difficile pour les hommes d'édifier et de conserver un bon concept dans l'esprit de leurs semblables.

« Ne fais pas ceci, ne fais pas cela ; ne te comporte pas de telle ou telle manière », nous dit-on quand nous sommes petits dans le but de nous corriger. Le fait de l'entendre nous cause une certaine préoccupation, mais cela n'a pas le même effet une fois passé le temps de notre jeunesse, lorsque nous n'admettons déjà plus de correction de personne. Une fois oubliés ces avertissements de l'enfance, nous avançons sans aucune précaution, en pénétrant dans la vie désireux de la vivre sans limitations d'aucune sorte. Mais voilà, comme je vous l'ai déjà dit, surviennent rapidement les contretemps et les premières contrariétés, auxquels viennent s'en ajouter d'autres qui finissent par décevoir, effrayer et désorienter le voyageur imprudent.

Edmond : — Voici donc la raison des nombreux revers et chutes que nous subissons sans en comprendre la cause.

Précepteur :— Naturellement. Or, ces effets, qui tourmentent l'âme de l'être, sont généralement instructifs, car ils finissent par le convaincre de l'existence d'une connaissance qui oriente et guide la vie sur les chemins de ce monde, jusqu'à la fin des jours. Cet instant de réflexion est, en général, celui qui l'amène ensuite à rechercher partout la lumière désirée, la connaissance ou la vertu pressenties. Commence alors une nouvelle période, un pèlerinage qui en décourage beaucoup, qui en détourne plus d'uns, et qui permet aux personnes restantes, peut-être les moins nombreuses, d'approcher finalement les sources de la Sagesse essentielle, où elles retrouvent leur énergie, le souffle et la joie de vivre, grâce à la force régénératrice et vivifiante de l'enseignement qui les éclaire et les protège.

Dialogue 34

CAUSES DES TROMPERIES. LES CROYANCES PERSONNELLES ET LEURS ÉCARTS

Précepteur :— Nous allons étudier cette fois deux cas qui s'observent très fréquemment chez le commun des gens. Le premier nous présente Untel ou Untel, au moment de subir les conséquences d'une parmi les nombreuses tromperies auxquelles se voient exposés les êtres, pour différents motifs, y compris la bonne foi ; le second nous montre l'état de fanatisme auquel les mènent généralement les croyances – quel que soit leur caractère –, un état qui empêche toute réflexion.

Eladio : — Cela doit être extrêmement intéressant, car je crois que tout le monde a quelque chose à raconter à ce propos, soit parce qu'on a été trompé, soit parce qu'on est tombé une fois dans ces états d'obstination irréductible ou de foi aveugle en quelque croyance. D'autre part, si vous avez abordé ce point, je pense que vous avez l'intention de nous dévoiler quelque raison cachée qui n'a pas encore été révélée.

Précepteur :— Votre supposition n'est pas loin de la vérité. Il existe toujours, en effet, une raison cachée qui explique aux intelligences capables de la découvrir la signification juste et profonde du fait, une signification dont l'évidence ne se révèle jamais à première vue, ni même en la discernant avec une curiosité inquisitrice.

Eladio : — Et pourquoi ne se manifeste-t-elle pas aux yeux de tous sans qu'il soit nécessaire d'avoir à étaler des petits titres de sagesse ?

Précepteur : — Voilà, précisément, le nœud de l'affaire. C'est ce que tous voudraient, non seulement concernant ce qui motive l'enseignement d'aujourd'hui, mais également concernant tout ce qui demeure étranger à leurs cultures et connaissances précaires. Cependant, qui est intéressé par l'explication de quelque chose auquel on se montre indifférent ? Et à quoi sert sa manifestation devant nos propres yeux, si on ne comprend pas ce que l'on voit, ou si on l'ignore, comme tant d'exemples le montrent ?

Ce que l'on veut savoir sincèrement, sans pour autant qu'il soit à la vue de tous, se trouve à la portée de tous ; celui qui fera l'effort le saura en son temps. Vous semble-t-il juste que celui qui n'a fait aucun effort ou que celui qui, n'étant pas intéressé, n'accorde pas la moindre importance à ce qui est à sa portée obtienne le même résultat ?

Eladio : — Ma question a été sans doute un peu hâtive. J'aurais dû réfléchir et répondre moi-même à cette interrogation. Il est absolument clair qu'il faut se préoccuper de ce qui nous intéresse le plus vivement, sans chercher à porter les autres pour qu'ils voient, sentent et comprennent ce qui nous est propre.

Précepteur : — Parfaitement. Revenons maintenant au thème qui, à ce que je vois, a provoqué dans votre intelligence une série de mouvements visant à profiter au maximum de l'enseignement.

À la différence de l'appréciation commune, qui juge les faits en fonction de leurs conséquences, sans les relier à leur origine, la Logosophie examine le développement d'un fait pour parvenir à sa cause. Ainsi, ceux qui disent avoir été surpris dans leur bonne foi, ou, plus clairement, qu'ils ont été trompés, offrent à l'observation logosophique des situations diverses et

des facteurs simultanés qui déterminent la réalisation du fait. Si quelqu'un se trouve à un moment avec des inconnus et noue une amitié avec eux, passe un marché avec eux ou leur confie ses biens, il met en évidence sa naïveté, caractéristique de ceux qui sont dépourvus de capacité de discernement, mais qui, paradoxalement, ne font pas confiance aux personnes honnêtes qu'ils fréquentent. Une fois décrite la face psychologique, nous remarquons généralement qu'une partie de la cause réside aussi dans l'ambition cachée de multiplier miraculeusement le capital économisé à force de sacrifices.

Font également preuve de naïveté, même si elle est moindre, ceux qui, à la recherche du savoir inconnu, adhèrent à d'étranges credos, à des pseudo-écoles secrètes ou à des sectes d'origine douteuse, et qui, comme dans le cas antérieur, préfèrent chercher sur des chemins tentateurs ce qu'ils pourraient trouver sérieusement et honnêtement sur des chemins plus droits. Dans cette inclination, de type phénoménal, se profile aussi une ambition cachée : celle d'obtenir, par d'étranges moyens, des connaissances qui sont censées avoir un grand pouvoir pour contrôler toutes sortes de situations, afin d'apparaître, après avoir réalisé certaines de ces pratiques dites « occultes », comme de très grands experts de la Sagesse. Une fois trompés, ils ne pensent jamais que le germe de la tromperie se trouvait en eux-mêmes et ils ne pensent pas non plus à la bêtise de leurs prétentions.

Le savoir ne s'obtient pas par miracle ni par le concours de pratiques incompatibles avec la réalité : il s'obtient par l'étude, l'exercice constant de ce que l'on étudie et une évolution progressive de la conscience vers des vérités qui sont conformes aux secrets de la Sagesse.

Il existe un autre type de tromperie très fréquent, le seul précisément pour lequel la bonne foi est surprise

par les ressources de mauvaise intention qu'utilisent les menteurs. Les personnes cultivées, généralement d'esprit large et généreux, pensent qu'il existe chez les autres la même disposition franche et honnête. Jamais elles ne montrent la méfiance typique des pauvres d'esprit ; elles aident ou établissent des liens commerciaux sans qu'apparaisse en elles le moindre doute concernant l'honnêteté d'autrui, car tout s'inscrit dans les normes éthiques qu'exigent les relations mutuelles. Mais voilà qu'apparaît vite, comme je l'ai dit, le menteur qui assène de rudes coups au bienfaisant naïf. L'offense que cause l'imposteur en trompant atteint généralement beaucoup d'autres personnes qui, comme lui, auraient pu en profiter si son procédé avait été honnête. Ainsi, la personne trompée doit se retirer, et suite à cette expérience, elle restreint dans le futur ses gestes humanitaires ou de caractère généreux.

Eladio : — Dans les deux premiers cas, la faute retomberait alors sur les propres personnes trompées ; et dans le troisième, n'y aurait-il pas un peu de faute ?

Précepteur : — Il y en aurait si nous nous conformions à la rigidité des façons d'agir ; mais il est évident que si les hommes de bien prenaient mille précautions pour aider, peu nombreux, en vérité, seraient les personnes favorisées par la noblesse de leurs gestes. Donc, dans le cas où il y en aurait, il s'agit d'une faute pardonnable.

Abordons maintenant le second point de notre thème : les croyances ou, plutôt, les croyants. Il existe une réalité qui est passée inaperçue pour tout le monde : tous ceux qui professent une foi aveugle ou une quelconque croyance s'érigent en êtres infaillobles n'admettant en aucune façon l'existence de quelque chose de meilleur ni de plus véritable que la croyance embrassée. Mais c'est dans le fait de se constituer, avant tout, en croyant en soi-même que se révèle le mobile caché qui engendre la frénésie hystérique du

fanatique. Et il est croyant en lui-même car, ne doutant pas de son infailibilité, il fait passer en priorité ses intérêts personnels. N'avons-nous pas vu trop souvent ces mêmes fanatiques abattre des idoles et renier leurs croyances pour la simple raison que celles-là ou celles-ci ont cessé de correspondre provisoirement ou définitivement à leurs exigences capricieuses ? Quelle croyance professaient-ils alors ?

Scrutons au fond des âmes et nous verrons, dans les estrades mêmes de chaque croyance, comment se balance toujours, au-dessus de leurs idoles, l'idole des croyances personnelles, celle qui institue la foi dans la propre croyance, distincte, certainement, de celle qu'elle paraît professer. Voici donc une réalité difficile à remarquer sans l'aide des connaissances qui rapprochent la Logosophie des possibilités et du jugement de tous.

Dialogue 35

CONCERNANT LA RAISON DE LA NÉCESSITÉ D'UN PRÉCEPTEUR POUR FAIRE FACE AU PROCESSUS D'ÉVOLUTION CONSCIENTE JUSQU'AU PERFECTIONNEMENT

Dalmacio : — Nous avons souvent entendu dire que lorsque l'on prend la route du perfectionnement, il est indispensable d'être guidé par un précepteur. Ne pouvons-nous pas nous-mêmes franchir des obstacles et des distances en nous servant de notre intelligence et de nos propres forces ?

Précepteur : — C'est précisément la nature humaine, si propice aux déplacements psychologiques et volitifs, qui réclame et exige une aide constante pour ne pas perdre les bonnes dispositions de l'esprit. Votre intelligence pourra concevoir et envisager des projets, pourra même mobiliser la volonté et entreprendre telle ou telle tâche, mais – nous l'avons déjà vu dans une infinité de cas – face aux difficultés, à l'incertitude ou à la réalisation d'un effort inhabituel, la volonté s'affaiblit, l'état d'âme décline, et l'intelligence, recevant mille excuses des propres faiblesses humaines, cède du terrain. Commencent alors les ajournements, le plan projeté étant finalement repoussé, un plan qui aurait bien pu être celui du perfectionnement individuel.

Quand il s'agit de ce dernier, l'homme associe exceptionnellement à l'idée de dépassement celle d'un vaste élargissement du champ conscient, ce qui implique à son tour un éclairage croissant et progressif

de l'intelligence grâce aux connaissances accumulées tout au long du chemin qu'il faut nécessairement et inévitablement parcourir.

Voyez maintenant les réflexions qui pourraient répondre à votre question : Comment peut se suffire à lui-même, dans une entreprise aussi grande et compliquée, celui qui doit, du moment qu'il l'entreprend, ouvrir sa mente à une infinité de connaissances qu'il ne possède pas ? Quelle sécurité peut-il avoir dans ses pas s'il n'a pas les éléments qui jouent le rôle le plus important dans la vie de l'homme qui veut se perfectionner ? Si dans tous les apprentissages on a forcément besoin du guidage de celui qui sait, pourquoi prétendre alors se passer de lui dans une entreprise d'une telle transcendance ?

Dalmacio : — Certainement, vos arguments sont irréfutables ; je n'ai, pour ma part, aucune objection à formuler.

Précepteur : — Cependant je dois vous faire une petite mise au point ; ce que je vous ai exposé ne sont pas des arguments : ce sont des réflexions pleines d'une logique incontestable qui écarte toute discussion.

Dalmacio : — Ceci aussi est irréfutable. Et comme j'ai l'intention de réaliser l'entreprise de mon propre perfectionnement, j'apprécierais beaucoup de recevoir de votre part un exposé précis sur ce que je dois faire et quels conseils suivre pour vaincre les difficultés qui se présentent à moi.

Précepteur : — Je dois, avant tout, vous féliciter pour la clarté mentale que vous montrez en comprenant, sans grand effort, une explication que beaucoup n'acceptent pas avec, la plupart du temps, le ton de suffisance qu'ils emploient en prétendant comprendre tout ce qu'on leur dit, pour soutenir ensuite, sans aucune base, leurs concepts erronés.

Le fait même de comprendre qu'il est trop difficile de marcher seul sur un chemin aussi inconnu et accidenté constitue déjà une grande aide. La réalisation

du processus d'évolution consciente, comme le préconise et l'enseigne la Sagesse logosophique, nécessite une technique spéciale, une connaissance constante de soi-même, en commençant par l'articulation mentale et psychologique qui fait bouger les leviers de la propre vie, ce qui donne à l'être qui profite de cette connaissance l'opportunité surprenante de pouvoir réaliser le prodige de sa transformation morale et spirituelle, dès qu'il atteint consciemment les hauts sommets du perfectionnement.

Je répondrai donc à votre question en tenant compte de ce que nous avons dit auparavant, tout en étant sûr que vous trouverez de bons motifs pour extraire les conclusions les plus utiles. En premier lieu, si je vous demandais ce que fait celui qui va entreprendre un long voyage, que ce soit en mer, dans l'air ou sur terre, vous me répondrez, sans doute, que, dès qu'il le décide, il prépare tout de manière adéquate afin que son absence ne lui occasionne aucun préjudice et pour que, au contraire, tout marche comme s'il était présent, autant dans son foyer que dans ses affaires. Il préparera ensuite ses valises avec ce que, selon lui, il aura besoin durant le voyage, tout en prédisposant son état d'âme à supporter avec bonne humeur tout ennui ou inconvénient qui pourrait se produire au cours de ce voyage.

Or, il convient de ne pas l'oublier quand on entreprend la marche sur le chemin du perfectionnement, puisque, tout comme lorsque nous prévoyons un voyage, nous devons tout ordonner de telle sorte que nous disposions quotidiennement d'un temps disponible pour le dédier à une fin si importante. Il sera donc nécessaire de considérer ce temps comme si on le destinait à voyager ; et même plus : comme si, en effet, on se trouvait déjà en train de voyager.

L'étude, la pratique de l'enseignement et son application expérimentale occasionnent parfois quelques ennuis, mais ces derniers sont largement compensés

par la qualité et la quantité des bénéfices qu'on en retire. En conséquence, ces ennuis doivent être considérés comme propres aux voyages ; cela vous aidera énormément dans les différents choix du processus que vous devrez réaliser.

Le processus d'évolution consciente est, en même temps, un processus d'enrichissement spirituel, car il implique la réunion d'un nombre élevé de connaissances de très grande valeur, qui sont plus que suffisantes pour construire une vie exemplaire et magnifique. Mais, naturellement, on n'obtient rien sans effort propre et sans un dévouement à l'épreuve des faiblesses, surtout face aux alternatives qu'offre le chemin à parcourir. Bien vite, ceux qui marchent seuls sont surpris par des difficultés imprévues, qui surgissent fréquemment au cours de l'entreprise ; leur impuissance à résister aux tournants de la volonté les accable et c'est ainsi qu'ils défont, privés d'une énergie suffisante pour continuer la marche.

Lorsque, à travers les époques, les hommes s'enlisent, en se rassemblant sur les plaines stériles de l'indifférence spirituelle, ceux qui connaissent le chemin sont justement ceux qui doivent les sortir de l'ostracisme mental et les guider vers des champs appropriés pour réaliser les cultures les plus profitables. Ce sont eux qui sont chargés de les prendre par la main et de les aider à avancer ; ils sont chargés aussi de leur apprendre à ne pas discuter, en dégageant l'horizon mental des obscurités imaginaires et en leur faisant remarquer que le temps ne se prodigue pas pour des choses inutiles mais qu'il se donne longuement à ceux qui apprennent à faire de lui un usage correct. Et cela est logique, car c'est en discutant qu'on le perd lamentablement sans avancer d'un seul pas ; d'où le fait que les êtres qui discutent restent toujours au même endroit.

Je vais vous donner une image plus claire : si, alors que nous devons aller, par exemple, à un endroit quel-

conque et, comme nous ne le connaissons pas, nous nous mettons à discuter, les uns soutenant qu'il se trouve à l'Est ou à l'Ouest, et les autres au Nord ou au Sud, le temps passera sans que nous nous décidions ou, dans le meilleur des cas, nous choisirons au hasard. Mais cela n'arrivera pas si est présent celui qui connaît le point vers lequel tout le monde veut aller et qui connaît en plus le chemin qui mène jusqu'à lui.

Dans la plupart des cas, les facteurs qui interviennent dans les actes des hommes sont généralement les pensées qui déambulent dans les mentes, en retardant les actions déjà approuvées par la raison, et en les annulant très fréquemment.

Dalmacio : — D'après ce que je viens d'entendre, la réalisation du processus de dépassement est une chose très sérieuse. Je croyais que la culture courante remplissait largement cette finalité, surtout si on tient compte de la différence qui existe entre l'être inculte, voire l'être médiocre, et l'homme cultivé.

Précepteur : — Il n'y a aucun doute que cette différence existe entre les deux et, incontestablement, elle est grande. Mais l'homme de culture courante, même la culture la plus élevée, doit réaliser ce processus d'évolution consciente dont j'ai parlé s'il veut atteindre les cimes de la Sagesse, étant donné que les connaissances que comprend cette réalisation sont d'une autre espèce et, par conséquent, étrangères à son patrimoine personnel.

Dialogue 36

LE PARDON EN TANT QUE PRINCIPE MORAL. SON EXERCICE INTELLIGENT ET CONSTRUCTIF

Faustin : — Il y a quelques jours, entre condisciples, nous commentions l'efficacité ou l'inefficacité de l'application de certaines pratiques et principes soutenus par certaines religions, en ayant à l'esprit, bien sûr, quelques enseignements logosophiques qui diffèrent des interprétations connues. Comme, par exemple, celui qui fait référence au pardon ou à l'acte de pardonner.

Pour ma part, j'ai toujours considéré qu'il était humain de pardonner les fautes des autres, même si, dans mon cas particulier, – et je crois qu'il arrive la même chose à beaucoup de personnes – il m'a été difficile de le faire tout de suite ; bien au contraire, après un temps, et selon les cas, j'ai pardonné ou pas. En revanche, le pardon que les religions concèdent à leurs fidèles grâce au simple fait de se confesser ou en dédiant un jour de l'année au pardon des fautes mutuelles entre semblables est incompréhensible pour moi. Peut-être existe-t-il en ceci quelque chose d'énigmatique, de totalement étranger à ma connaissance. Il sera très intéressant pour moi d'entendre votre parole respectable, profonde et toujours convaincante à ce propos.

Précepteur : — Cette affaire du pardon est très délicate et mérite d'être traitée avec la longueur qui lui est due, étant

donné son caractère et le fait qu'elle offre des aspects aussi variés que singuliers.

En tant que formule morale, elle est admirable, mais elle ne remplit pas toujours son objectif primordial. Or, en faisant abstraction de tout autre concept, la Sagesse logosophique conçoit le pardon comme une vertu de l'esprit universel qui s'étend dans tous les domaines de la Création et dont les bénéfices touchent la créature humaine tant qu'elle n'abuse pas d'une prérogative aussi appréciée.

Ainsi donc, tant que l'homme vit dans l'ignorance, complètement étranger au mécanisme universel qui régit et régule, au moyen de ses lois, les mouvements et les activités de l'existence animée, il commet des erreurs et des fautes en tout genre. Dans leur immense majorité, ces erreurs et ces fautes sont réparables, mais les sanctions qui sortent de l'orbite juridique des relations humaines ont rarement une application immédiate ; l'adversité s'en charge plus tard en lui faisant subir les conséquences.

Pendant, les lois suprêmes sont justes et magnanimes, et à la fois strictes. Elles concèdent à l'homme le temps nécessaire pour réparer ses fautes, d'abord en reconnaissant ces dernières et ensuite en faisant un effort tenace pour les corriger entièrement. Une fois ceci réalisé, le pardon surgit de la propre conscience individuelle, une fois la faute ou l'erreur réparé. Si ces faits avaient affecté ses semblables, cette conduite le réhabiliterait aussi.

Faustin : — Votre conception est très originale et elle dépasse de beaucoup les vieux concepts. Mais il me reste encore un doute : les êtres affectés par les erreurs ou par les fautes d'un semblable ne doivent-ils pas lui pardonner pour que celui-ci puisse être absous ?

Précepteur : — Voilà, précisément, un fait dont la fréquence rend nécessaire son éclaircissement. Le pardon que concède généralement la personne offensée, ou simplement la

personne affectée, est toujours ostentatoire, en le faisant généralement sentir d'une manière peu brillante. Ce pardon, concédé depuis la hauteur illusoire où se tient cette personne constitue pour le pardonné une véritable offense.

Parmi les êtres évolués, le pardon des fautes et des erreurs d'autrui est une vertu rendue consubstantielle au propre esprit, juste et magnanime, et, sans qu'il soit nécessaire de l'exprimer par un geste extérieur, on le met en évidence par l'oubli du dommage qui, d'après celui qui pardonne, lui fut occasionné par un semblable.

Faustin : — Mais si la personne qui commet un faux pas ne se corrige pas ensuite et ne reconnaît pas non plus ses fautes ou erreurs, quel procédé conviendrait ?

Précepteur : — Il faut toujours épuiser tous les nobles recours pour que l'offenseur comprenne finalement son erreur ; si rien ne donne de résultat, il reste toujours le retrait discret de l'amitié.

Celui qui a commis une faute ne doit jamais se priver de l'opportunité de la réparer en corrigeant sa conduite erronée. Mais s'il ne se corrige pas, il devra en affronter les conséquences, qui commencent par son discrédit.

Faustin : — Je voudrais connaître ces nobles recours dont vous avez parlé, qui peuvent être utiles dans de tels cas.

Précepteur : — En premier lieu, la patience et la tolérance qu'exige tout comportement élevé. En second lieu, une remontrance, sans altérer la sérénité qu'exigent ces circonstances ni montrer la violence des réactions que l'on a pu éprouver.

Faustin : — Pour résumer, pourriez-vous m'indiquer alors la véritable portée du pardon ?

Précepteur : — Il se dégage clairement de tout ce que je vous ai expliqué que le véritable pardon, celui qui rachète, surgit de la conscience individuelle au moment où celui qui a commis une faute ou une erreur se corrige.

Il s'agit du pardon qui est agréable aux yeux de Dieu car il est le plus fécond. C'est également le cas de celui qui se manifeste par l'oubli ou l'atténuation que l'on ressent, discrètement, à propos d'une faute ; mais ce n'est pas le cas de celui qui se prononce pour la galerie, car il révèle de l'incompréhension et même de l'hypocrisie puisque, généralement, il est subordonné à la soumission humble de la personne pardonnée qui l'accepte.

Dialogue 37

L'ENIGME DE LA VIE EN CE QUE CONCERNE LES PEINES ET LES MALHEURS. LES MOYENS DE LES CONJURER.

Précepteur : — Observer en chaque disciple une forte aptitude pour l'éclaircissement de toutes ces inconnues impénétrables pour la mente qui se confronte à elles est pour moi un motif de véritable satisfaction.

Pour vous donner une image de la valeur que possèdent ces connaissances, représentez-vous la Sagesse comme un chemin, magistralement tracé, qui traverse des fleuves et des montagnes, monte dans les hauteurs, descend dans des abîmes, pénètre dans la profonde obscurité des temps et traverse les espaces cosmiques limpides de la Création.

En grand et en petit, les processus de la Nature et les nombreux épisodes de la Vie Universelle se reproduisent en suivant le rythme des âmes. Tout parle ainsi à l'intelligence humaine avec la pureté originelle d'un langage ineffable ; mais, pour comprendre ce langage, l'homme doit s'élever au-dessus des caractéristiques et des conditions inférieures de son espèce. Cependant, quand comprend-il qu'il doit faire cela et comment découvre-t-il l'existence de ce chemin ? Sauf très rares exceptions, personne ne le sait. D'autre part, lorsque, en les touchant dans leurs pensées, nous avons essayé d'aider les êtres pour qu'ils s'apprentent à entreprendre la marche, nous avons buté contre des résistances mentales obstinées.

Et combien de fois avons-nous dû lutter contre les préjugés et les concepts erronés admis et associés à leurs vies comme des croûtes presque impossibles à détacher ?

Constantin : — Il ne fait aucun doute que chez une grande partie des êtres se produit cette résistance dont vous nous avez parlé, parfois à cause de l'ignorance et parfois à cause de cette méfiance perpétuelle qui s'empare de nous quand nous nous sommes souvent trompés de chemin. Cependant, au plus profond de notre être demeure toujours une flamme ou lumière faible mais inextinguible qui, si elle pâlit avec les déceptions, s'avive et brille lorsque nous pressentons la proximité de ce que nous avons cherché, sans le savoir ou en le sachant à moitié, depuis que naquit en nous le désir de connaître tout ce qui existe au-delà du connu.

À propos des inconnues, celles-ci arrivent, selon moi, nouvellement à nous inquiéter au fur et à mesure que nous avançons sur ce chemin que vous nous avez décrit si génialement. Le fait de les dévoiler me semble alors même être une nécessité, puisqu'avec chaque inconnue qui s'éclaircit notre marche devient plus agile et légère, un enthousiasme plus grand est à nos côtés et il y a beaucoup plus de joie dans nos cœurs. Je dois ajouter que cette joie dont j'ai parlé est presque indispensable à notre vie.

Souvent, je me suis demandé pourquoi nous connaissons autant de transitions au cours de la vie, tantôt d'une extrême tristesse, souffrance, contrariété, tantôt de plaisir, de joie ou de bonheur. Je suppose que quelque chose se cache derrière cela, quelque chose qui, pour le moment, est pour moi une inconnue. Pourriez-vous répondre à cette inquiétude qui est aussi une interrogation ?

Précepteur : — Bien volontiers. Prêtez alors beaucoup d'attention à ce que je vais vous dire : lorsque l'on n'enregistre pas chacun des actes, épisodes ou circonstances de la

vie, on perd généralement la notion du temps et, de la même manière, le sens idéal de notre vie. Il s'ensuit que l'on voit fréquemment les uns et les autres connaître tour à tour des états dépressifs de grand abattement provoqués par des contrariétés ou des peines dont l'angoisse leur contracte l'état d'âme jusqu'à les plonger, dans la plupart des cas, dans un désir irrépressible d'abandon spirituel et physique qui les fait glisser, involontairement ou par négligence, vers le pessimisme le plus cru, la nostalgie ou la rébellion morale.

Quand l'être souffre, sa raison n'arrive pas à trouver des raisons qui le consolent, ce qui lui provoque un grand abattement. Naturellement, cela touche ceux qui vivent en marge de la réalité consciente, si souvent mentionnée par la Logosophie. Cette réalité consciente permet en effet, dans chaque circonstance affligeante, de se situer sur l'estrade la plus haute de notre vie conceptuelle. Dans les malencontreux moments de douleur, par exemple, nous pourrions nous émouvoir jusqu'à l'attendrissement, mais jamais nous ne nous laisserons aller jusqu'au désespoir. Ainsi, nous ferons en sorte que nos sentiments remplissent leur fonction exemplaire en manifestant les chagrins du cœur, mais nous comprendrons simultanément qu'un lien moral indestructible, qui ne devra jamais être profané, nous relie au fait. Nous réconforterons notre esprit par la conduite supérieure du propre sentiment, qui nous impose soumission et résignation. De cette façon, la vie ne s'effondrera pas face au coup reçu ; bien au contraire, après l'instant suprême du malheur surviendront des réflexions conscientes destinées à rétablir l'équilibre psychologique.

Il est bien connu que l'âme doit se calmer dans ce va-et-vient de circonstances opposées, pour vérifier ses résistances et fortifier les fibres de l'esprit. Si nous pensons aux instants de bonheur de notre vie, fugaces

ou prolongés, nous nous rendrons compte que, pendant leur jouissance, nous avons ressenti une plénitude inconnue, comme si la vie même avait débordé de notre être en nous faisant éprouver une véritable sensation d'exister, que la conscience prolonge ensuite dans le souvenir. Dans les instants d'angoisse, en revanche, on a l'impression que la vie se disloque, comme si elle voulait nous fuir.

Constantin : — Ceci est précisément la grande énigme qui maintient en suspens le cœur et l'intelligence des hommes. Pourquoi cette vie, qui se montre si exubérante quand nous lui offrons du bonheur, décline et nous abandonne à nos faibles forces dans les moments de chagrin ?

Précepteur : — Il y aurait beaucoup à dire sur ce point car les aspects qui configurent ce que vous avez nommé « énigme » sont très amples et variés. Pendant que vous vous exprimiez, je voyais se dessiner sur votre visage, peut-être dans un geste contenu d'amertume, l'image d'un reproche à la vie, en la considérant comme une attitude changeante.

Constantin : — Vous ne vous trompez certainement pas et je pense que ce geste d'amertume résume celui de tous mes semblables.

Précepteur : — Par conséquent, nous arrivons à la conclusion que la vie qui anime notre être est ingrate, n'est-ce pas ?

Constantin : — Du moins, elle semble l'être avec son comportement dans ces deux circonstances. Cependant, face à votre question, je perçois maintenant qu'il y a quelque chose d'injuste dans notre appréciation, mais j'ai beau tourner et retourner la question, je ne sors pas de l'impasse.

Précepteur : — Et vous n'en sortirez pas, comme personne ne sort de ce labyrinthe d'interprétations capricieuses des faits, si la lumière de la connaissance ne vous éclaire pas la mente en vous faisant comprendre votre erreur. Et je vous demande alors : est-ce la vie qui montre de

l'ingratitude ou est-ce votre être qui se révèle être égoïste face au chagrin, tandis qu'il oublie tous ses moments de bonheur ? Souhaitait-il avoir ce bonheur pour toujours ? Quels mérites invoque-t-il ?

Si l'être gardait de la gratitude pour tous les moments heureux de sa vie, il accepterait la peine avec la pensée sublime et résignée qui incline l'âme devant le pouvoir supérieur des lois, lesquelles établissent la mise en place des faits en correspondance exacte et directe avec les causes qui les provoquent.

Combien de fois avons-nous vu des êtres qui pratiquent telle ou telle religion se rebeller et aller jusqu'à renier Dieu face à un malheur qu'ils estiment injuste ? Quelle conscience ont-ils alors de leurs croyances ? Dans ces moments-là, ils ne se rendent probablement pas compte que chercher à accommoder à leur convenance ce qui doit être au-dessus de tout mesquinerie, égoïsme et autre misère humaine est une témérité et, de fait, un état manifeste d'inconscience.

Or, l'énigme dont vous parliez, ce mystère qui sème la confusion dans les mentes prises au dépourvu, est seulement indéchiffrable pour l'inconscience humaine, étant complètement détachée du contenu de la vie, c'est-à-dire de ce qui constitue la valeur réelle de tout ce qui est vécu. La situation est différente lorsque la vie est éduquée dans la réalité consciente, puisqu'elle se développe en tenant compte des raisons supérieures d'évolution, qui conduisent l'être à examiner et à découvrir les facteurs déterminants de beaucoup de causes apparemment inexistantes.

Quand on enregistre, quand chacun a conscience des faits de sa propre vie, les facteurs participant à la survenue des causes à l'origine de notre bonheur ou de notre chagrin ne peuvent pas échapper à notre discernement. En les connaissant, nous favoriserons

le meilleur, en respectant d'avance, à notre tour, les faits qui nous sont adverses et dont les causes répondent à la Volonté suprême.

Les oscillations entre le bonheur et les peines, très fréquentes, rétablissent généralement l'équilibre moral, physique et spirituel altéré par le relâchement qu'occasionne par inadvertance le plaisir que l'on a trop toléré. Cependant, cet équilibre est instable car il est inconscient. Au bout d'un certain temps, l'être connaît à nouveau la rigueur des oscillations. C'est pour cela que j'insiste sur le fait que la mesure ou la modération imposée par la réalité consciente nous évite souvent d'être blessés par les aiguillons du chagrin.

Déjà, il est clair que lorsque notre conduite se conforme aux normes supérieures de conscience, nous nous évitons d'endurer beaucoup de maux qu'entraîne l'inconscience, en les neutralisant et en empêchant que ces maux se manifestent. Seuls resteront ceux qui obéissent aux lois préétablies, lesquelles, logiquement, se trouvent au-dessus de notre pouvoir et de notre volonté.

L'énigme qui vous subjuguait et vous maintenait dans une inquiétude permanente est ainsi dévoilée.

Dialogue 38

CONCERNANT LE GRAND « VIDE » QUE
BEAUCOUP ONT ET SOUHAITENT REMPLIR
ET LE « PLEIN » QUE L'ON NE VEUT PAS VIDER

Maximilien : — J'aimerais savoir pour quelle raison l'assimilation de la connaissance logosophique est facile pour certains alors qu'elle est très difficile pour d'autres. Quels éléments entrent en jeu ? Quelles circonstances favorisent les uns et lesquelles éloignent ou contrarient les autres ? Il doit certainement exister une cause que j'ignore et dont j'aimerais avoir connaissance.

Précepteur : — Il est vrai que tout le monde ne se rend pas aux sources du savoir dans des conditions égales. Il ne s'agit pas ici non plus d'accorder une importance spéciale au fait que certains soient plus aptes et d'autres moins aptes ; la plus grande aptitude, même si elle favorise l'être, n'est pas absolument nécessaire. En mentionnant le mot « conditions », j'ai souhaité me référer aux conditions psychologiques, morales et spirituelles que présentent ceux qui viennent recevoir l'enseignement.

Il arrive ainsi que beaucoup de gens se présentent devant la Sagesse logosophique avec un grand vide qu'ils désirent remplir, mais aussi avec un grand plein qu'ils ne veulent pas vider. Ce plein est constitué de préjugés, d'une grosse estimation de soi-même, de vieilles croyances durcies par la routine, de l'impatience propre à la suffisance de ceux qui exigent qu'on leur parle comme s'ils savaient tout et enfin de tout ce qui ne sert à rien aux fins du dépassement

intégral. Au contraire, ceux qui viennent en étant déjà libérés de ce plein si tortueux, ou en étant sur le point de l'éliminer, assimilent avec plus de facilité la connaissance qu'on leur offre. Les autres, ceux qui, avant de goûter au nouveau mets psychologique, veulent qu'on leur fasse le compte rendu de l'origine de ce dernier pour savoir s'il est composé ou non d'éléments qui leur sont connus sont certainement surpris et contrariés devant l'originalité de la formule, tout comme aussi devant la présence des facteurs participant à leur formation, inexplicable pour eux, qui constitue logiquement un secret réservé uniquement à ceux qui montrent suffisamment de mérites pour le savoir.

Comme vous pouvez l'apprécier, la tâche de la connaissance logosophique est ardue : tandis qu'elle doit remplir d'une part le vide, d'autre part, elle doit lutter pour obtenir que chacun se détache de ce plein si difficile à vider ; difficile, pour lui avoir accordé auparavant peut-être trop d'importance.

Dialogue 39

CONCERNANT L'ESPACE QUE NOUS OCCUPONS ET LES CONTRAINTES DU TEMPS

Précepteur : — Tout homme a un lieu assigné dans le monde qu'il occupe où qu'il se trouve, que ce soit lorsqu'il marche ou quand il est debout. Le plus infortuné comme le plus puissant occupent exactement le même espace sur leurs deux pieds, même si ce dernier possède d'énormes étendues en plus de ses richesses. Sur la terre que l'on foule, personne n'occupera plus que ce que ses pieds touchent. Personne non plus ne pourra priver ses semblables de cet espace puisque même en les tuant on ne réussira pas à les dépouiller du site qu'occuperont leurs restes.

Flavius : — Bien qu'il me soit difficile de comprendre cet enseignement, je perçois cependant sa grandeur. Le principe d'égalité, que je n'avais pas conçu auparavant, se présente maintenant devant mes yeux comme une loi inexorable. Inexorable parce qu'on ne peut pas y échapper, mais flexible et douce quand l'homme, étant gouverné par elle, cherche à élargir son propre espace afin de pouvoir se mouvoir avec une plus grande aisance.

Précepteur : — Beaucoup de gens, en effet, ont réussi à agrandir cet espace en ce qui concerne les étendues propres, mais cela nous empêche-t-il de pouvoir nous mouvoir dans de plus grandes étendues sans qu'elles soient nécessairement les nôtres ? La Nature n'est-elle pas prodigue

aussi bien en ce qui concerne l'espace nommé propriété qu'en dehors de ce dernier ? La propriété n'est-elle pas, par rapport avec ce qui est hors d'elle, une partie imperceptible ? Ou est-ce que ce qui est éparpillé partout, se donnant à tous, ne peut être trouvé, à l'intérieur de leurs domaines, que par les maîtres de cette étendue, si vaste qu'elle soit ? De plus, à quoi vous servirait-il d'avoir un vaste espace comme place pour le plaisir de vos pieds et pour la vanité personnelle si celui de votre mente est si étroit que vos propres pensées trouvent à peine la place de se mouvoir ?

Flavius : — C'est vrai ! Que nous sommes idiots de ne pas nous rendre compte de notre petitesse mentale ! C'est ainsi : pendant que nous nous laissons entraîner par les faux reflets du monde, nous oublions bêtement la véritable fonction de nos vies.

L'immensité, comme vous me l'avez bien fait comprendre, est l'espace mental du monde, tandis qu'elle est, par rapport à celui-ci, mais facile à mesurer, l'espace du monde pour nos pieds. Maintenant je vois clairement combien il est plus utile d'augmenter mon volume mental et de régner là où mon savoir triomphe.

En accomplissant ce que vous, mon précepteur et guide, m'avez indiqué concernant le fait de ne pas vous cacher ce que j'éprouve au fur et à mesure qu'il m'est permis de pénétrer dans les hautes régions de la connaissance vers lesquelles vous me conduisez avec une maîtrise sans égale, je veux vous exposer aujourd'hui ce qu'il m'arrive parfois durant ces discussions qui remplissent tant mon âme de savoir et de bien-être ineffable.

La première impression est celle de plonger dans l'éternité du temps. Les heures passent sans que je les sente, sans éprouver cette angoisse – propre à mes tâches quotidiennes – causée par la contrainte des minutes, qui m'oblige presque à mécaniser ma vie. D'autre part, après être resté un moment dans les

hauteurs de la pensée, j'ai l'impression de me trouver soudain dans l'impossibilité de pouvoir me maintenir au moins dans une élévation suffisante pour ne pas me sentir attrapé par les liens qui me relient au monde matériel. Pouvez-vous m'expliquer à quoi sont dues ces sensations que j'éprouve très fréquemment lorsque que je réalise l'effort de me dépasser et d'atteindre le perfectionnement désiré ?

Précepteur : — Vous avez bien parlé, et vos déclarations donnent une confirmation claire du processus que vous réalisez avec tant de dévouement. Ce qui vous arrive est naturel et logique, étant donné que les heures ne comptent pas là où le temps n'est pas mesuré comme dans les calculs du monde, ou, plutôt, comme il serait établi pour que les êtres humains puissent se diriger dans cet espace de gestion du temps, calculé en fonction des travaux quotidiens. D'où la sensation que vous éprouvez quand vous remarquez la différence substantielle entre les moments que vous vivez dans le monde commun, régi par des mesures de temps péremptoire, et ceux que vous vivez hors de l'influence des heures physiques, plongé, comme je vous l'ai déjà dit, dans l'espace du temps où les heures ne comptent pas.

Apprendre à vivre dans ce temps éternel, c'est se relier à l'éternité même. Tandis que le temps commun est mortel, car il mécanise la vie et la rend stérile, l'autre ne périt jamais car il ne la serre pas à l'intérieur du cercle des heures. Vous pouvez donc respecter, tout naturellement, les temps des heures, propres à vos occupations quotidiennes, afin de satisfaire les besoins nécessaires à l'existence même, mais cela ne vous empêche pas de vivre aussi, en plus du temps des heures, celui qui vous fait éprouver la sensation sublime d'exister sans le supplice des liens qui angoissent tant l'esprit humain.

Au cas où votre intelligence ne saisisse pas le contenu de cet enseignement, j'ajouterai, pour que vous le compreniez mieux, que les mille nécessités qui

pressent l'homme dans sa vie ordinaire peuvent être allégées et même diminuées à l'extrême si le contenu de son existence est différent. Un employé qui voit avec horreur s'approcher les dates de paiement de ses dettes, par exemple, sans avoir l'intention de résoudre la situation qui va se présenter à lui quand arrivera le moment de leurs échéances, peut très bien éviter ces contraintes occasionnées par le temps des heures s'il essaie de l'emporter résolument sur le temps. Au fur et à mesure que les fonctions de son intelligence rempliront mieux leur rôle, son avenir changera sûrement jusqu'à ce que ce qui lui causait de l'horreur ou de la tristesse lui produise de la joie, puisque chaque fois il recevra davantage que ce qu'auparavant il devait remettre suite à des engagements de toutes sortes. Si vous appliquez ce principe simple à toutes les autres situations, vous verrez combien la raison appuie la vérité que je suis en train de vous exposer.

La vie humaine est donc comme un édifice en construction : il dépend de chacun le fait de savoir ou non comment on devra le poursuivre et quel aspect il offrira une fois terminé. Il dépend également de personne d'autre que de soi-même le fait d'apprendre à profiter du plus grand confort et bonheur à l'intérieur de celui-ci.

Le jeune qui se marie sait-il peut-être comment sera son foyer dans le futur ? Y-a-t-il pensé ? Non. Et il sait encore moins ce que deviendront ses enfants ni quel sera son avenir. Voilà une inconnue qui ne semble pas préoccuper beaucoup les générations actuelles. Mais vous, qui vous êtes éloigné de cette indifférence dangereuse qui aveugle tant l'entendement humain, vous avez déjà les premières notions, ainsi que les secondes, sur ce sujet important lié si directement à la conscience des êtres. Constituez donc avec mes paroles une torche lumineuse qui éclaire votre chemin. De cette façon, en sachant où vous mettez les pieds, vous écarterez soigneusement tout ce qui peut entraver votre effort ou nuire à votre résolution ferme d'aller de l'avant.

Dialogue 40

COMMENT IL EST POSSIBLE DE CHANGER SA VIE EN L'ENRICHISSANT AVEC DES CONNAISSANCES QUI L'ENNOBLISSENT ET LA RENDENT FÉCONDE

Nestor : — Face à l'impossibilité d'arranger mon caractère et mes façons d'être, qui s'accroissent depuis mon enfance, je ressens une inquiétude inexplicable qui m'amène à m'exclamer fréquemment : « Pourquoi suis-je ce que je suis ! ». Comment pourrais-je résoudre ce problème ?

Précepteur : — Vous êtes comme vous êtes parce qu'il n'y a pas eu dans votre vie de changements conscients causés par un processus qui modifierait complètement votre façon d'être, c'est-à-dire vos caractéristiques psychologiques et votre comportement moral et volitif. Nombreux sont ceux qui continuent d'être ce qu'ils sont jusqu'à la fin de leurs jours, ignorant l'existence en eux-mêmes d'une puissance transformatrice et assimilatrice aussi extraordinaire.

L'arbre est comme il est parce qu'il n'a pas conscience de son pouvoir fertilisant ni de sa condition d'existence animée. Privé de mobilité, il naît, vit et meurt au même endroit, et il est seulement sensible aux changements de saison ou aux facteurs qui contrarieraient la normalité de ses fonctions naturelles. L'animal le dépasse grâce à son organisation biologique et ses possibilités de mouvement et de configuration instinctive ; mais, étant donné qu'il ne renferme aucune possibilité consciente, il accomplit

le même destin fixé d'avance pour son espèce. L'être humain, grâce à sa propre volonté et son intelligence, peut en revanche transformer sa vie, dépasser son espèce même et atteindre, par l'évolution consciente, les degrés les plus élevés de la perfection, un objectif idéal au sommet duquel l'âme bénéficie de la révélation des mystères qui, auparavant, la préoccupaient et qui, étant indéchiffrables pour l'intelligence commune, la maintenaient dans l'ignorance, sans qu'elle connaisse, et encore moins qu'elle comprenne, la Pensée Créatrice de toute l'existence universelle. Mais cette puissance reste latente, autrement dit sans possibilité de manifestation à l'intérieur de l'être, tant qu'il ne prend pas contact avec une force supérieure qui le réveille de sa léthargie interne.

Nestor : — Votre explication est réellement lumineuse et, grâce à elle, je comprends maintenant le pourquoi de beaucoup de choses que je ne saisisais pas avant. Mais il reste encore un point obscur : cette force supérieure à laquelle vous avez fait allusion, sous quelle forme se concrétise-t-elle ?

Précepteur : — La force supérieure est celle qui émane des intelligences très sensibles, comblées par la Loi de la sagesse et habilitées à provoquer chez d'autres des développements satisfaisants, à travers des apprentissages ordonnés et patients.

Comme je vous le disais, l'être, éveillé à des réalités d'une telle nature, sent – et doit le sentir par la loi impérieuse de fréquence et de position – que s'allument en lui de nouvelles lumières. Ce sont elles alors qui doivent lui éclairer le chemin en lui permettant de découvrir à l'intérieur de lui-même des possibilités d'un ordre différent.

En se reliant à la force supérieure dont j'ai parlé, les puissances endormies de l'entendement se réveilleront, grâce à son influence. Cela se produira au fur et à mesure que le processus transformateur se réalisera et

que la conscience s'affirmera en pleine phase évolutive, en n'oubliant pas que « Celui qui veut parvenir à être ce qu'il n'est pas devra commencer par ne pas être ce qu'il est », comme le fait remarquer le principe logosophique.

Dans votre cas, vous êtes tel que vous êtes car vous conformez votre vie à « ce que vous êtes ». Avant, il n'existait pas en vous une orientation définie, comme celle que vous avez maintenant, qui vous aurait permis de cesser d'être celui qui s'interroge avec le doute pour être celui qui se répond avec le savoir.

Cesser d'être c'est cesser d'exister, que cette existence soit appelée être vivant, état psychologique, état de conscience, de chose, de temps ou de lieu ; c'est fermer un chapitre de l'existence pour en ouvrir un autre où l'on commence à être d'une autre façon.

Il vous sera facile de comprendre maintenant que dire : « Pourquoi suis-je ce que je suis ! », revient à dire : « Je n'ai pas encore essayé d'être autre chose ». Bien vite, cependant, vous cesserez d'être ce que vous êtes, si vous essayez de changer vos vieilles façons d'être pour d'autres qui sont nouvelles et meilleures et, surtout, si vous commencez à vivre une vie d'enrichissement moral, intellectuel et psychologique, capable de changer la précédente qui, semble-t-il, ne satisfait déjà plus votre entendement.

Dialogue 41

LA LÉGENDE DE « L'ÂME ET LA CLÉ »

Précepteur : — Aujourd'hui est un jour paisible et serein, un jour qui invite à distraire nos pensées, à les emmener en promenade.

Dalmacio : — Je préférerais que vous nous donniez un des si nombreux enseignements que vous nous présentez habituellement sous forme de légende. Animés par votre accent, ils nous donnent l'impression que nous incarnons nous-mêmes les personnages qui jouent dans chacune des images décrites par votre génie singulier.

Précepteur : — C'est une bonne idée. De toute façon, il y aura une excursion et de la joie pour les pensées qui me suivent durant ce vol mental. Voyons si dans le mystère de mes souvenirs, je trouve quelque chose d'intéressant. Voyons ?... Oui : voilà une légende qui va sûrement vous paraître très suggestive : celle de « L'âme et de la clé ».

On raconte qu'il y a quelques milliers d'années, il existait un grand temple, construit, semble-t-il, plus par les anges que par les hommes. Personne ne savait avec certitude où il se trouvait, mais nombreux sont ceux qui assuraient l'avoir vu et y être entrés. Ce récit provient d'un ancien, qui, en le racontant à son entourage, fit en sorte qu'il se répande prodigieusement au fil des générations.

Or, la légende dit que ce personnage était un officiant du mystérieux temple, au sein duquel il remplissait la fonction d'« étoile ». On donnait ce nom à ceux qui offi-

ciaient en tant qu'observateurs ; ils devaient rester là, immobiles, comme les étoiles du firmament, les yeux fixés sur tout ce qu'ils surveillaient et les oreilles attentives à tout ce qu'ils écoutaient. Ils regardaient sans ciller, comme s'ils contemplaient l'infini. Dans ce temple, assure cette version, gardé par les grandes éminences de l'esprit, se trouvaient déposées les plus hautes vérités universelles. Un brouillard de faible densité enveloppait les nefs du temple lors des jours appelés de rituel, donnant aux officiants l'aspect d'êtres éthérés, incorporels.

Lors de l'une de ces occasions, l'ancien vit soudain une femme, une âme qui, attirée par une force étrangère, a réussi à découvrir le temple et a pénétré en son intérieur pour demander une faveur. Il vit aussi s'avancer vers elle le hiérophante qui, sans prêter attention aux gestes de la nouvelle arrivante, la conduisit entre les colonnes de la nef centrale vers une vaste enceinte. Selon lui, cela semblait être une âme qui avait beaucoup souffert. Des désirs évidents de libération se dessinaient sur son visage ; elle venait d'un monde perturbé, dans lequel il était déjà presque impossible de continuer de vivre.

Après s'être remise de ses premières impressions et incitée par le regard bienveillant du hiérophante, elle commença à lui poser de nombreuses questions auxquelles lui ne répondait pas. Comme elle insistait, on l'a emmenée dans une cellule obscure. Là, depuis une petite ouverture, l'âme perçut une voix qui, en silence, lui disait : « Ne posez pas de questions en ce lieu sur les choses de votre monde ; vous pourrez seulement apprendre ici des choses sur cet autre monde, à l'intérieur duquel vous vous trouvez. Laissez donc vos afflictions et essayez de vivre une nouvelle vie, avec patience et savoir ». Ce fut ce grand enseignement qui commença à lui communiquer de la paix.

L'âme a resurgi de sa profonde obscurité en peu de temps. Au fur et à mesure qu'elle éprouvait des sensations de bonheur chaque fois plus irrépressibles, tout

s'éclairait doucement autour d'elle. Elle put constater ainsi, avec surprise, qu'elle ne se trouvait pas à l'intérieur d'une cellule, comme elle l'avait senti et pensé lorsqu'elle avait été conduite à l'endroit où elle se trouvait à présent.

Le hiérophante, qui avait observé le changement se produisant en elle, s'approcha et lui dit : « Cette cellule, dans laquelle vous croyiez vous trouver, est celle qui opprimait votre vie en l'enfermant dans des limites pénibles. Il n'y avait pas de lumière en elle car l'obscurité de votre mente était très profonde. Mais vous avez pu voir avec grande surprise qu'après avoir reçu la première connaissance, vous n'étiez déjà plus à l'intérieur de cette cellule obscure, comme vous vous l'imaginiez. Votre mente se taisant finalement, votre agitation étant calmée, vous pouvez maintenant mieux voir, écouter et comprendre ».

Pendant qu'il lui disait cela, ils se promenaient tous les deux dans le temple, au milieu du brouillard. Soudain, l'âme s'arrêta et demanda au hiérophante : « Pourquoi vous couvrez-vous le visage de telle sorte que je ne vous ai encore jamais vu ? »

« Parce que les physionomies ne doivent pas vous distraire. L'important est que mon esprit vous parle et que vos oreilles l'écoutent. Êtes-vous venue ici pour satisfaire votre curiosité ou pour vous éclairer avec le savoir ? Dans le monde d'où vous venez, tous vivent pour l'extérieur ; dans celui-ci, vous devez apprendre à vivre pour l'intérieur ».

L'âme a non seulement écouté mais aussi senti le reproche et compris l'enseignement.

Pendant qu'ils parlaient, en passant par différentes portes, ils arrivèrent devant un grand coffre, à l'intérieur duquel – assure la légende – étaient déposés les secrets les plus estimables de la Création. Le hiérophante l'ouvrit lentement. Ensuite, s'adressant à l'âme, il lui dit d'une voix grave : « Regardez !... », « Que Dieu soit loué ! »

s'exclama-t-elle sans comprendre, mais éblouie par l'enchantement du mystère. S'élevant du coffre, un nuage léger se condensait et tombait sur eux comme de la bruine presque impalpable. En même temps, le hiérophante expliquait quelque chose sur la formation du monde. Finalement, il dit : « Cette eau insubstantielle que vous sentez tomber sur vous est la même qui, depuis des siècles, humidifie l'âme des hommes. C'est le signe qui relie le divin à l'humain, parce qu'il scelle le pacte qui établit la permanence de l'espèce dans laquelle Dieu mit le meilleur de sa Création, en la faisant à Son image et à Sa ressemblance ».

Cet enseignement et d'autres, élevés au rang des grandes connaissances, furent donnés à cette âme, qui éprouvait la sensation que tout ce qu'elle voyait et entendait se déroulait au cours d'un temps très long, impossible à calculer.

Au bout de quelques instants, le hiérophante fit signe à l'âme qu'elle devait se retirer et retourner dans son monde. Il ajouta, avec ces mots : « Vous avez pénétré dans ce temple et je vous ai permis de voir et d'écouter des choses très grandes. Emportez-les avec vous et gardez-les dans votre cœur, qui est aussi un coffre comme celui que vous avez vu ici. Fermez-le à clé et, avant de quitter ce lieu, jetez-la dans le temple ou, si vous avez le courage, partez avec elle. Si vous faites la première chose, vous saurez déjà où la trouver si vous avez besoin de l'ouvrir, mais si vous l'emportez avec vous, ne la remettez à personne, puisque si d'autres personnes convoitent votre savoir, elles vous feront perdre ce qui, aujourd'hui, vous appartient. Vous ne devez jamais l'ouvrir devant des yeux indiscrets, car la vérité cachée dans ce mystère s'évaporerait aussitôt. Ce n'est pas un ordre que je vous donne ; c'est un avertissement, un conseil. Jetez la clé maintenant ou, si vous préférez, emportez-la. Elle est symbolique mais aussi réelle que celles qui ouvrent les portes les plus inaccessibles ».

Avec la clé entre ses mains – conclut la légende –, l'âme arriva jusqu'aux portes de ce temple grandiose. Là, elle dû lutter terriblement contre les pensées qui voulaient la lui arracher, en la poussant à l'indiscrétion. Face à la crainte de perdre tout ce qu'elle emportait, elle tendit sa main droite et l'ouvrit lentement. Finalement, elle laissa tomber la clé et, fermant la porte derrière elle, remplie de bonheur, elle partit sur le champ.

Dalmacio : — C'est une belle légende, dont les images, traduites dans le langage de notre compréhension, nous transmettent des enseignements justes et instructifs. Je comprends que nous devons toujours être attentifs à tout ce qui survient autour de nous pour être les témoins conscients de nos actes, surtout de ceux qui présentent le plus d'intérêt selon le jugement de la postérité, cette postérité que, comme vous l'avez déjà expliqué, nous vivons constamment quand nous jugeons nos actes d'hier. L'âme qui a pénétré dans le temple est celle qui, lassée des artifices du monde, recherche les réalités d'une vie meilleure. L'oppression de son ignorance, qu'elle assimilait à une cellule étroite, disparut quand elle apprit l'existence d'autres formes d'être et qu'elle sentit la vie, avec les prérogatives inestimables de pouvoir être plus utile et capable de servir l'humanité avec réussite.

Précepteur : — Vos réflexions sont très judicieuses. Vous remarquez déjà comment toute légende possède un fond de vérité qui, lorsqu'on le découvre, prodigue de nouvelles lumières à l'intelligence.

Dalmacio : — C'est ainsi que je le comprends, effectivement. Seule la partie finale me fut moins accessible. J'aurais besoin de votre aide pour connaître la signification de la clé symbolique à laquelle fait référence la légende.

Précepteur : — La clé est la discrétion. Elle tire les verrous inviolables de l'honnêteté spirituelle et protège l'être des égarements de l'inconscience. Personne ne remet, par exemple, les clés de sa propre maison à des mains étrangères sans s'exposer à subir les conséquences d'un pillage et d'autres faits plus graves encore.

Dialogue 42

*POURQUOI LES CONNAISSANCES TRANSCENDANTES,
COMME LES GRANDES VALEURS, DOIVENT
ÊTRE UTILISÉES AVEC DISCERNEMENT*

Bernardin : — Étant donné qu'il est plus que prouvé que les connaissances logosophiques ont énormément de valeur pour la vie, pourquoi ne les transmet-on pas à tout le monde pour que l'humanité puisse en bénéficier sans plus tarder ?

Précepteur : — À première vue, tout semble possible, mais au fur et à mesure que l'on se plonge dans le problème, on remarque qu'avant de lancer une vérité dans le monde, il est nécessaire de penser à beaucoup de choses. Les mots – ne l'oublions pas – ressemblent, d'une certaine façon, à l'argent : il y en a de grande valeur et il y en a aussi de peu d'importance. Ainsi, les termes vulgaires passent très rapidement de bouche en bouche, comme passent de main en main les monnaies de peu de valeur. Il n'arrive pas la même chose avec les billets ayant une unité élevée ; ceux-ci n'apparaissent pas aussi souvent en public, restant en lieu sûr, selon l'habitude, dans leurs demeures d'acier.

Les mots du savoir, prononcés par ceux qui possèdent la connaissance, circulent seulement, comme les valeurs monétaires élevées, quand il s'agit de sujets importants, ce qui en général arrive avec les rares personnes qui savent disposer d'eux avec discernement, sans jamais les dilapider.

Partager à loisir les valeurs de la connaissance logosophique reviendrait à distribuer subitement une fortune immense sans choisir ceux qui la reçoivent. Vous rendez-vous compte de ce qui se passerait ?

Bernardin : — Oui. Elle serait gaspillée sans profit.

Précepteur : — Exactement. En peu de temps, et parce qu'ils n'ont pas su l'utiliser, les privilégiés se retrouveraient dans les mêmes conditions qu'avant. Il n'est pas question, vous le voyez bien, de divulguer une connaissance d'une telle transcendance aux quatre points du monde. Cela devra se faire, bien entendu, mais en suivant le même processus requis pour toutes les choses qui ne doivent pas être gaspillées, c'est-à-dire en commençant par favoriser chez quelques-uns l'assimilation de cette connaissance, pour augmenter ensuite sans limites leur nombre, au fur et à mesure qu'elle deviendra familière dans les divers milieux où elle est acceptée et adoptée.

Dialogue 43

NÉCESSITÉ DE CONSERVER UN CHAMP MENTAL EXEMPT D'IMPURETÉS POUR QUE SA PRODUCTION SOIT ABONDANTE ET UTILE

Victorien : — Quand je parle avec certaines personnes, l'entêtement mental qu'elles manifestent pour admettre qu'un fait nouveau ou une connaissance nouvelle est possible m'impressionne souvent. Elles se ferment à toute réflexion, comme si elles avaient peur de perdre ce qu'elles ont ou de commettre un délit. Mais cela arrive souvent, précisément, chez des gens apparemment cultivés ou du moins dotés de capacité, d'expérience et de savoir bien supérieurs à la moyenne. Quelle explication conviendrait à cette espèce d'orthodoxie mentale qui rend le caractère de ces êtres irréductible et intempérant ?

Précepteur : — Les pièces qui restent fermées à la lumière du soleil et au contact de l'air sont sombres, humides et inhabitables. Vous pouvez appliquer la même image à ceux qui, avec une obstination incurable, conservent les fenêtres de leurs mentes fermées à la lumière vivifiante du savoir universel, préférant se dresser avec une insolence hautaine face à ce qui leur est inconnu, pour la simple raison qu'il n'appartient pas aux domaines de leur savoir gâté. Les pensées qui informent sur les nouvelles connaissances ne peuvent donc accomplir aucune mission là où on les rejette. Elles ne pourraient pas non plus respirer l'« air » pollué par les préjugés, qui rend l'obscurité mentale de ce type d'êtres plus dense.

Le cas de celui qui écoute des informations sur ce qu'il ne sait pas est différent, tandis qu'il ouvre sa mente et laisse la lumière de la connaissance l'éclairer, en ayant déjà la sensation que tout son environnement mental s'oxygène et devient respirable.

Il y a aussi ceux qui reçoivent avec méfiance la nouvelle pensée, ce qui leur fait voir et même comprendre que ce qu'elle transporte avec elle est faux ou qu'elle a de mauvaises intentions ; si une telle susceptibilité persiste, la pensée revient à sa source d'origine, toujours disposée à rendre visite aux mentes qui l'accueillent avec moins, voire aucune méfiance.

Je pourrais vous mentionner, pour finir, ces cas où la mente de l'être qui la reçoit profite de cette pensée durant un temps, en savourant son action bénéfique, puis semble s'en désintéresser. Cette situation survient parce qu'il n'a pas été constant dans ses efforts et s'est abandonné dans les bras de l'inertie. Face à cette situation, la pensée s'en va, car il lui devient insupportable de rester là où elle ne peut pas remplir sa mission d'éclairer l'intelligence et d'enrichir la vie de celui qui l'héberge.

Nous pourrions représenter ce fait avec l'image du paysan qui, après sa première récolte, devient oisif jusqu'à consommer tout le gain obtenu. Son champ, auparavant cultivé, se remplira de mauvaises herbes, ce qui lui demandera ensuite beaucoup de travail pour les enlever, et le nouvel ensemencement devra certainement subir les effets de cet abandon. Il n'arrive pas la même chose à celui qui conserve toujours son champ dans d'excellentes conditions, car il obtiendra indiscutablement de chaque ensemencement les meilleurs résultats.

Il est opportun de dire ici que rien n'est plus enclin à se remplir de mauvaises herbes psychologiques – préjugés, faux concepts, croyances absurdes, idées arbitraires, inhibitions, etc... – que le champ

mental car peu nombreux sont ceux qui s'occupent de lui suffisamment. C'est pour cette raison que toutes les semences qui volent dans les environnements mentaux vont s'y arrêter, sachant que ce sont justement les mauvaises semences qui s'enracinent et s'étendent avec le plus de facilité, en provoquant des fléaux – idéologies extrémistes – qui nuisent ensuite considérablement à l'humanité. En revanche, les bonnes semences ont besoin d'être cultivées sur une terre propice, en arrachant autour d'elles les mauvaises herbes et en améliorant chaque culture par une sélection rigoureuse, pour que la semence offre, par la suite, le plus grand profit.

Dialogue 44

L'ÊTRE QUE NOUS AVONS TOUS OUBLIÉ,
AUQUEL PERSONNE NE PENSE ALORS QU'IL EST
ESSENTIEL POUR NOTRE VIE

Anastase : — Pourriez-vous m'indiquer un élément auquel je n'aurais jamais pensé ?

Précepteur : — Nombreux sont, en vérité, les points que je pourrais aborder en sachant d'avance qu'ils ne constituèrent pas votre préoccupation ni furent motif d'aucune idée de votre part. Je pourrais facilement vous contenter. Écoutez.

Il existe un être que tous, sans exception, ont oublié ; s'ils s'en sont souvenus de temps à autre, ce fut de façon circonstancielle, mais ce souvenir fugace ne remplit pas la mission que je vais lui assigner, raison pour laquelle je me sens poussé à déclarer son oubli général. Cet être est l'enfant que chacun a été, celui qui nous a offert les meilleurs jours de l'existence et à qui, pourrions-nous dire, nous devons une grande partie de ce que nous sommes aujourd'hui.

Anastase : — C'est certain. Notre souvenir ne projette seulement que quelques espiègleries et même quand cela arrive, c'est plutôt de manière involontaire. Je pense que, de même que les âges se succèdent, les pensées de chacun d'eux nous font oublier celles d'avant.

Précepteur : — On peut penser, si vous voulez, que l'adulte est la continuation de l'enfant, mais ce à quoi on ne pense jamais, c'est que l'enfant meurt dès que l'homme naît. Maintenant, je vous demande : Qui se souvient de

l'enfant mort ? Au milieu de leur âge mûr, quels sont ceux qui rendent hommage de leurs sentiments à cet enfant que nous avons seulement vu avec les yeux de l'innocence ? Cependant, combien l'évocation de cet âge tendre adoucit les durs moments de la vie, surtout quand nous devons traverser des chemins hérissés de dangers !

Celui qui pense à cet enfant et le contemple à travers ses souvenirs, en l'observant dans ses jeux, dans ses pensées, dans ses inclinations et dans son innocence, verra tout ce qu'il a à apprendre de lui et tout ce qu'il lui doit ; mais encore : tout ce qu'il devrait conserver de ce petit pour qu'aujourd'hui, grand par la taille et par l'âge, il lui soit donné d'éprouver au moins quelques-unes de ces sensations innocentes mais agréables qui ont offert à sa vie ses meilleurs moments.

Ce serait bien si chacun se rappelait de cet enfant, celui qu'il a été, celui qui est mort. Qu'il s'en souvienne beaucoup, car dans ce souvenir se trouve implicitement la liaison entre l'existence actuelle et celle qui a été, et l'oubli non seulement détruit le lien qui les unit, mais aussi la propre sensibilité.

Nombreuses sont les réflexions qui viennent à la mente quand le souvenir converge vers l'enfant ; mais il est nécessaire de l'évoquer souvent pour qu'il nous inspire des choses auxquelles nous n'avions pas pensé jusqu'ici.

Si nous avons oublié notre propre enfant, celui qui est mort, nous avons commis avec cela, peut-être sans le vouloir, un crime symbolique : le jeune mourra aussi et, ainsi de suite, ce que nous sommes ou ce que nous avons été à chaque âge. Toute notre vie se dissipera ainsi dans l'oubli et, sans que nous la sentions, mourra en nous lentement.

Dialogue 45

EXPLICATION SUR LES RÊVES

Saül : — Depuis un certain temps s'accroît en moi un désir vif de connaître le fond réel des rêves, c'est-à-dire la fonction qu'ils exercent dans la vie humaine et l'importance que nous devons leur accorder dans l'ensemble de nos expériences.

Précepteur : — Ceci est un sujet qui requiert une très grande prudence, puisque nous devons bien garder à l'esprit que les rêves ne sont sujets à aucune vérification externe et que nous nous retrouvons seulement avec la référence que nous nous faisons à leur propos. Celui qui raconte un rêve, par exemple, ne peut pas affirmer qu'il le fait avec exactitude. L'imagination intervient très souvent dans ces cas-là pour remplacer les parties dont on ne se souvient pas ou pour donner une plus grande force à ce que l'on a cru rêver. Tout d'abord, classons les rêves en deux configurations différentes : les lucides et les confus, les premiers étant beaucoup moins fréquents que les derniers.

L'unique faculté de la mente qui agit pendant que l'être dort est celle du rêve ; les autres se reposent toutes. Sans aucun doute, elle est la soupape de soulagement psychique qui permet, sans déséquilibrer le système mental, de décongestionner la mente du tas de pensées qui ont agi la veille, presque toujours

attirées par les situations difficiles ou consultées à propos de la façon de les affronter.

Plus d'une fois, l'allègement mental opéré durant le rêve apporte, au réveil, les solutions que l'intelligence s'est efforcée, en vain, de trouver durant le jour. Il y a des fois, en revanche, où ce que l'on rêve est inexplicable à cause de l'incohérence, de la déformation ou de la qualité des épisodes dont on se souvient. Cela est dû au fait que la faculté du rêve agit en marge de la conscience, sans que l'intelligence intervienne dans son fonctionnement. On pourrait très bien dire que c'est une faculté folle ; cependant, elle n'a fait perdre la tête à personne. D'autre part, quand l'être évolue, il arrive à la discipliner et même à l'utiliser consciemment.

Saïil : — Votre explication est très originale, instructive et claire. Pourriez-vous me donner quelques éléments en plus, qui m'instruisent sur la façon d'utiliser consciemment cette faculté ?

Précepteur : — Non. Pour le moment, vous devrez vous contenter de ce que je vous ai donné, et c'est beaucoup. Il y aura sûrement une occasion de reparler de ce point dans le futur. De plus, en me proposant le thème des rêves, vous deviez avoir un motif spécial qui vous préoccupait, n'est-ce pas ?

Saïil : — Effectivement. Si vous me le permettez, je vais vous raconter un rêve que j'ai fait il y a peu de temps et qui pourrait bien être catalogué parmi les lucides, à en juger par la netteté avec laquelle je m'en suis souvenu. Je dois d'abord vous dire que la veille, je m'étais senti agité et violent, à la suite de contrariétés provoquées par mes tâches et ma vie familiale. Je me suis donc vu en rêve dans une immense forêt où des monstres aux gueules répugnantes et aux regards terribles, pareils à des crapauds géants, s'approchaient pour lécher mon corps frémissant d'épouvante. Tout à coup, tandis que je m'enfonçais davantage dans la forêt, assombrie par

la végétation dense, je me suis senti poursuivi par des fantômes et des démons aux longs bras décharnés, qui semblaient me toucher, tandis que je faisais des efforts inutiles pour fuir. Les ombres lugubres n'arrêtaient pas de barrer mon chemin, en me disant : « Ne fuis pas ; viens t'amuser avec nous en faisant peur aux pauvres esprits qui s'égarerent dans ces lieux ! ».

Je sentis tout à coup qu'ils me liaient un pied en l'attachant fortement ; je regardai et vis une plante semblable à une pieuvre dont les tentacules me tenaient prisonnier, et deux yeux fixes, d'un regard irrésistible, rivés sur moi, tandis que j'avais l'impression qu'ils étaient en train d'aspirer ma vie, que je sentais peu à peu faiblir. Revenu à moi, je me trouvai en train de me promener joyeusement dans une vallée pleine de fleurs, respirant avec un profond soulagement, comme si celui-là avait été un rêve et celui-ci une vérité ; et je me disais : Merci, mon Dieu, car c'était un rêve ! Mais à peine je me disposais à me reposer quelques instants sur l'herbe fleurie et tendre que de terribles et énormes vipères avec des cous de girafes et des têtes de boucs aux cornes pointues, pour les unes, ou de sangliers aux dents affilées et aux crins hérissés, pour les autres, apparurent comme par enchantement, obéissant peut-être à une exhortation maligne. Seigneur, quel sursaut ! Tout se transforma à ce moment en un nid infernal de monstres effrayants qui m'entouraient pour me dévorer. Et le pire : mes jambes, engourdis, n'obéissaient pas à mon fort désir de courir. Je fis cependant quelques pas, comme je pus. Subitement, mon pied droit s'enfonça dans un trou, très vite transformé en une profonde caverne ; c'est à ce moment-là que toute cette légion d'horreurs courut vers moi, lançant des cris effrayants, comme s'ils s'apprêtaient à se disputer la proie que je représentais. Je sentis que je m'enfonçais de plus en plus jusqu'à ce que tout mon corps se mélange à la terre

molle, me recouvrant entièrement et, presque sans respirer, j'apparus au milieu d'une grande ville qui m'était familière, parcourant des lieux où il y avait des gens qui parlaient de moi. Je les entendais, mais eux ne me voyaient pas. En les observant, je vis que, tandis que certains se souvenaient de moi avec affection, d'autres disaient beaucoup de choses mauvaises en faisant référence à ma personne, et je vis les pensées qui allaient d'une mente à une autre en se cachant dans des manteaux subtils qui, compris-je, étaient faits d'hypocrisie et de mensonge.

Ensuite, je suis allé rôder dans d'autres endroits et je suis arrivé dans une vieille maison ; il y avait à l'intérieur un enfant, qui me ressemblait quand j'étais petit. Attendri, je me suis approché pour l'embrasser, mais il prit peur et commença à pleurer, jusqu'à ce qu'arrivent ses parents, dont il ne me fut pas donné de voir les visages, car il m'arrivait ce qui arrive avec ceux que, parce qu'on les voit très souvent, l'on ne regarde pas vraiment.

Quand l'enfant alla au lit et s'endormit, je vis un être semblable à un ange qui s'approchait de lui et, le cachant à ma vue avec ses gazes légères, il lui parlait de choses qui étaient pour moi comme des réminiscences de quelque chose que j'aurais entendu ou vécu il y a longtemps, sans parvenir à trouver quand ni dans quelles circonstances. Je remarquai que l'enfant devenait resplendissant et que les choses qu'il disait ne correspondaient pas à celles que l'on dit à son âge, mais plutôt aux âmes adultes, ce qui me remplissait à la fois de surprise et de crainte.

Quand l'ange s'en alla, je suis resté extasié en contemplant l'enfant, jusqu'à ce que je sente que sa respiration était la mienne et que moi-même j'étais cet enfant. Quand il ouvrit enfin ses yeux, je vis à travers eux ses vêtements, reconnaissant en eux ceux que moi-même j'avais utilisés, et je vis aussi beaucoup

d'autres choses qui me furent chères ; mais les pleurs me troublèrent et j'éprouvai un grand chagrin.

Un mouvement brusque secoua tout mon être et, comme si j'avais des ailes, je me déplaçai jusqu'à une vaste propriété dans laquelle se trouvait un château entouré de parcs et de forêts touffues. J'y pénétrai et je pus voir qu'autour d'une grande table un grand nombre de personnes, apparemment invitées, prenaient leur goûter. Alors que je savais que les maîtres de maison étaient là, présents, je n'ai pas réussi à les découvrir. J'ai erré d'un point à un autre du palais, en ayant l'impression que je me trouvais là il y a longtemps.

Un gazouillement de rires m'attira jusqu'à des arbustes originaux, autour desquels couraient avec grâce quelques enfants, se distrayant avec leurs jeux favoris. Je m'arrêtai un bref instant pour les contempler lorsque, élevé par une douce brise, je me sentis transporté jusqu'au même endroit où mon rêve commença, mais avec une différence : au lieu des monstres, de doux animaux peuplaient la forêt.

Le bruit inattendu d'une porte qui se refermait interrompit mon rêve. Réveillé, je me sentais encore angoissé et le cœur palpitant.

Précepteur : — Je vais vous donner l'interprétation de ce que vous m'avez exposé : les monstres d'aspect ténébreux et avec des langues baveuses qui vous sont apparus sont les pensées d'origine perverse qui déambulent à travers le monde à la recherche de victimes qu'elles convertissent ensuite en instruments de leurs cruautés les plus impitoyables et inqualifiables. Les pensées de crime, par exemple, après avoir appliqué les sinistres plans qu'elles élaborent dans les mentes propices, les abandonnent et vont en rechercher d'autres dans lesquelles instiller leur venin. Et si, en passant, elles trouvent quelqu'un qui a, à cet instant, un moment de faiblesse, elles pénètrent à l'improviste dans leur

mente et luttent jusqu'à troubler leur raison et se rendre maîtres de la victime pour lui faire commettre une bêtise, dont les proportions ne sont pas toujours faciles à prévoir ou calculer.

Ces autres fantômes ou démons dont les bras décharnés voulaient vous attraper sont des pensées de vice qui poursuivent les êtres n'importe où, leur barrant le chemin afin d'attirer l'attention de leurs mentes vers des fins mesquines et répudiables, en essayant de soumettre leur volonté tandis qu'elles vivent dans l'imagination des idées fascinantes et d'aspects passionnels.

La vision de la plante qui ressemblait à une pieuvre symbolise les pensées sournoises qui ont l'habitude de s'introduire dans les mentes en les travaillant jusqu'à les obséder avec une idée fautive qui, en se fixant aux côtés de l'imagination, perturbe à tel point les êtres possédés par elle qu'ils ne se rendent pas compte de la succion constante de ce monstre qui, s'il n'est pas éliminé, finit par détruire leur existence.

Le passage de la promenade dans la vallée représente l'homme lors de ces moments de calme apparent où, ayant trop confiance en lui, il laisse errer ses pensées favorites et néglige sa mente. Tout à coup l'assaillent des pensées d'un caractère ou d'un autre, proches de ses préoccupations quotidiennes, qui s'entremêlent avec d'autres de pire espèce, menaçantes et avides de l'attaquer si elles le prennent au dépourvu. C'est ainsi qu'elles arrivent parfois à encercler autant la raison que l'intelligence, de telle sorte que l'être, disons, se trouve à leur merci et ne réussit pas à aller ni en arrière ni en avant, jusqu'à ce qu'il arrive à se libérer d'une situation aussi délicate et difficile ou que survienne son effondrement moral et civil, figuré dans votre rêve par la chute dans le trou ou la caverne ; une fois tombé, tous se jettent sur

lui, comme cette légion de monstres féroces que vous avez vue. Ensuite survient ce qui se passe toujours quand une personne disparaît : ses parents, ses relations et ses amis émettent un déluge de commentaires, favorables ou adverses, comme ceux que vous avez pu entendre dans cette grande ville et qui semblaient se référer à vous, à en juger par ce que ces gens disaient, les uns bêtement et les autres avec une affection réelle.

Vous êtes allé ensuite dans un endroit qui vous a semblé familier, où il y avait une vieille maison. Vous avez vu à l'intérieur de cette dernière un enfant semblable à vous quand vous étiez petit et qui, lorsque vous avez essayé de le caresser, a eu peur et commença à pleurer. Comme ils l'ont entendu, ses parents sont arrivés, mais vous ne pouviez pas voir leurs visages car ce n'est pas permis, puisque le visage du père ou de la mère est un seul visage à travers tous les cycles de l'évolution humaine.

Voilà ce que je peux vous dire jusqu'ici sur votre rêve étrange ; mais cela ne vous servira à rien de savoir ces choses si votre évolution n'est pas à la hauteur de ce que demande toute conscience dépassée.

Saül : — Je trouve extrêmement intéressant tout ce que vous m'avez expliqué mais vos derniers mots m'ont laissé un peu confus. En vérité, je ne comprends pas pourquoi il ne me servirait à rien de connaître ces aspects si précieux que vous me transmettez à propos des rêves.

Précepteur : — Parce que toutes les connaissances transcendantes se relient entre elles et s'expliquent même en se complétant entre elles, alors que lorsqu'on les acquiert isolément, elles perdent beaucoup de leur force vitale, même si elles servent toujours, bien sûr, comme instruction, jusqu'à ce qu'on les incorpore définitivement dans le patrimoine individuel.

Dialogue 46

CONCERNANT UNE CERTAINE DÉFICIENCE
DES MENTES INCULTES, QUI LES FAIT
RESSEMBLER AUX ANCIENS PHONOGRAPHES

Victorien : — Pour quelle raison la mente de beaucoup de personnes peu cultivées est-elle similaire à ces phonographes du début du siècle, aussi criards qu'insupportables ? On dirait que chez de tels êtres leur bouche même semble se transformer parfois en un large cornet en fer-blanc d'une industrie primitive.

Précepteur : — Les gens incultes ou d'instruction faible ont l'habitude invétérée de répéter des centaines de fois tout ce qui les impressionne vivement, et on sait qu'ils captent plus par l'impression que par l'entendement tout ce qu'ils écoutent ou ressentent. C'est ainsi que s'impriment dans leur membrane mentale des potins et des épisodes qui, de par leur caractère, leur conviennent à merveille pour échanger des commérages.

Une fois les disques mentaux enregistrés avec ce qui arriva à celui-ci ou ce qu'a dit celui-là, ils tournent ensuite avec insistance jusqu'à constituer un véritable cauchemar, à l'instar des disques rayés ou abîmés.

À l'époque du phonographe, nombreux sont ceux qui mettaient toujours le même disque, faute de ressources pour en acquérir d'autres. Il arrive la même chose chez les êtres auxquels nous nous référons : leur pauvreté morale les empêche de renouveler le répertoire et la pointe continue de casser le son jusqu'à ce qu'ils se rappellent de la changer.

Les personnes cultivées ont amélioré l'instrument primitif au point de le convertir en un appareil complet d'excellente qualité. Chez elles, la membrane mentale enregistre des disques d'une autre nature. Chez certaines, les classiques dansent au son de sublimes concerts, sonates, symphonies, moments musicaux ; chez d'autres demeurent imprimées des teintes sociales, scientifiques, politiques, philosophiques, artistiques, etc... éminentes, se constituant en maîtres d'une discothèque mentale tout à fait digne d'éloge.

Victorien : — Ce qui est mauvais, dans ce cas, c'est que ceux qui utilisent toujours le même disque s'étourdissent, et encore pire : en s'unissant à plusieurs dans des conditions pareilles, loin de se comprendre, ils s'étourdissent encore plus.

Précepteur : — En effet. Il est possible d'observer ce phénomène dans divers milieux, et même entre les nations, lesquelles, sans parvenir à s'entendre, répliquent en soutenant chacune des points de vue diamétralement opposés jusqu'à ce que la confusion règne. On doit cependant admettre une chose : tandis que le dispositif mécanique enregistreur de sons, constamment perfectionné, parvient actuellement à reproduire avec une pureté absolue les notes musicales les plus harmonieuses jusque dans leurs nuances les plus délicates, en obtenant une extrême pureté et une copie parfaite de la voix de l'homme, ce dernier a seulement amélioré dans une infime proportion son dispositif psychologique de réception et de transmission mentale de ses idées et pensées, raison pour laquelle la majorité des personnes sont loin derrière ceux qui ont dépassé les formes et les contenus rudimentaires avec l'intention de gravir les sommets du domaine philosophique, artistique ou scientifique.

Dialogue 47

CONCERNANT L'ACTIVITÉ ET LE REPOS.

LES MANIÈRES DE LES ABORDER

Olivier : — Une des expériences logosophiques qui ont le plus attiré mon attention est celle qui nous pousse à être toujours actifs mentalement, comme condition indispensable pour obtenir des réalisations effectives, c'est-à-dire de caractère permanent. Dans le cas contraire, semble-t-il, les grands avantages que préconisent la Sagesse logosophique ne pourraient être obtenus. Je crois cependant qu'il n'est pas absolument nécessaire de maintenir un rythme constant d'activité mentale, car se fatiguer la mente avec de perpétuelles allées et venues de pensées pourrait être préjudiciable.

Précepteur : — Tout dépend de comment on considère et on comprend les choses. En premier lieu, la méthode logosophique établit que les moments intenses d'étude ou d'activité mentale doivent être suivis d'autres moments de repos, durant lesquels il est recommandé de distraire notre attention avec des choses utiles, au lieu de se consacrer à des distractions puériles. De cette façon, la mente reçoit une compensation heureuse, qui la repose dans un calme profitable et la prépare, à la fois, pour une nouvelle activité. D'autre part, le repos physique et psychologique que fournit le rêve durant la nuit est plus que suffisant pour rétablir les affaiblissements produits durant la veille.

Olivier : — Cela veut dire alors que le repos est nécessaire à la mente, mais toujours en étant envisagé de manière

profitable et en l'alternant avec des études intensives.

Précepteur : — Pour une plus grande compréhension, je vais vous présenter une comparaison, faites-y attention : les enseignements logosophiques sont comme de l'eau cristalline qui s'écoule sur un lit fécond. D'une part, ils apportent la force fertilisante, d'autre part, ils calment la soif. Ne laissez pas cette eau stagner dans votre propriété, car vous courez le risque de convertir en marécage ce qui aurait dû être une vallée féconde.

Comme on peut l'apprécier dans la Nature même, la vie, pour accomplir ses cycles de renouveau, doit être, tout comme l'eau, en activité permanente. Tout instant inactif tend toujours à se prolonger plus que de raison, en se transformant en paresse.

Vous conviendrez alors avec moi que pour éviter de tomber dans un laisser-aller aussi séducteur, les préceptes logosophiques fixent ou établissent comme norme une activité qui exclut toute inaction, toujours nocive.

Dialogue 48

CAUSES DES MAUX DONT SOUFFRE L'HUMANITÉ ET MOYENS DE LES ÉVITER

Flavio : — Parfois, quand je pense à cet état de suffisance présumptueuse dans lequel vit l'humanité, quand je contemple l'énorme incompréhension qui agite les mentes des hommes, en causant une anxiété permanente face à la crainte d'une nouvelle hécatombe mondiale, j'essaie de comprendre, sans y parvenir, pourquoi surviennent ces malheurs qui viennent si souvent ravager le monde au cours du siècle présent.

Précepteur : — Il est très logique que l'on ne puisse évaluer d'un simple regard comment sont les choses, ni comprendre un tel débordement de passions et de malheurs qui s'abattent sur l'homme, dans une adversité cruelle.

Flavio : — Plusieurs fois, j'ai entendu dire que ces malheurs sont dus à l'injustice de Dieu, et j'ai vu les gens se rebeller, dans des colères ardentes, en imaginant qu'ils étaient poursuivis par une fatalité implacable, contre laquelle on ne peut rien faire. Quand je remarque la quantité de victimes innocentes qui paient un tribut si cruel lorsque se rompent les digues de la paix humaine, ce doute ronge mon intérieur et je voudrais l'extirper : ces grands châtiments qui flagellent l'âme sont-ils justes ou injustes ? Le fait de ne pas avoir encore obtenu la capacité de discernement qui me permettrait de trancher sans me tromper une question si difficile est pour moi un véritable tourment.

Précepteur : — Pour parvenir à ce discernement, il est nécessaire de se placer au centre même du problème et d'examiner les causes possibles qui ont provoqué et provoquent encore les grands malheurs humains.

Voyons. Quand un homme commet des erreurs, il expie ses écarts en récoltant éventuellement des fruits amers. Or, quand c'est un peuple qui les commet, si celles-ci ne sont pas corrigées par la propre réaction ou par le rajustement de la loi sévère des conséquences qui rétablit l'équilibre perdu, tôt ou tard il devra expérimenter les situations angoissantes qu'il a créées et qui, selon leur ampleur, peuvent même déboucher sur de sérieux conflits. Ainsi de suite, nous arrivons à l'humanité même. Les erreurs commises par cette dernière dans le passé ont compromis le présent des hommes et, de la même manière, celles qu'elle commet dans le présent compromettront son avenir. En suivant cette même relation de causes et d'effets, ses réussites ont logiquement eu la vertu d'assurer les jours heureux qu'elle vécut dans la paix.

Lorsque les erreurs s'accumulent d'une génération à une autre, le poids des responsabilités augmente, tandis que les problèmes s'agrandissent et les difficultés augmentent. Des conflits mentaux accentuent ensuite les éloignements et dès que les susceptibilités internationales sont effleurées surviennent des crises qui débouchent sur des guerres impitoyables.

Flavio : — Vous m'avez expliqué, de façon logique, simple et claire, la cause du plus grave des maux sociaux, qui endeuille l'humanité de façon – dirais-je – permanente. Pourvu que cela puisse être compris à temps.

Précepteur : — Oui ; et pourvu qu'on comprenne aussi que ce n'est pas la fatalité ni l'injustice de Dieu qui a produit le désaccord, le malheur et les grandes souffrances, mais bien les erreurs, les abus et l'intempérance des hommes d'hier et d'aujourd'hui, qui ont hypothéqué le bonheur et la paix humaines.

Ainsi, quand arrive le moment des échéances, il n'y a, semble-t-il, pas de solvabilité morale et spirituelle capable d'annuler l'engagement contracté. Une fois terminés les sursis, c'est-à-dire la tolérance des lois universelles, l'humanité cherche à fuir sa responsabilité, devant alors à ce moment-là payer son manquement avec des vies jeunes et des sacrifices de tout ordre.

Flavio : — Votre explication m'encourage à vous faire part d'une autre de mes inquiétudes. En observant l'état actuel de l'humanité, il est facile de se rendre compte de l'existence d'une désorientation alarmante à propos des perspectives présentes et futures, tout comme d'une incrédulité accentuée, motivée peut-être par les exigences chaque fois plus grandes du tempérament humain. Pourriez-vous m'éclairer à ce sujet ? J'aimerais savoir quelles causes le déterminent et quelles solutions il pourrait y avoir.

Précepteur : — L'humanité passe certainement actuellement par des moments très difficiles. Cela est dû à l'exacerbation des passions qui aveuglent les hommes, un indice sûr que les êtres se déshumanisent petit à petit alors que l'influence bienfaisante de leurs sentiments diminue de jour en jour. Ils ne ressentent déjà plus comme avant et n'éprouvent plus la saveur ineffable de la vie lorsque celle-ci se déroule dans la plénitude de ses prérogatives, libre des entraves qui la tyrannisent. Aujourd'hui, ils deviennent insensibles même à ce que leur âme et leur cœur humains possèdent de plus cher : leurs attributs, leurs qualités, leurs affections.

Les hommes disent qu'ils luttent pour leur propre subsistance et celle de leurs familles, mais ce qui est sûr c'est que chaque jour ils la rendent plus difficile, au point que toute prétendue stabilité économique devient inaccessible pour la majorité.

Lorsque les hommes travaillent en produisant sans marchandages, il est absolument certain qu'il y a davantage de paix et d'abondance ; mais si, avec un

effort moindre, ou même sans effort du tout, les mentes de beaucoup d'entre eux veulent plus que ce qu'ils ont, les conséquences ne se font pas attendre. L'inquiétude et le trouble se propagent jusqu'à déboucher sur la violence. Si nous ajoutons à cela les ambitions, qui enflamment beaucoup de mentes dominées par le désir de suprématie, nous voyons comme tout converge pour déterminer les motifs de la désorientation actuelle qui règne sur le monde. Le manque de foi, dont la cause réside dans la mauvaise habitude de fausser les concepts et de dénaturer les mots de plus haute signification pour la vie de l'homme, est le résultat de la confusion à laquelle on est arrivé. Cela a induit l'apparition d'idéologies exotiques qui, converties en systèmes politiques, soutiennent des concepts totalement opposés aux véritables concepts, qui jettent les fondements de la façon de sentir et de penser du reste de l'humanité.

Il est certain que, par lui-même, l'homme n'a pas encore réussi à mûrir son entendement pour pouvoir atteindre la capacité morale et spirituelle qu'exige sa condition d'être rationnel et sensible nommé roi de la Création, un honneur dont il n'est pas encore à la hauteur, incapable, comme il se trouve, de s'élever jusqu'au sommet de la perfection humaine.

Dialogue 49

MÉTHODES ÉTRANGES ADOPTÉES AUTREFOIS POUR LA PRÉSERVATION DES IDÉES

Celesio : — Tous les peuples du monde ont une place dans l'histoire, mais tous n'offrent pas des pages aussi colorées et lumineuses que celles consignées par le peuple égyptien aux époques légendaires des pharaons.

On raconte et on affirme même qu'en ces temps-là il y avait des institutions qui étaient les gardiennes des trésors occultes du savoir, dans lesquelles on soumettait les aspirants qui voulaient y rentrer à une série d'épreuves difficiles après lesquelles seuls ceux qui réussissaient à les résoudre étaient acceptés. Il m'intéresserait de connaître votre parole respectable à ce sujet.

Précepteur : — Nombreuses sont en vérité les légendes qui ont été composées à ce sujet. Je vais faire seulement référence à un des si nombreux aspects que revêtaient ces sociétés mystiques, antérieures à l'ère chrétienne.

Parmi les nombreuses cérémonies et rituels qu'elles accomplissaient, se détachaient ceux qui concernaient les assemblées réalisées à de telles fins, celles qui étaient accomplies par des êtres du même niveau hiérarchique et avec des mérites prouvés pour pouvoir y assister. Une fois ceci décidé, on choisissait une image et on assignait à chacun de ceux qui devaient participer à l'assemblée ou au concile un fragment de cette image

afin qu'elle leur serve de signe de reconnaissance ou de sauf-conduit. Personne ne pouvait assister sans révéler auparavant celui qui lui correspond et si l'image était incomplète à cause de l'absence de l'un de ses membres, l'assemblée n'avait pas lieu.

Dans ces réunions, chaque participant exposait à son tour ses conceptions, mûries individuellement, à propos du grand sujet pour lequel ils étaient convoqués, celui-ci étant configuré par les progrès de chacun, qui pénétrait dans les champs les plus profonds de la Sagesse universelle, et par le concours de leurs connaissances au bénéfice de l'espèce humaine. Beaucoup de grands hommes de l'antiquité qui se distinguèrent dans les sciences, les arts et les lettres appartenaient à ces assemblées.

Comme l'atteste le souvenir de ces curieux actes, l'assistance à ces assemblées était si rigoureuse et les règlements si sévères qu'une absence n'était justifiée qu'en cas de décès. Ceux qui n'appartenaient pas au rang des congressistes savaient uniquement que la Grande assemblée allait se réunir et transmettre la lumière de la Sagesse à tous les sujets de la Création, mais il ne leur était pas donné de connaître ni le lieu ni la date.

De nos jours, cela aurait paru étrange et exotique, mais le fait est qu'à cette époque tous ces rituels avaient la vertu de susciter l'intérêt et d'éveiller le désir d'atteindre les cimes de la connaissance de tout ce qui était lié aux vieilles branches de l'arbre de la Sagesse.

Celesio : — Ce que vous venez de me dire est réellement curieux et de grand intérêt, car tout ce que fait ou conçoit l'homme, à quelque époque que ce soit, ne peut laisser indifférents ceux qui explorent et sondent le mystère de l'âme humaine.

Dialogue 50

AU SUJET DE LA DIÈTE MENTALE. NÉCESSITÉ DE NE PAS MÉLANGER LES CONNAISSANCES LOGOSOPHIQUES AVEC D'AUTRES DE NATURE DIFFÉRENTE

Maurice : — La Logosophie recommande une diète mentale à tous ceux qui veulent pénétrer dans les domaines de la haute science qu'elle représente. Comme je ne vois pas clairement la raison de ce conseil, j'apprécierais beaucoup de recevoir une ample explication de votre part.

Précepteur : — Comme il est très commun que tous ceux qui décident de pénétrer dans le vaste champ de la Sagesse logosophique viennent avec des mentes congestionnées par des milliers de lectures en tous genres, on estime prudent de conseiller cette diète mentale pour favoriser le processus de compréhension de l'intelligence et assurer les meilleurs résultats.

Maurice : — Je trouve cela très logique, mais ce n'est pas le cas pour celui qui doit maintenir cette diète tout au long de l'excursion logosophique, car on pourrait objecter alors le fait de vouloir éloigner délibérément le chercheur de toute autre référence ou étude qui pourrait lui servir d'appui.

Précepteur : — En vérité, les enseignements de la Logosophie constituent une nouvelle semence psychologique. Cette dernière, semée dans le champ mental individuel de celui qui la recherche, commence son œuvre féconde jusqu'à culminer avec une rénovation presque totale de la propre vie. Ce processus de rénovation

s'accomplit quand la vie maintient la qualité de la graine, ce qui s'obtient en ne la mélangeant pas avec des éléments étrangers qui la rendraient inférieure ou la feraient dégénérer.

Pour pouvoir se manifester, il est bien connu que la nature vivante, faisant loi dans les entrailles humaines, ne permet pas que des agents étrangers à elle interviennent dans sa fécondation. Obéissant à la même nature qui incarne les préceptes de cette loi, la Logosophie, en tant que force vivante, n'admet pas non plus que des éléments étrangers à elle perturbent la germination naturelle de sa semence. C'est pour cette raison que l'on recommande tant de ne pas dénaturer dans l'étude et dans la recherche le contenu essentiel de l'enseignement, en l'interprétant de façon superficielle ou erronée. S'il agit si profondément au bénéfice du dépassement individuel, il est logique de penser que cela doit obéir à quelque chose de supérieur, quelque chose qui, pour le moment, se trouve au-delà des possibilités de compréhension. Mais si cette réalité fait du bien, si on perçoit et on vérifie ses avantages en entrevoyant des manifestations futures de progrès, il est facile de discerner l'intérêt de ne pas s'éloigner de la recommandation à propos de la diète. Ceci, naturellement, donnera davantage de fermeté et de sécurité aux pas vers la conquête du Savoir logosophique.

Maurice : — Mais sera-t-il nécessaire de maintenir cette diète mentale tout au long de la vie ?

Précepteur : — Pas du tout. Elle est seulement prescrite pour les premiers pas, c'est-à-dire durant les premiers temps. Quand les préceptes logosophiques seront connus à fond, on pourra lire tout ce que l'on voudra, car les yeux qui réalisent la lecture seront déjà différents et différente sera la lumière de l'entendement.

Maurice : — Si c'est ainsi, je trouve la méthode non seulement originale mais aussi très juste car elle protège l'entendement de potentielles erreurs ou confusions.

Dialogue 51

EXPLICATION ORIGINALE CONCERNANT LES GÉNIES ET LES CÉLÉBRITÉS QUI ONT EXISTÉ DANS LE MONDE

Aparicio : — Dans l’histoire de l’humanité, le cas des célébrités et des génies qui étonnèrent le monde avec leurs dons extraordinaires est une des questions qui attendent toujours une explication fondée sur des raisons incontestables, surtout dans des époques précaires où seules les grandes inspirations permirent des manifestations d’œuvres merveilleuses, surgies d’âmes véritablement privilégiées. Ce que de tels êtres réalisèrent en œuvres d’art, en musique ou en littérature, tout comme en prouesses épiques, en sciences ou dans les autres champs des prérogatives humaines, l’intelligence la mieux dotée ne peut pas le réaliser même en consacrant toute sa vie à des entreprises semblables.

Anastase : — Je pense qu’il s’agissait d’êtres très évolués, dotés de conditions naturelles pour réaliser ces formidables prouesses cristallisées par leurs génies.

Aparicio : — S’il en est ainsi, nous devons admettre qu’ils ont évolué dans d’autres vies, puisque, dans celles où ils ont resplendi, il n’est pas possible de l’admettre car la majorité, pour ne pas dire tous, ont révélé leurs prodiges dès leurs plus jeunes âges.

Anastase : — Bien sûr ; pour pouvoir expliquer des faits comme ceux-ci, qui échappent à tout raisonnement, nous devons croire à la survie de l'âme.

Aparicio : — Cependant, ce n'est pas une raison très satisfaisante. Il doit probablement exister quelque autre motif, supérieur à notre entendement, que nous ne pouvons atteindre. Je considère que, pour éviter des erreurs dans l'interprétation de tels faits et sortir du plan incertain des croyances, il serait plus opportun de demander à notre précepteur et Maître qu'il nous éclaire à propos de ce sujet, étant donné que nous le considérons de grande importance.

Précepteur : — En vérité, vous vous référez à un sujet hautement intéressant et digne d'être éclairci. Vos tentatives d'explication à ce sujet coïncident, plus ou moins, avec ce que l'on dit dans les réflexions courantes, mais elles ne sont en aucune façon liées avec la cause qui provoqua et continuera de provoquer, de temps à autre, des faits similaires. Voici l'explication : à l'aube du monde, dans les premiers temps de l'existence humaine, les mentes des hommes se trouvaient dans un état embryonnaire et c'est pour cela qu'elles manquaient de ressources. Par manque de raisons et de stimulations qui les auraient rendus agiles, les êtres bougeaient avec lenteur. Les nécessités les obligèrent à utiliser la mente et, par conséquent, l'intelligence, qui commença ainsi à se manifester. Une fois passées ces époques lointaines, et au fur et à mesure que l'homme avançait vers des stades de civilisation plus élevés, commencèrent à se développer en lui, en suivant des processus très lents, ses possibilités mentales, tel événement coïncidant avec l'éveil des sentiments ou mieux encore, avec la première libération des sentiments de l'emprise des instincts, qui avaient maintenu jusqu'alors une suprématie indéniable sur les destins de l'individu.

Alors, tandis que les hommes se trouvaient avec leurs mentes à demi-éteintes et leurs états d'âme en

déclin à cause de leur impuissance morale et spirituelle, il se trouva que Dieu, leur Créateur, suprême intelligence, prenant d'abord l'un d'eux et, à travers les âges successifs, plusieurs autres, leur éveilla une faculté, une seule, en l'exaltant à un haut degré pour qu'ils fassent des prodiges avec elle, devant l'étonnement de leurs semblables. C'est ainsi que surgirent les grands génies et les artistes célèbres, non seulement dans l'Antiquité mais aussi aux époques moderne et contemporaine.

Le Créateur voulut, en vertu de ce fait, que les hommes mêmes se rendent compte que si cette possibilité existait chez un semblable, elle devait exister aussi, logiquement, chez tous les autres. Malgré la répétition périodique de tels événements, il fallut beaucoup de temps avant que les hommes fondent les premières écoles d'apprentissage dans le maniement des couleurs, des lettres et du ciseau, et parviennent à développer toutes les manifestations artistiques qui, dans un dépassement constant, apparaissaient dans l'âme humaine.

Cependant, personne ne comprit le sublime enseignement et, au lieu de voir, avec un bon entendement, la main de Dieu qui les réveillait de leur sommeil, les hommes se consacrèrent à diviniser ceux qui avaient été favorisés avec l'exaltation d'une faculté qui leur permettait d'exécuter des œuvres magnifiques dont le souvenir était éternel.

Anastase : — Alors ce n'était pas des êtres hautement évolués ?

Précepteur : — Non ; les êtres évolués ont une grande sagesse et on les reconnaît grâce à leurs efforts généreux et aux sacrifices héroïques qu'ils s'imposent pour enseigner à toutes les créatures humaines le chemin sûr du perfectionnement. Ce sont des êtres d'un niveau hiérarchique moral et spirituel très élevé, dont les vies constituent un exemple achevé de sobriété, d'équilibre, de tolérance, de patience et de magnanimité.

L'exaltation d'une seule faculté ne représente pas une évolution ; c'est comme une ivresse psychique qui débouche sur la frénésie artistique ou scientifique, produisant ensuite un vide moral qui a amené beaucoup d'artistes et de génies à l'alterner avec l'ivresse physique, pour fuir les heures monotones de la vie retirée. Cela n'arrive jamais chez les êtres évolués, car chez eux ce n'est pas l'exaltation d'une faculté de l'intelligence qui agit mais la Sagesse, signe de leur élévation morale et spirituelle.

De cette façon, loin de comprendre cette réalité sublime, les êtres ne virent pas le prodige manifesté chez un homme, mais celui que ce dernier manifestait dans ses œuvres.

Cependant, l'admiration et le ravissement que ces faits produisaient éveillèrent en eux le désir de les imiter, d'apprendre, bien que gauchement, à manier les instruments magiques et les accessoires avec lesquels ils donnaient forme à leurs créations et imaginations singulières, ce qui représente le premier résultat positif de cette intervention du Créateur.

Les mentes des hommes commencèrent ainsi à s'intéresser, en se consacrant à de nouveaux engagements, ce qui suscita un enthousiasme croissant et général. De nouvelles études surgirent un peu partout et les gens firent toutes sortes d'essais, en pressentant plus qu'en comprenant qu'il existait en chacun la possibilité d'atteindre les hautes prérogatives de ces êtres que l'on croyait néanmoins super doués de naissance.

Personne n'a pu comprendre alors ce mystère qui enveloppait presque tous les génies dans des auréoles mystiques d'origine divine. Le fond de vérité, caché derrière l'énigme en question, n'est autre cependant que le désir du Créateur de faire comprendre à la créature humaine, par ce moyen, qu'il existe en elle de telles prérogatives et beaucoup d'autres encore, qui se révéleront à sa nature mentale et humaine au fil du

temps. Cela est confirmé par le fait que ces mêmes êtres – en dehors des privilèges mentionnés, en vertu desquels ils maîtrisaient complètement leur science ou leur art – se comportaient dans de nombreux cas comme le plus commun des hommes. On a également vu comment l'exaltation maximale d'une faculté représentait pour beaucoup d'entre eux une charge presque insupportable et provoquait sans doute le trouble et le déséquilibre constants dans lesquels ils vivaient.

La Loi de l'évolution, si génialement établie dans toute la Création et dont nous pouvons éprouver la force impondérable et la vertu sur le plan humain grâce à la Sagesse logosophique qui détermine son principal objectif dans la conscience, fait découvrir à l'homme les richesses qui gisent sous les couches mentales, à l'instar des minéraux les plus précieux qui gisent dans les entrailles de la terre. Mais tout comme l'homme perce la terre et ouvre des cratères parmi les masses de la cordillère des Andes, il doit aussi, pour pouvoir dénicher la veine désirée d'un destin meilleur, percer avec des efforts continus l'ignorance rocheuse qui le trouble et le fait vaciller. Cela l'amènera à comprendre un jour que cette même loi de l'évolution est celle qui lui permet de se connecter aux forces créatrices qui animent la grande Nature et de capter les vibrations subtiles qui palpitent dans l'âme universelle.

Dialogue 52

*LES MARTYRS. CONCEPT COMMUN, L'EXISTENCE DE MARTYRS,
GRANDS ET PETITS, QUI NE SONT PAS CONNUS PARCE QU'ILS
N'APPARTIENNENT PAS AU DOMAINE PUBLIC*

Précepteur : — Il y a peu de temps, vous me demandiez de vous parler de quelque chose à propos des martyrs, mais comme vous n'avez pas concrétisé votre pensée, j'ai abordé d'autres thèmes.

Edmond : — Effectivement ; je me souviens qu'à ce moment-là, j'avais le désir de dissiper certains doutes et, en exprimant ma pensée, j'ai seulement mentionné la vie des martyrs sans préciser que je ne me référais pas à leur histoire mais au véritable concept qu'ils doivent nous inspirer. J'aimerais savoir s'ils ont vraiment été prédestinés, ou si c'était des êtres que le hasard amena à accomplir des sacrifices suprêmes.

Précepteur : — Vos paroles montrent que vous faites abstraction des énoncés historiques à leur propos, peut-être parce que le caractère mystique accentué qu'on leur attribue ne vous satisfait pas. Face aux concepts admis, il est toujours bon de se situer sur le plan le plus sensé. Nous ne devons donc pas établir de nouveaux jugements sur les faits qui sont arrivés à nos semblables dont les noms ont été auréolés de gloire par l'histoire si ces jugements ne sont pas accompagnés d'une connaissance profonde de la vérité que de tels faits renferment.

Nous devons penser que la simple circonstance d'avoir été un tel ou un tel qui a bu la coupe du sacrifice héroïque représente, de fait, l'exaltation, hors du

commun, de sa valeur ou de vertus rarement dépassées par ses contemporains, ce qui met en évidence la justice avec laquelle ils furent consacrés par l'histoire. Le fait qu'ils aient été prédestinés ou que le hasard ait changé leurs destins ne doit pas vous préoccuper outre mesure, car, dans ces cas-là, prédestination et hasard remplissent des missions identiques. L'essentiel est de trouver dans ces mêmes faits le fil lumineux qui connecte nos vies, dans leurs degrés hiérarchiques respectifs, à ces autres vies immolées par des desseins insondables.

Si je vous disais, par exemple, que nous pouvons tous être des martyrs, une affirmation si singulière vous surprendrait peut-être ; mais vous serez davantage surpris si je vous dis que chaque être humain est un martyr qui subit son calvaire dans le silence de son intimité, un calvaire qui pour beaucoup commence dans le berceau et, en s'accroissant au fil des ans, continue jusqu'aux derniers jours de leur existence. C'est le cas des malades qui supportent les gênes de longues maladies, des démunis qui subissent en silence leurs misères et des survivants de guerres ou de révolutions sanglantes qui souffrent toutes sortes d'angoisses, de rudesses et de malheurs.

Sont également martyrs ceux qui, en lutte contre leurs infortunes ou leur ignorance, brandissent l'idéal du dépassement et, pour se rapprocher du stimulant attrayant des lumières de la connaissance, crucifient la vie facile ou apaisée par l'indifférence, dans le but de déraciner les vieilles attitudes, déficiences ou pensées qui sont mauvaises. Et ils sont martyrs parce qu'ils luttent vaillamment pour une cause noble et juste – leur libération spirituelle –, tandis qu'ils subissent avec courage les obligations de la continence tout en débarassant leurs vies des passions inférieures, souvent enflammées par l'orgueil, l'ambition et l'amour-propre.

Edmond : — Sincèrement, vos paroles claires, qui renferment tant de beauté dans la profondeur des concepts

exprimés, m'ont paru être d'une grande transcendance. La dernière partie, en particulier, a laissé dans mon âme une impression qui s'effacera difficilement de ma mémoire...

Précepteur : — Je le comprends parfaitement ; cela a touché votre sentiment et celui-ci répond toujours quand on lui parle de ce qui appartient à son règne. Oui ; quand le sentiment demeure non contaminé par la bassesse, il prend de l'importance dans notre cœur et se convertit en un petit monarque juste, magnanime et pieux.

En vous parlant, j'observais comment se dessinaient progressivement dans votre souvenir les physionomies de nombreux êtres chers, amis ou connaissances que vous avez vus souffrir sans avoir jamais pensé qu'ils pourraient être des martyrs, semblables à ceux que l'histoire a parés d'auréoles de gloire et consacrés avec des titres d'immortalité.

Edmond : — Vos paroles émouvantes me donnent l'impression que vous parlez comme si, pour réparer l'ingratitude et l'indifférence humaines, vous vouliez revendiquer l'âme de tous ceux dont personne ne se souvient parce qu'ils ont subi en silence et avec résignation les souffrances d'un grand châtement.

Précepteur : — Il suffit de savoir, en vérité, qu'ils ont été innocents pour qu'ils nous inspirent la même compassion que ceux qui, en transcendant l'anonymat, furent connus grâce à l'annonce historique de leurs martyrs. Si l'histoire présente ces derniers comme des exemples, les premiers, les humbles martyrs, qui ne savent rien des faits historiques, subissent et ont subi sans grandeur, mais avec le stoïcisme le plus sublime, les horreurs de l'épouvante dans des tragédies intimes aussi indescriptibles que fortes et héroïques.

Dialogue 53

LA VIE FACE À L'ÉNIGME DE LA MORT

Précepteur : — Vous avez dû entendre beaucoup d'êtres proclamer fréquemment leur amour pour la vie, en exaltant leur attachement à elle dans les moments où ils ont le pressentiment de se trouver près de la fin de leurs jours. Eh bien : que vous suggère ce fait ?

Ergasto : — À mon avis, c'est la crainte de la mort qui fait aimer la vie et s'accrocher à elle. Ce fait me suggère donc l'exaltation manifeste d'un instinct naturel.

Précepteur : — Examinons la question depuis le point de vue logosphique. Voyons, tout d'abord, ce que les êtres aiment en réalité : leur enveloppe physique, la fortune qu'ils possèdent éventuellement ou tout ce qui les entoure ? Concrètement, qu'est-ce qu'on aime le plus dans cette vie et qu'il nous coûte tant de laisser ? On a en effet observé que les uns ressentent un profond attachement envers l'or copieusement accumulé ; d'autres en revanche l'éprouvent pour leur être physique dont ils sont épris...

Ergasto : — Je crois plutôt que ce que l'on aime est l'ensemble, je veux dire, tout ce que l'être est et possède.

Précepteur : — Évidemment, l'égoïsme humain ne fait pas de marchandages pour lui-même. Mais voyons : ces êtres savent-ils pourquoi et à quelles fins ils aiment la vie ? Sont-ils conscients de cet amour ? Lui sont-ils fidèles ? Comment est cet amour : sincère, véritable ou faux ?

Voilà une réflexion préalable opportune et adéquate qui fera mieux comprendre la portée de cet enseignement.

Ergasto : — Maintenant le sujet se complique ; personne ne pense ni n'a pensé à cela, que je sache.

Précepteur : — Le fait que personne ne pense à cela ne nous empêche pas de le faire, en permettant ainsi à ceux qui ne l'ont pas encore fait de pouvoir penser plus judicieusement. Si nous mettons chaque être qui estime un tant soit peu le concept de la vie face à cette triple interrogation : « Pour quelle finalité aimez-vous la vie : pour réitérer l'usage que vous avez fait d'elle, comme dans le passé ; pour réitérer ce que vous êtes en train de faire ; pour ce que vous ferez ? », ne s'arrêtera-t-il pas pour réfléchir, avec bon sens, au problème ? Face à sa propre conscience, plus d'un ne s'exclamerait-il pas : « Qu'ai-je fait de ma vie ! Une accumulation de misères dont le souvenir, comme les coquilles, ne contient rien ? » Quelles perspectives s'ouvriront à leur futur ? D'autres perspectives que celles qui consistent à répéter ce que l'on a fait dans le passé ? Voilà la question.

Pour ceux qui sont dépourvus d'un concept sain de la vie, peu leur importent les réflexions antérieures. « Nous aimons la vie pour nous divertir – se diront-ils à eux-mêmes – pour jouir des plaisirs, de l'ivresse ou de l'opulence, si nous arrivons jusque-là. Le reste ne compte pas, ne nous intéresse pas ». Devant un tel tableau psychologique, commun à tant d'êtres, qui montre avec suffisamment d'éloquence le stade spirituel d'une grande partie de l'humanité, ne faut-il pas se demander si la créature humaine a été créée pour employer sa vie ainsi, de cette façon ? Son existence ne renfermerait-elle pas une finalité supérieure ? N'aurait-elle pas été faite pour qu'elle reproduise en elle-même les traits supérieurs de son espèce, qui la rendront semblable à son propre Créateur ? Est-il possible d'admettre que la vie d'un homme doive demeurer si dépourvue de valeurs ? Ne devrait-elle

pas contenir des éléments plus pondérables que ses simples appétences matérielles ?

Les vies de ceux qui pensent, de ceux qui s'efforcent et se sacrifient pour le bien général nous donnent clairement la réponse. Par conséquent, nous devons penser que les personnes décrites, tôt ou tard, comprendront leur erreur et se corrigeront. En attendant, le chemin est ouvert à ceux qui désirent faire de leurs vies un paradis de bonheur.

TABLE DES MATIÈRES

Prólogo		7
<i>Dialogue I</i>	Explication singulière sur l'expulsion d'adam du paradis. Il n'y pas eu de faute ni de châtement	9
<i>Dialogue II</i>	La loi du plus fort. Son influence dans la vie humaine	17
<i>Dialogue III</i>	Comment ordonner les temps de notre existence physique et comment vivre plusieurs vies en une seule	21
<i>Dialogue IV</i>	Le livre de la création. Images et souvenirs qui vivent dans ses pages éternelles	26
<i>Dialogue V</i>	Conception des idées. Pouvoir de créer et droit à la paternité spirituelle	30
<i>Dialogue VI</i>	Le secret des opportunités. Comment elles se produisent et comment en tirer profit	33
<i>Dialogue VII</i>	La partie humaine de dieu. Modification des concepts	36
<i>Dialogue VIII</i>	Enseignements sur la connaissance transcendante	39
<i>Dialogue IX</i>	Signification du « jugement dernier » selon la conception logosophique	43
<i>Dialogue X</i>	L'immanence divine que l'on ressent entre semblable dans certaines circonstances. Nécessité de mieux comprendre la valeur des affections humaines	48

<i>Dialogue XI</i>	L'image du petit oiseau dans l'enseignement des connaissances transcendantes	52
<i>Dialogue XII</i>	Sur le chemin de la réalisation du processus de perfectionnement	55
<i>Dialogue XIII</i>	Comment sentir le temps éternel en soi-même et en profiter pour réaliser plusieurs œuvres en même temps. Son application pratique pour les plaisirs de l'esprit avec la perspective d'opportunités heureuses dont nous pourrons bénéficier le lendemain	60
<i>Dialogue XIV</i>	Signification originelle des symboles et signes utilisés dans les temples de l'égypte antique	67
<i>Dialogue XV</i>	La connaissance transcendante conduit l'homme sur le bon chemin	73
<i>Dialogue XVI</i>	Conception de l'action de souhaiter : façon d'atteindre un objectif et le comportement postérieur	75
<i>Dialogue XVII</i>	Explication sur la trilogie « vérité – bien – amour »	78
<i>Dialogue XVIII</i>	Les larmes, une grâce uniquement accordée aux êtres humains	81
<i>Dialogue XIX</i>	Sur la liberté du discernement dans le dépassement individuel	84
<i>Dialogue XX</i>	Sur les atmosphères et orbites personnelles	87
<i>Dialogue XXI</i>	Les momies et leurs mystères	91
<i>Dialogue XXII</i>	Comment être bon sans tomber dans la naïveté. La conscience du bien nous amène à être bon dans la vérité et non plus dans l'erreur. L'héritage du bien et sa finalité supérieure	95
<i>Dialogue XXIII</i>	Comportement qui nuit à l'être de demain – les événements inattendus	99

<i>Dialogue XXIV</i>	L'aide que l'on demande à dieu dans les moments d'affliction	102
<i>Dialogue XXV</i>	Explication de la signification des rituels antiques et leurs mantrams	105
<i>Dialogue XXVI</i>	Description des connaissances et de la capacité à les englober	112
<i>Dialogue XXVII</i>	Avantages du savoir logosophique	115
<i>Dialogue XXVIII</i>	Bizarreries du tempérament – les forces humaines stimulées par l'exaltation	118
<i>Dialogue XXIX</i>	Concernant ceux qui recherchent le bien de manière égoïste	120
<i>Dialogue XXX</i>	Comment déjouer l'adversité par le dépassement conscient	122
<i>Dialogue XXXI</i>	Conseils pour ne pas collectionner les connaissances comme les papillons. Nécessité d'intégrer ces connaissances dans la vie	126
<i>Dialogue XXXII</i>	Le mime, le premier mode de communication qu'apprit l'homme	128
<i>Dialogue XXXIII</i>	Zones libres et zones interdites. Conscience des actes	131
<i>Dialogue XXXIV</i>	Causes des tromperies. Les croyances personnelles et leurs écarts	134
<i>Dialogue XXXV</i>	Concernant la raison de la nécessité d'un précepteur pour faire face au processus d'évolution consciente jusqu'au perfectionnement	139
<i>Dialogue XXXVI</i>	Le pardon en tant que principe moral. Son exercice intelligent et constructif	144

<i>Dialogue XXXVII</i>	L'énigme de la vie en ce qui concerne les peines et les malheurs. Les moyens de les conjurer	148
<i>Dialogue XXXVIII</i>	Concernant le grand « vide » que beaucoup ont et souhaitent remplir et le « plein » que l'on ne veut pas vider	154
<i>Dialogue XXXIX</i>	Concernant l'espace que nous occupons et les contraintes du temps	156
<i>Dialogue XL</i>	Comment il est possible de changer sa vie en l'enrichissant avec des connaissances qui l'ennoblissent et la rendent féconde	160
<i>Dialogue XLI</i>	La légende de « l'âme et la clé »	163
<i>Dialogue XLII</i>	Pourquoi les connaissances transcendantes, comme les grandes valeurs, doivent être utilisées avec discernement	168
<i>Dialogue XLIII</i>	Nécessité de conserver un champ mental exempt d'impuretés pour que sa production soit abondante et utile	170
<i>Dialogue XLIV</i>	L'être que nous avons tous oublié, auquel personne ne pense alors qu'il est essentiel pour notre vie	173
<i>Dialogue XLV</i>	Explication sur les rêves	175
<i>Dialogue XLVI</i>	Concernant une certaine déficience des mentes incultes, qui les fait ressembler aux anciens phonographes	182
<i>Dialogue XLVII</i>	Concernant l'activité et le repos. Les manières de les aborder	184
<i>Dialogue XLVIII</i>	Causes des maux dont souffre l'humanité et moyens de les éviter	186
<i>Dialogue XLIX</i>	Méthodes étranges adoptées autrefois pour la préservation des idées	190

<i>Dialogue I</i>	Au sujet de la diète mentale. Nécessité de ne pas mélanger les connaissances logosophiques avec d'autres de nature différente	192
<i>Dialogue LI</i>	Explication originale concernant les génies et les célébrités qui ont existé dans le monde	194
<i>Dialogue LII</i>	Les martyrs. Concept commun, l'existence de martyrs, grands et petits, qui ne sont pas connus parce qu'ils n'appartiennent pas au domaine public	199
<i>Dialogue LIII</i>	La vie face à l'énigme de la mort	202

PRINCIPAUX CENTRES CULTURELS LOGOSOPHIQUES PARTOUT DANS LE MONDE :

ÉTATS-UNIS

Miami

2640 Hollywood Blvd, Suite 112
Hollywood – FL 33020
Téléphone : 1-954-894-0936

New York

304 Park Avenue South, 11th Floor
NY – 10010
Téléphone : 1-212-590-2307

MEXIQUE

Mexico

Huatusco, 35 – Planta Alta
Col. Roma Sur – C.P. 06760
Téléphone : 52-5-5584-6836

ARGENTINE

Buenos Aires

Av. Coronel Díaz, 1774 – 1425
Buenos Aires
Téléphone : 54-11-4822-1238

URUGUAY

Montevideo

Avenida 8 de Octubre, 2662
C.P. 11600
Téléphone : 598-2-480-0710

VENEZUELA

Caracas

Av. Libertador – entre Palmas y Acacia
Ed. Yetesa, 1-B1- La Florida – 1050
Téléphone : 58-212-978-2049

ESPAGNE

Barcelone

Calle Comtes del Bell-lloc, 133
Entlo. 4º - 08014
Téléphone : 34-93-490-2172

ISRAËL

Kfar Saba

Hakikar 4th Floor, Office 23
P.O.Box 776 – Kfar Saba 44106
Téléphone : 972-9767-2434 / 9765-2549

Natanya

Hanegev 3
P.O.Box Ana Frank 2
Petach Tikva 49311
Téléphone : 972-9861-9206 / 3922-7877

BRÉSIL

Belo Horizonte

Rua Piauí, 742
CEP 30150-320, MG
Téléphone : 55-31-3273-1717

Brasília

SHCG/Norte Q.704
CEP 70730-730, DF
Téléphone : 55-61-3326-4205

Florianópolis

Rua Deputado Edu Vieira, 150
CEP 88040-000, SC
Téléphone : 55-48-3333-6897

Rio de Janeiro

Rua General Polidoro, 36
CEP 22280-001, RJ
Téléphone : 55-21-2543-1138

São Paulo

Rua General Chagas Santos, 590
CEP 04146-051, SP
Téléphone : 55-11-5584-6648

AUSTRALIE

Sydney

P.O.Box 2258 Carlingford
Court NSW 2118
Téléphone : 61-2-9873-6463



ISBN 978-85-7097-139-5



9 788570 971395